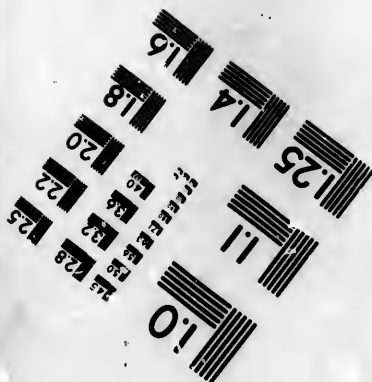
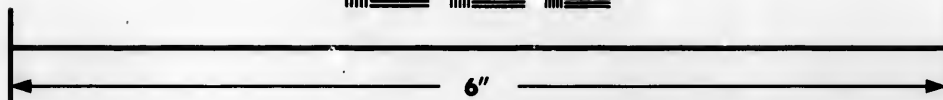
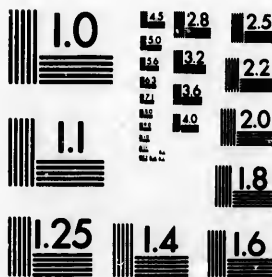


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1984**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input checked="" type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure   | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input type="checkbox"/> Additional comments:<br>Commentaires supplémentaires:   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

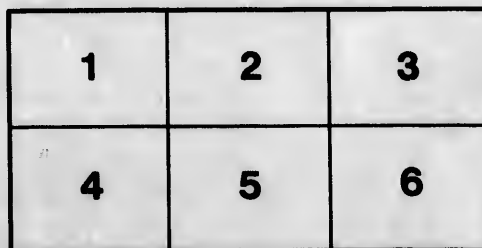
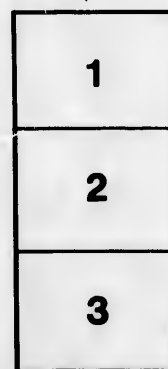
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails  
du  
odifier  
une  
mage

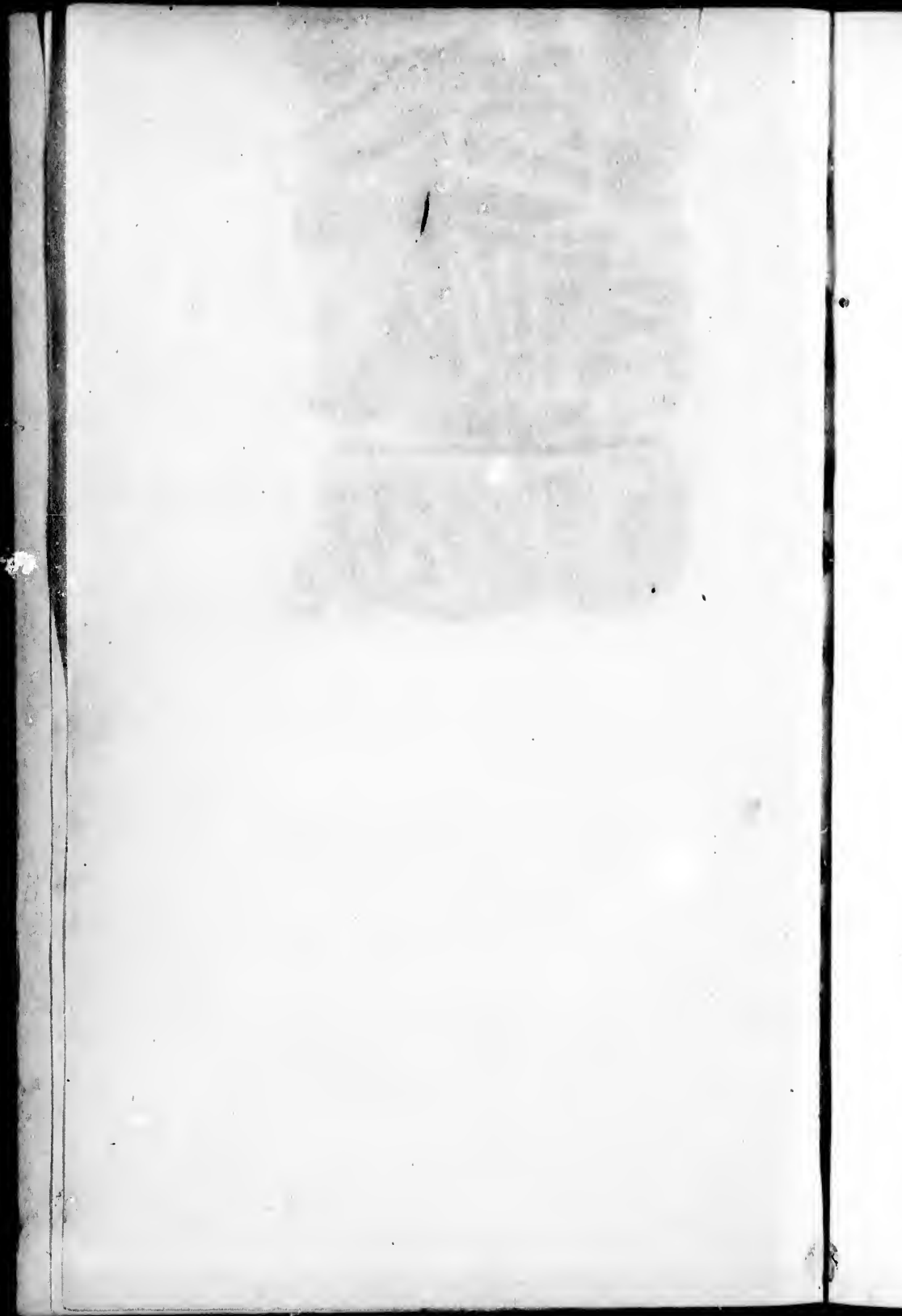
rrata  
o

pelure,  
à



32X





ESSAIS

POÉTIQUES

---

G. E. Desbarats, Imprimeur-Editeur.

ESSAIS  
POÉTIQUES

---

LÉON PAMPHILE LEMAY



QUÉBEC

G. E. DESBARATS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1865

PS 8473  
E4 E7

281469

## AU LECTEUR

Les uns m'ont dit : « Ne faites plus de vers ; renoncez à la poésie : vous perdez votre avenir et vous vous préparez bien des déboires : vous n'êtes pas riche, et ce n'est pas en *rimant* que vous ferez entrer l'aisance à votre foyer. » Les autres, à leur tour, m'ont dit aussi : « Chacun doit faire profiter le talent que le bon Dieu lui a confié. Vous avez quelques-unes des qualités qui font les poètes, cultivez la poésie et charmez nos loisirs ; le reste vous viendra comme par surcroît. »

Qui donc avait raison ? Les uns et les autres jusqu'à un certain point, mais surtout les premiers : du moins aujourd'hui je suis forcé de le croire. Et je n'ai pas suivi leurs conseils ! Mais est-ce bien ma faute, à moi, si je suis sous l'empire du dieu ou du démon de la poésie ? Depuis mon enfance je n'ai fait que rêver ! Puis-je laisser sans regrets aujourd'hui les régions mystérieuses où mon esprit s'est plu à demeurer, pour me plonger, corps et âme, dans les choses purement matérielles ? Puis-je imposer silence à cette voix impérieuse et ravissante qui s'élève dans mon âme, et qui

me dicte des paroles que je ne puis saisir qu'à demi, et dont, hélas ! je ne puis rendre qu'imparfaitement la douceur et la mélodie ? Oh ! il m'en coûtera de descendre à la vie réelle ; de travailler depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher pour gagner un morceau de pain ; de couper les ailes à mon imagination, cette délicieuse *folle du logis* ! Et cependant il faudra probablement faire cela ; car la misère est à ma porte, et je ne suis pas seul de ma famille au monde.

Ah ! si je n'avais qu'à pourvoir à mes besoins, non je ne vous abandonnerais pas, charmantes rêveries, contemplations suaves et mystérieuses ! Je passerais encore des heures debout, les bras croisés sur la poitrine, écoutant le bruissement ineffable et magique des feuilles sous les agaceries du vent ; regardant couler sous les aunes verts les vagues limpides des petits ruisseaux ; admirant l'éclat et la richesse des nuages que le soleil, à son coucher, borde d'une frange d'or, ou inonde tout entier de lueurs inouïes ; cherchant à deviner quelque chose de la mystérieuse puissance, de la bonté incompréhensible de Celui par qui tout vit, tout s'anime, tout tressaille et palpite ; demandant à l'étoile sereine et à tous les mondes étonnants que la main du Créateur a jetés dans l'espace, comme une poussière d'étincelles, leurs mystères et leurs secrets ! Peu m'importerait que mon pain fut blanc ou noir ! mon habit tout neuf ou râpé ! je rêverais toujours ! je chanterais toujours ! Mais je me dois à ma famille : il me faut travailler pour la soutenir.

Est-ce donc que je dis adieu à la poésie dès le commencement de ma carrière ? Peut-être : je n'ose me l'avouer, et cependant je crois le pressentir. L'avenir m'effraie : il me paraît bien sombre et gros d'orage. Comme la cigale de la fable j'ai peut-être trop chanté dans la belle saison ; et les *fourmis* bienveillantes, qui m'ont donné de sages conseils, que je n'ai pas suivis, me fermeront la porte au nez en se moquant de moi.

Que de fois, dans un moment d'angoisse et presque de désespoir, j'ai porté envie aux fils des autres paysans, mes amis et mes camarades d'enfance ! Plus robustes et plus forts que moi, ils n'ont d'autres soucis que de faire une bonne journée de travail, et, le soir, ils reviennent un peu fatigués, peut-être, mais l'esprit en repos, le cœur gai et satisfait. Peu de choses suffisent à leur bonheur : ils ne sont pas le jouet de leur imagination ; ils ne sont pas enchaînés, comme par enchantement, sur le bord d'un ruisseau, devant une fleur, un arbre, un insecte ! Ils ne passent point une partie de leurs nuits à écouter le bourdonnement du feu dans la porte du poêle, ou du vent dans la cheminée : ils ne voient rien là qui puisse les dédommager de la perte d'une heure de sommeil ; et le sommeil leur est plus profitable.

Que de fois j'ai regretté de ne m'être pas accoutumé aux travaux des champs ! que de fois j'aurais voulu n'avoir jamais fait de vers ! Et pourtant suis-je coupable ? C'est si doux de rêver, de s'élever par la pensée. Et qu'est-ce que l'homme sans la pen-



sée ? Qu'est-ce que l'homme qui travaille du matin au soir, comme le mulet, et qui laisse son esprit s'abrutir, s'identifier, en quelque sorte, avec la matière dont il s'occupe sans cesse ? Quelle jouissance a-t-il de plus que l'animal dont il se sert pour labourer son champ ?

Il en est toutefois qui travaillent des bras et de l'intelligence : qui se délassent de leurs labours en lisant ou en pensant ; qui savent même méditer en travaillant : ceux-là sont des hommes dignes d'envie ; ils sont les favoris de la Providence. Mais autre chose encore est d'élever de temps à autre, en se livrant aux travaux manuels, son esprit vers les choses supérieures, vers les mondes inconnus, vers ce ciel étonnant et magnifique qui se déroule sur nos têtes ; et autre chose de mettre de l'ordre dans ses pensées ; de châtier ses expressions, de polir ses phrases et de les soumettre au rythme, à la mesure et à la mélodie du vers. On peut être penseur et laboureur ou artisan en même temps ; mais il est difficile d'être écrivain. Car celui qui revient à sa maison, le soir, après avoir fait de rudes travaux dans la journée, n'est guère disposé aux rêveries : il ne sent pas beaucoup la flamme poétique se réveiller dans son âme ; et si son imagination veut prendre son essor, elle retombe bientôt sur le sol durci, car elle est enchaînée en quelque sorte au corps fatigué ou souffrant qui la rappelle sans cesse auprès de lui. Alors s'il s'échappe un cri du cœur, c'est un cri de peine, une plainte amère, quelquefois une malédiction. L'âme se plaint et s'indigne d'être captive ; elle se sent faite pour une autre destinée ; ce corps dont

elle partage la souffrance lui devient odieux et à charge ; elle voudrait s'en débarrasser : elle envie le sort des riches ; elle trouve injuste la part de ceux qui ont des biens et qui n'ont point d'intelligence, ou qui, s'ils en ont, la laisse se flétrir et se perdre dans la paresse et dans l'oisiveté !

Non, ceux qui écrivent des livres ne sont pas obligés de travailler de leurs mains, du matin au soir, pour subvenir aux besoins de leur famille. Quelques-uns peuvent être pauvres ; mais ceux-là n'ont point de famille à soutenir, et ils aiment mieux manger leur pain sec et boire de l'eau froide que de renoncer au travail de l'intelligence : et ils ont raison.

.....  
 .....  
 .....

Ceux pour qui le chemin de la vie n'est pas tout semé de roses ; ceux qui sont nés sous un modeste toit, au milieu des champs, qui connaissent les privations et les labeurs ; ceux qui souffrent, qui sont rejetés par le monde, et qui se plaisent aux idées de tristesse, et qui se réfugient dans la solitude de leur cœur pour attendre, en pleurant, le jour de la délivrance, ceux-là trouveront quelque charme à la lecture de mes poésies. Ils trouveront peut-être un adoucissement à leur peine, un délassement de leur travail, un baume qui calmera la douleur de leur blessure.

Les riches et les heureux n'aiment guère d'ordinaire les plaintes et les gémissements de ceux que l'Infor-

tune poursuit de ses rigueurs : les tableaux sombres et pénibles troublent leur félicité ; la pensée de la mort leur donne le vertige : qu'ils me pardonnent, ceux-là, d'avoir moins cherché à leur plaire. Ils ont tant de moyens de se procurer des jouissances et d'embellir leur vie !

Ce n'est pas l'espérance d'un gain pécuniaire qui m'a amené à publier ce livre. L'exemple de mon ami et confrère en poésie, M. Fréchette, est là pour m'avertir. C'est un joli petit recueil de vers que « Mes Loisirs ; » cependant l'auteur a-t-il rencontré les déboursés qu'il a faits pour le publier ?

Je sais bien que dans notre jeune pays on n'est guère épris de la lecture, ce pain de l'intelligence ; et si l'on veut lire un livre on l'emprunte de son ami plutôt que d'en offrir le prix au malheureux qui a sué sang et eau pour l'écrire.

Toutefois je dois avouer que les pièces de vers que j'ai publiées ont été accueillies avec bien de la faveur ; quelquefois même avec une indulgence et une sympathie étonnantes. Mais, Dieu merci, j'ai eu le soin de ne pas m'avengler trop profondément ; et j'ai reconnu plusieurs défauts dans un bon nombre de mes vers, et j'ai remis mon ouvrage sur le métier, selon le précepte du grand critique, et l'ai repoli de nouveau.

La moitié du livre que je publie aujourd'hui se compose de morceaux inédits. Évangéline, voilà surtout l'ouvrage avec lequel je me présente devant le monde

littéraire. *Évangéline*, un charmant poème de Longfellow, que j'ai voulu faire passer dans notre belle langue, et auquel j'ai voulu donner asile sous notre heureux ciel du Canada. J'ai eu bien des difficultés à vaincre, et je n'ai peut-être pas été aussi heureux dans la lutte que si j'avais été un vieil athlète; mais je demande grâce pour les défauts et les imperfections de style qui pourraient blesser une oreille délicate, et la bienveillance, dont on a toujours usé à mon égard, ne me sera pas refusée, j'en ai la certitude, maintenant que j'en ai plus besoin, et que j'y ai peut-être plus de droit.

Puissé-je avoir servi mon pays en faisant ce travail !  
Puisse mon livre faire rejaillir un reflet de gloire sur  
mon cher Canada ! c'est ce que j'envie par-dessus tout !

**SAINTE ENMÉLIE DE LOTBINIÈRE—**  
JUILLET, 1865.

ERRATA :

PAGE	VERS	AU LIEU DE	LISEZ
—	—	—	—
12	22	roucoulement	roucoulements
18	14	encore	encor
19	21	baptêmes	baptême
23	5	conclua	concluait
78	23	pensées	pensers
87	16	que	qui

## ÉVANGÉLINE

Salut, vieille forêt! Noyés dans la pénombre,  
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre  
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers  
Qui se bercent au vent sur le bord des sentiers,  
Jetant, à chaque brise, une plainte sauvage,  
Ressemblent aux chanteurs qu'entendit un autre âge,  
Aux Druides anciens dont la lugubre voix  
S'élevait prophétique au fond d'immenses bois!  
Et l'océan plaintif, vers ses rives brumeuses  
S'avance en agitant ses vagues écumeuses,  
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots,  
Pour répondre, ô forêt, à tes tristes sanglots!

Vieille forêt, salut! Mais tous ces cœurs candides  
Qu'on voyait tressaillir comme les daims timides

Que le cor du chasseur a réveillés soudain,  
Que sont-ils devenus ? Je les appelle en vain !...  
Et le joli village avec ses toits de chaume ?  
Et la petite église avec son léger dôme ?  
Et l'heureux Acadien qui voyait ses beaux jours  
Couler comme un ruisseau dont le paisible cours  
Traverse des forêts qui le voilent d'ombrage ?  
L'onde est sombre et le ciel y mire son nuage.  
Aujourd'hui sont déserts les foyers et les champs !  
On ne rencontre plus les joyeux habitants !  
Ils ont été chassés comme sur une grève  
Les sables que le vent de l'automne soulève,  
Fait pendant un moment tourbillonner dans l'air,  
Et vient éparpiller sur les flots de la mer !  
Le hameau de Grand Pré n'est qu'une souvenance ;  
Le saule y croit, le merle y siffle sa romance.

O vous tous qui croyez à cette affection  
Qui s'enflamme et grandit avec l'affliction ;  
O vous tous qui croyez au bon cœur de la femme,  
A la force, au courage, à la foi de son âme,  
Ecoutez un récit que les bois d'alentour  
Et l'océan plaintif redisent tour à tour ;  
Ecoutez une histoire aussi belle qu'ancienne,  
Une histoire d'amour de la terre Acadienne !

## PREMIERE PARTIE

## I

Sous le ciel d'Acadie, au fond d'un joli val,  
Et non loin des bosquets qui bordent le cristal  
Que déroule, tantôt sous les froides bruines,  
Tantôt sous le soleil, le grand Bassin des Mines,  
On aperçoit encor, paisible, retiré,  
Et loin de ce qu'il fut le hameau de Grand Pré.  
Du côté du levant de beaux champs de verdure  
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture  
Et donnèrent jadis au village son nom.  
Pour arrêter les flots, le vigilant colon,  
A force de travail et de rudes fatigues,  
Eleva de ses mains de gigantesques digues ;  
Puis, à des temps marqués, on voyait s'entr'ouvrir  
Des portes où la mer s'élançait pour courir  
Sur le duvet des prés devenus son domaine.  
Au couchant, au midi, jusqu'au loin dans la plaine



S'étendaient des vergers et des bouquets d'ormeaux  
Le lin vert balançait ses frêles chalumeaux,  
Et le blé jaunissant, ses tiges plus robustes;  
Vers le nord surgissaient mille sortes d'arbustes,  
Des bois mystérieux et de sombres halliers;  
Et, sur les hauts sommets des monts irréguliers,  
De magiques brouillards, des brumes éclatantes,  
Se paraient au soleil de couleurs inconstantes  
Et semblaient admirer le vallon dans la paix  
Sans oser cependant y descendre jamais.

C'est là qu'apparaissaient, charmantes et coquettes,  
Les maisons du hameau qui toutes étaient faites  
Avec du bois de chêne, ou d'orme ou de noyer,  
Comme le paysan bâtissait son foyer,  
Dans la terre Normande, alors que sur le trône  
S'asseyaient les Henri. Un chaume frais et jaune,  
Arrangé par faisceaux, recouvrait tous les toits;  
Des lucarnes laissaient, par les châssis étroits,  
Pénétrer le soleil jusqu'au fond des mansardes.  
Lorsque tournant au vent, les girouettes criardes  
S'illuminaient des feux d'un beau soleil couchant;  
Dans les beaux soirs d'été, lorsque l'herbe du champ  
Exhalait son arôme et tremblait à la brise,  
Sur le seuil de la porte avec sa jupe grise,  
Et sa câline blanche et son mantelet noir,  
La femme du hameau venait gaîment s'asseoir,  
Et filait sa quenouille; et les jeunes fillettes  
Unissaient leurs chansons au bruit clair des navettes ..

Tournant sur les métiers leurs essieux de roseau,  
Au joyeux roulement du rapide fuseau.  
Le pasteur du village, humble et vénéré prêtre,  
Alors ne tardait pas d'ordinaire à paraître.  
En le voyant venir d'un pas majestueux  
Tous les petits enfants cessaient leurs bruyants jeux,  
Leurs courses dans les prés, leurs cris de toutes sortes,  
Et retournaient s'asseoir en rang devant les portes.  
Arrêtant leurs fuseaux, les femmes se levaient,  
Et, par des mots polis, toutes le saluaient.  
Bientôt les laboureurs revenant de l'ouvrage  
A l'étable menaient leur pesant attelage :  
Le soleil émaillait la pente du coteau :  
Et ses derniers rayons, comme des filets d'eau,  
Jusques au fond du val, glissaient de roche en roche.  
De sa voix argentine au même instant la cloche  
Annonçait l'angelus et le déclin du jour.  
Et, par-dessus les toits et les monts d'alentour,  
On voyait la fumée en colonnes bleuâtres,  
Comme des flots d'encens, s'échapper de ces âtres  
Où l'on goûtait la paix, le plus divin des biens.  
Ainsi vivaient alors les simples Acadiens :  
Leurs jours étaient nombreux et leur mort était sainte.  
Libres de tout souci comme de toute crainte,  
Leurs portes n'avaient point de clef ni de loquet ;  
Car dans l'ombre des nuits nul n'était inquiet :  
Et, chez ces bonnes gens, on trouvait la demeure  
Ouvverte comme l'âme, à chacun, à toute heure.  
Là le riche vivait avec frugalité,  
Le pauvre n'avait point de nuits d'anxiété.

Sur une grande ferme attachée au village,  
Et tout près du bassin, au milieu du feuillage,  
On voyait, autrefois, une belle maison  
A l'air un peu coquet avec son blanc pignon :  
C'était là qu'habitait Benoit Bellefontaine.  
Il avait avec lui, dans ce joli domaine,  
La jeune Evangéline, une suave fleur.  
Tous deux vivaient heureux. Benoit avait du cœur,  
Une haute stature, un bras fort, un front hâve,  
Un œil intelligent mais peut-être un peu cave,  
Une démarche ferme et soixante-et-dix ans.  
Avec son teint de bronze et ses longs cheveux blancs  
Il était comme un chêne au milieu d'une laude,  
Un chêne que la neige orne d'une guirlande.  
Et cette jeune fille, elle était belle à voir,  
Avec ses dix-sept ans, son front pur, son œil noir  
Qu'ombrageait une épaisse et longue chevelure ;  
Comme au bord de la route une discrète mère  
Dérobée à demi par un épais buisson !  
Elle était belle à voir, au temps de la moisson,  
Lorsqu'elle s'en allait à travers la prairie,  
Avec son corset rouge et sa jupe fleurie,  
Porter aux moissonneurs assis sur les guérets,  
Chaque jour, un flacon tout plein de cidre frais !  
Mais les jours de dimanche elle était bien plus belle !  
Quand la cloche sonnait dans la haute tourelle,  
Que le prêtre, en surplis, bénissait, au saint lieu,  
Le peuple rassemblé pour rendre hommage à Dieu ;  
On l'a voyait venir le long de la bruyère,  
Tenant dans sa main blanche un livre de prière  
Ou les grains vénérés d'un humble chapelet.  
Elle portait alors élégant mantelet,

Jupon blanc, souliers fins, chapeau de Normandie,  
Et brillants anneaux d'or qu'aux rives d'Acadie  
Une aïeule de France autrefois apporta ;  
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta  
Comme un gage sacré, comme un saint héritage.  
Mais un éclat plus doux inondait son visage  
Quand elle revenait de confesse le soir,  
Passait les yeux baissés sur le bord du trottoir  
Adorant dans son cœur Dieu qui l'avait bénie.  
On aurait dit alors qu'une pure harmonie  
Comme un accord qui meurt sur ses pas s'élevait.  
La rustique maison du fermier se trouvait  
Sur un charmant coteau dont la pente riante  
S'inclinait, par degrés, vers la rive bruyante.  
Le sentier pour s'y rendre était bordé d'ormeaux :  
Un sycomore altier, de ses vastes rameaux,  
En ombrageait la porte et la sombre toiture.  
A travers la prairie un sentier de verdure  
Conduisait au verger tout en fleurs le printemps,  
L'automne, tout en fruits. De ses bras palpitants  
Une vigne enchaînait l'antique sycomore  
Et protégeait l'essaim d'une ruche sonore.  
Et plus bas se trouvaient, sur le flanc du coteau,  
Le puits au bord mousseux, et tout auprès, un sceau  
Et l'auge où s'abreuvaient les bœufs et les génisses.  
Puis du côté du nord plusieurs autres bâtisses,  
Les granges, les hangars protégeaient la maison  
Contre les ouragans poussés par l'aquilon.  
C'était là qu'on voyait les voitures diverses :  
Les pesants chariots, la charrue et les herses,  
La vaste bergerie où bêlaient les moutons,  
Et le brillant sérail où criaient les dindons.

Où le coq orgueilleux chantait d'une voix fière,  
Comme aux jours où son chant troubla l'âme de Pierre.  
Les granges jusqu'au faite étaient pleines de foin ;  
Elles seules semblaient un village de loin ;  
Leurs toits proéminents étaient couverts en chaume,  
Et le treille fané remplissait de son baume  
Le fenil où montait un solide escalier.  
Là se trouvait encor le joyeux colombier  
Avec ses nids moelleux, ses tendres créatures,  
Ses doux roncoulements, ses amoureux murmures ;  
Puis, au-dessus des toits, c'étaient les cris stridents  
Des gironettes de tôle allant à tous les vents.

C'est ainsi que vivait en paix avec le monde,  
En paix avec son Dieu, dans sa terre féconde,  
Le fermier de Grand Pré. Sa joie et son appui,  
Toujours Evangéline était auprès de lui,  
Et gouvernait déjà sagement le ménage.  
Plus d'un jeune amoureux à peu près de son âge,  
La suivait à l'église, et priait à genoux  
En reposant sur elle un œil tendre et jaloux,  
Comme si cette femme avait été la sainte  
Qu'il venait vénérer dans la pieuse enceinte.  
Bien heureux qui pouvait toucher sa blanche main !  
Marcher à ses côtés sur le bord du chemin !  
Quelques-uns osaient-ils à sa porte se rendre,  
Pendant qu'ils l'écoutaient sur l'escalier descendre,  
Ils se seraient ceux-là demandé bien en vain  
Lequel battait plus fort, ou du marteau d'airain,

Ou de leur cœur rempli d'espérance et d'angoisse.  
Aux fêtes du Patron qu'invoquait la paroisse,  
Vers le soir, la jeunesse assemblée au canton,  
Dansait joyeusement au son du violon,  
Et les garçons alors, remplis de hardiesse,  
Lui répétaient tout bas quelques mots de tendresse ;  
Mais inutilement, car de ces amoureux  
Le jeune Gabriel était le seul heureux :  
Gabriel Lajeunesse enfant du Gros Basile,  
Un forgeron du bourg reconnu pour habile  
Parmi les villageois qui l'estimaient surtout,  
Car le peuple a jugé, de tout temps et partout,  
L'état de forgeron un métier honorable.  
Les célestes liens d'une amitié durable  
Unissaient le fermier et le vieux forgeron,  
Et leurs petits enfants, l'espoir de leur maison,  
Avaient grandi tous deux, charmants, pieux et sages.  
Semblables à deux fleurs sous les mêmes feuillages.  
Le curé du canton, homme aux nobles désirs,  
Qui méprisait la terre et dont tous les loisirs  
Étaient donnés au soin de sa chère jeunesse,  
Leur avait enseigné l'amour de la sagesse  
En leur montrant à lire. Enfants naïfs alors  
Ils se livraient ensemble, en paix et sans remords.  
Aux plaisirs innocents de l'innocente enfance.  
Leur leçon récitée avec obéissance,  
Ils couraient à la forge où Basile, le soir,  
Bien souvent, les bras nus, le visage tout noir,  
Un tablier de cuir autour de la ceinture,  
Sans crainte soulevait, avec une main sûre,  
D'un cheval hennissant le vigoureux sabot ;  
Pendant qu'auprès de lui, dans un feu de fagot

Rougissait lentement un grand cercle de roue,  
Comme un serpent de feu qui se tortille et joue  
Dans un brasier ardent allumé sous les bois.  
A l'approche des nuits, l'automne, bien des fois,  
Quand le ciel était noir, et que la forge sombre  
Semblait vomir dehors des flammèches sans nombre,  
Par les carreaux de vitre et les ais du lambris.  
Ils venaient regarder, avec des yeux surpris,  
Le soufflet haletant qui rautimait la braise,  
Et réchauffer leurs doigts en causant à leur aise.  
Quand on n'entendait plus le soufflet bourdonner,  
Ni sous le dur marteau l'enclume résonner,  
Et que sous les charbons dormait la pâle flamme  
En laissant l'atelier, sans malice dans l'âme,  
Ils se disaient pareils aux prêtres du Seigneur  
Qui viennent de chanter les matines au chœur.  
Souvent pendant l'hiver, tout palpitants de joie,  
Rapides comme l'aigle acharné sur sa proie,  
L'un et l'autre ils glissaient dans un léger traîneau,  
Sur la neige argentant la pente du coteau ;  
Souvent sur les chevrons ou le toit de la grange  
Ils montaient hardiment, cherchant la pierre étrange  
Que l'hirondelle apporte à son nid, tous les ans,  
Quand elle l'a trouvée au bord des océans,  
Pour de ses chers petits dessiller la paupière.  
Heureux qui la trouvait cette étonnante pierre !  
Ainsi leurs premiers jours sans pleurs et sans ennuis,  
Comme un songe doré s'étaient bien vite enfuis !

Ils n'étaient plus enfants à l'époque où se passe  
Le récit douloureux qu'il faut que je vous fasse.  
Gabriel était homme, il aimait les travaux,  
Forgeait avec son père et ferrait les chevaux.  
Evangéline était une adorable femme—  
Elle avait de son sexe et les espoirs et l'âme ;  
On l'avait, dès longtemps, surnommée au canton :  
" Le soleil d'Eulalie," à cause, disait-on,  
Qu'elle ferait régner par sa grande prudence,  
Au foyer de l'époux la joie et l'abondance ;  
Et que de beaux enfants au visage vermeil  
Naîtraient de ses amours : ainsi que le soleil  
Qui brille le matin de la sainte Eulalie  
Féconde les vergers dont chaque rameau plie  
Sous le poids des fruits mûrs, veloutés, odorants,  
Comme un vieillard heureux sous le poids de ses ans.

## II

Déjà l'on arrivait à ce temps de l'année  
Où le feuillage sec dort sur l'herbe fanée,  
Où le soleil tardif est pâle et sans chaleur,  
Où la nuit froide au pauvre apporte la douleur.  
En bandes réunis les oiseaux de passage,  
Sous un ciel noir et lourd, volaient, comme un nuage,  
Des froides régions que l'aquilon flétrit  
Aux rivages riants où l'amandier fleurit.  
La forêt se tordait sous les vents de septembre  
Comme un jeune coursier qui hennit et se cambre.



Tout, alors, présageait un hiver rigoureux.  
L'abeille avait gardé tout son miel savoureux,  
Et les coureurs des bois et les chasseurs sauvages  
Qui, dans un cas pareil, se prétendaient fort sages,  
Assuraient que l'hiver serait dur et mauvais  
Parce que les renards avaient le cuir épais.

Ainsi venait l'automne et les froids avec elle.  
Mais ce temps enchanteur, cette époque si belle  
Qu'on appelle au hameau l'été de la Toussaint  
Ranima le cœur triste et le soleil éteint :  
Un éclat radieux portant aux rêveries  
Illuminait les airs, les bois et les prairies ;  
L'univers rayonnant et brillant de fraîcheur,  
Semblait sortir des mains du sage Créateur.  
On eût dit que l'amour régnait dans tout le monde ;  
Que l'océan chantait pour endormir son onde !  
Et des accents nouveaux, de magiques concerts  
Paraissaient s'élever des bourgs et des déserts !  
Des enfants qui jouaient les voix vives et nettes,  
Les refrains sémillants des luisantes girouettes,  
Qui criaient dans les airs, sur les toits des doujous,  
Les doux roucoulement des amoureux pigeons,  
Les plaintes de la brise et les battements d'ailes  
Des oiseaux qui volaient au-dessus des tourelles,  
Tout n'était qu'harmonie, ivresse et pur amour !  
Tout semblait du printemps annoncer le retour !  
Sur le bord de la mer et des hautes collines  
Le soleil argentait les limpides bruines :

L'océan était d'or : les arbres des forêts  
Berçant, avec orgueil, les chatooyants reflets  
De leur manteau safran, ou pourpre, ou diaphane,  
Étincelaient de loin comme le fier platane,  
Quand le Perse idolâtre orne ses verts rameaux  
De chiffons éclatants et de brillants bijoux.

Tout respirait la paix, le calme et l'innocence :  
La nuit dans les vallons descendait en silence,  
Et l'étoile du soir étincelait encor,  
Irisant le ciel bleu de ses filandres d'or.  
Les troupeaux bondissants revinrent à l'étable  
En flairant du gazon le parfum délectable,  
En respirant du soir l'agréable fraîcheur.  
En tête des troupeaux, brillante de blancheur,  
Venait en s'ébattant une grasse géuisse,  
Celle d'Évangéline, avec son beau poil lisse,  
Sa clochette joyeuse et son joli collier.  
Puis le pâtre revint à travers le hallier,  
Ramenant en chantant les brebis du rivage  
Où pour elle croissait le meilleur pâturage.  
Près de lui le gros chien au poil long et soyeux  
Fièrement trottaient d'un air libre et joyeux,  
Et pressait les traîneurs qui restaient en arrière.  
Quand le jeune berger dormait sous la bruyère  
C'était lui qui gardait les timides agneaux,  
Et la nuit quand les loups réunis en troupeaux,  
Dans les bois d'alentour hurlaient leurs cris de rage,  
Lui seul les protégeait par son noble courage. ....

Quand la lune, plus tard, éclaira l'horizon,  
Que sa molle lueur argenta le gazon,  
Les chariots remplis d'un foin aromatique,  
Arrivèrent des champs à la grange rustique :  
Sous leurs larges harnais décorés de pompons,  
Les chevaux hennissants balançaient leurs grands freins,  
Secouaient avec bruit leur épaisse crinière  
Où tombaient la rosée et la fine poussière,  
Et rongeaient l'acier dur de leur mors écumant :  
Les vaches s'arrêtaient toutes patiemment,  
Et rumaient toujours pendant que la laitière,  
En écume d'argent, dans sa blanche chaudière,  
Faisait couler le lait. Et dans la basse-cour,  
Répétés par l'écho des granges d'alentour,  
L'on entendit encor, comme dans un délire,  
Des bêlements, des cris, et des éclats de rire.  
Mais ce bruit, toutefois, s'éteignit promptement ;  
Un grand calme se fit : tout à coup, seulement,  
En roulant sous leurs gonds les portes de la grange  
Firent, dans le silence, un grincement étrange.

Assis dans son fauteuil fait de bois de noyer  
Benoit le laboureur, regardait, au foyer,  
La flamme qui lançait d'éblouissantes flèches,  
L'ondulante fumée et les vives flammèches,  
Qui tournoyaient gaiement comme des feux-follets.  
Sur le mur, en arrière, où les joyeux reflets  
Dansaient légèrement des rondes fantastiques,  
Son ombre se peignait avec des traits comiques ;

Pendant qu'à la clarté du foyer vacillant,  
Prenant un air moqueur, un regard sémillant,  
Chaque face sculptée au dossier de sa chaise  
Semblait s'épanouir et sourire à son aise,  
Et que sur le buffet, les plats de fin étain  
Luisaient comme au soleil des boucliers d'airain.

Le bon vieillard chantait d'un ton mélancolique  
Des refrains de chanson, des couplets de cantique,  
Ainsi que ses aïeux, jadis, avaient chanté,  
À l'ombre de leur bois, sous leur ciel enchanté,  
Leur ciel de Normandie. Et son Evangéline,  
Portant jupe rayée avec blanche câline  
Filait, en se berçant, une filasse d'or.  
Le métier dans son coin se reposait encor,  
Mais le rouet actif mêlait avec constance,  
Son ronflement sonore à la douce romance  
Que chantait le vieillard assis devant le feu.  
Comme dans le lieu saint quand le chant cesse un peu  
On entend, sous les pas, vibrer l'auguste enceinte,  
Ou du prêtre à l'autel on entend la voix sainte.  
Ainsi quand le fermier, vaincu par les émois,  
Suspendait les accents de sa dolente voix,  
De la vieille pendule au milieu des ténèbres  
On entendait les coups réguliers et funèbres.

Pendant que le vieillard chantait dans son fauteuil  
 On entendit des pas retentir sur le seuil,  
 Et la clenche de bois bruyamment soulevée  
 De quelque visiteur annonça l'arrivée.  
 Benoît reconnut bien les pas du forgeron  
 Avec ses gros souliers pleins de clous au talon,  
 Ainsi qu'Évangéline, à l'émoi de son âme,  
 Où se mêlait le trouble et la plus chaste flamme,  
 Avait bien deviné qui venait avec lui.  
 —« Ah ! sois le bienvenu, Lajeunesse, aujourd'hui !  
 S'écria le fermier en le voyant paraître,  
 « La gaité, quand tu viens, semble aussitôt renaître !...  
 « Veux-tu charger ta pipe avec du bon tabac ?  
 « J'en ai plus qu'il t'en faut, charge, voici mou sac.  
 « Viens prendre au coin du feu ta place accoutumée ;  
 « Et fumons en causant. C'est parmi la fumée,  
 « Qu'on voit dans leur orgueil se dessiner tes traits !  
 « Quand tu fumes, ton front, ton visage si frais  
 « Brillent comme la lune à travers les nuages  
 « Qui s'élèvent, le soir, au bord des marécages.»  
 Basile, souriant, suivi de son garçon  
 Au foyer plein de feu vint s'asseoir sans façon,  
 Et répondit ainsi ;—« Mon cher Bellefontaine,  
 « Tu plaisantes toujours et n'as jamais de peine,  
 « D'autres sont obsédés de noirs pressentiments  
 « Et ne font que rêver malheurs et châtements :  
 « Ils s'attendent à tout : rien ne peut les surprendre...  
 Puis il s'interrompit quelques instants pour prendre  
 Sa pipe culottée et le charbon fumant  
 Qu'Évangéline allait lui porter poliment,  
 Et bientôt ajouta : « Je n'aime point pour hôtes  
 « Ces navires anglais mouillés près de nos côtes.

« Leurs énormes canons qui sont braqués sur nous  
« Ne nous annoncent point les desseins les plus doux ;  
« Mais quels sont ses desseins ? sans doute qu'on l'ignore.  
« On sait bien qu'il faudra quand la cloche sonore  
« Appellera le peuple à l'église, demain,  
« S'y rendre pour entendre un mandat inhumain ;  
« Et ce mandat, dit-on, émane du roi George.  
« Or, plus d'un paysan soupçonne un coupe-gorge.  
« Tous sont fort alarmés et se montrent craintifs ! »  
Le fermier répondit : — « De plus justes motifs  
« Ont sans doute amené ces vaisseaux sur nos rives :  
« La pluie, en Angleterre, ou les chaleurs hâtives  
« Ont peut-être détruit les moissons sur les champs,  
« Et, pour donner du pain à leurs petits enfants,  
« Et nourrir leurs troupeaux, les grands propriétaires  
« Viennent chercher les fruits de nos fertiles terres. »  
— « Au bourg l'on ne dit rien d'une telle raison,  
« Mais l'on pense autrement, » reprit le forgeron  
En secouant la tête avec un air de doute ;  
Et poussant un soupir : « Mon cher Benoit, écoute :  
« L'Angleterre n'a pas oublié Louisbourg,  
« Pas plus que Port Royal, pas plus que Beau Séjour.  
« Déjà des paysans ont gagné les frontières ;  
« D'autres sont aux aguets sur le bord des rivières,  
« Attendant en ces lieux avec anxiété  
« Cet ordre qui demain doit être exécuté !  
« On nous a déponillés, pour combler nos alarmes,  
« De tous nos instruments et de toutes nos armes ;  
« Seul le vieux forgeron a ses pesants marteaux  
« Et l'humble moissonneur ses inutiles faux ! »  
Avec un rire franc mais un peu sarcastique  
Le vieillard jovial à son ami répliqua :

« Sans armes nous goûtons un plus profond repos,  
« Au milieu de nos champs et de nos gras troupeaux ;  
« Nous sommes mieux encor par derrière nos digues  
« Que n'étaient autrefois nos ancêtres prodiges  
« Dans leurs murs qu'ébréchaient les canons ennemis.  
« D'ailleurs dans l'infortune il faut être soumis.  
« J'espère cependant que ce soir la tristesse  
« Fuira loin de ce toit où va régner l'ivresse,  
« Car le contrat, ce soir, doit se conclure enfin,  
« Les jeunes gens, ensemble et d'une habile main,  
« Ont bâti la maison et la grange au village.  
« Le fenil est rempli de grain et de fourrage ;  
« Pour un an leur foyer est pourvu d'aliments.  
« Attends, mon cher Basile, encore quelques moments  
« Et Leblanc va venir avec sa plume d'oie ;  
« De nos heureux enfants partageons donc la joie. »

Cependant à l'écart en face d'un châssis  
Les jeunes fiancés étaient tous deux assis.  
Regardant le ciel bleu, la belle Evangéline  
Livrait à Gabriel sa main brûlante et fine ;  
En entendant son père elle rougit soudain,  
Puis un profond soupir fit onduler son sein.  
Le silence venait à peine de se faire  
Que l'on vit à la porte arriver le notaire.

## III

Comme un frêle aviron aux mains des matelots,  
Ou comme le filet dans le ressac des flots  
Le notaire Leblanc était courbé par l'âge :  
Son œil était serein et son front sans nuage :  
Des mèches de cheveux déjà rares et gris,  
Comme les touffes d'or des épis de maïs,  
Tombaient sur son épaule. Il portait des lunettes :  
Ses lèvres n'étaient pas d'ordinaire muettes,  
Car il aimait beaucoup à faire des récits.  
Père de vingt enfants, plus de cent petits-fils,  
Jouant sur ses genoux, égayaient sa vieillesse—  
Par leur charmant babil, et par leur gentillesse.  
Pendant la guerre il fut, comme ami des anglais,  
Quatre ans tenu captif dans un vieux bourg français.  
Maintenant il avait une grande prudence  
Et la simplicité de la naïve enfance.  
C'était un bon ami : les enfants l'aimaient tous  
Car il leur racontait contes de loups-garous,  
Et d'espiègles lutins faisant au ciel des niches ;  
Il leur disait le sort qu'avaient les blancs Létiches,  
Enfants morts sans baptêmes, esprits mystérieux  
Qui voltigent toujours cherchant partout les cieux  
Et de l'enfant qui dort viennent baiser les lèvres ;  
Comment une araignée éloigne toutes fièvres,



Quand on la porte au cou dans l'écale des noix ;  
Comme au jour de Noël l'on entendait les voix  
Des bœufs qui se parlaient au fond de leurs étables ;  
Il disait les secrets, les vertus admirables  
Que le peuple, autrefois, simple autant que loyal,  
Prétendait découvrir dans le fer à cheval  
Et le trèfle étalant quatre feuilles de neige,  
Et biens d'autres récits d'ogre et de sortilège.

Aussitôt cependant que Leblanc arriva.  
De son siège au foyer Basile se leva  
Et, secouant le feu de sa pipe de terre,  
Il dit en s'adressant au modeste notaire :  
« Allons, père Leblanc, qu'avez-vous de nouveau ?  
« Peut-être savez-vous ce qu'on dit au hameau  
« De ces fiers bâtiments venus de l'Angleterre ? »  
— « Je sais fort peu de chose et fais mieux de me taire,  
Lui répondit Leblanc d'un ton de bonne humeur :  
« Il est vrai qu'il circule une grande rumeur,  
« Mais comme mon avis n'est jamais le plus sage  
« Je dirai seulement ce qu'on dit au village,  
« Je ne puis toutefois croire que ces vaisseaux  
« Viennent sur notre rive apporter des fléaux ;  
« Car nous sommes en paix ; et pourquoi l'Angleterre  
« Ainsi nous ferait-elle éprouver sa colère ? »  
— « Nom de Dieu ! » s'écria le bouillant forgeron,  
Qui parfois décochait un sonore juron,  
« Faut-il donc regarder toujours en toute chose,  
« Le pourquoi, le comment ? Il n'est rien que l'on n'ose !

« L'injustice est partout et personne n'a tort :  
 « Tout le droit maintenant appartient au plus fort. »  
 Sans paraître observer la chaleur de Basile  
 Leblanc continua d'une voix fort tranquille :  
 « L'homme est injuste, mais le bon Dieu ne l'est pas :  
 « La justice triomphe à son tour ici-bas.  
 « Et pour preuve je vais vous redire une histoire  
 « Qui ne s'efface point de ma vieille mémoire :  
 « Elle me consolait de mon destin fatal  
 « Lorsque j'étais captif au fort de Port Royal.  
 « Un vieillard aimait bien cette histoire touchante :  
 « A ceux que maltraitait quelque langue méchante  
 « D'une voix tout émue il allait la conter :  
 « Je voudrais comme lui pouvoir la répéter :

— « Sous le ciel africain, dans une ville antique  
 « On voyait autrefois, sur la place publique,  
 « Une haute colonne au piédestal d'airain  
 « Qu'avait fait élever un puissant souverain,  
 « Et sur cette colonne une statue en pierre,  
 « Figurait la justice impartiale et fière ;  
 « Une large balance, un glaive menaçant  
 « Étaient ses attributs, et disaient au passant  
 « Que dans cette cité la suprême justice  
 « De l'opprimé toujours était la protectrice.  
 « Cependant la balance, au fond de ses plateaux,  
 « Voyait chaque printemps, bien des petits oiseaux  
 « Bâtit leurs nids moelleux en chantant et sans craindre  
 « Le glaive flamboyant qui semblait les atteindre.

« Mais petit à petit se corrompit la loi :  
« Aux misères du pauvre on n'ajouta plus foi,  
« Et le faible, sans cesse en butte à l'ironie,  
« Dut subir du plus fort la lâche tyrannie.  
« On afficha le vice, et chaque tribunal  
« Outragea l'innocence et protégea le mal.

« Un jour il arriva que certaine duchesse  
« Perdit un collier neuf d'une grande richesse :  
« N'ayant pu le trouver elle voulut, du moins,  
« Venger avec éclat et sa perte et ses soins.  
« Elle accusa de vol, en face de la ville,  
« Une pauvre orpheline, une pieuse fille,  
« Qui depuis de longs jours la servait humblement.  
« Le procès, pour la forme, eut lieu bien promptement.  
« Et le juge pervers condamna la servante  
« A mourir au gibet d'une mort infamante.  
« Autour de l'échafaud on vit les curieux,  
« Pressés, impatients, inonder tous les lieux.  
« La jeune fille viut, calme mais abattue,  
« Subir son triste sort au pied de la statue.  
« Le bourreau la saisit. Au moment solennel  
« Où son âme montait vers le Juge Eternel,  
« Un orage mugit ; l'impitoyable foudre  
« Ebranle la colonne et la réduit en poudre,  
« Et la balance tombe avec un sourd fracas ;  
« Or dans un des plateaux qui se brisent en bas  
« On voit un nid brillant..... c'était un nid de pie  
« Dans lequel s'enlaçait avec coquetterie

« Parmi les brins de foin, le collier précieux !.....  
« C'est ainsi qu'éclata la justice des cieux ! »

Quand le père Leblanc eut fini son histoire  
Basile ne dit mot mais ne parut rien croire ;  
Il n'en conclua point qu'on n'avait désormais  
Nul motif d'avoir peur des navires anglais.  
Il voulait répliquer et manquait de langage.  
Ses pensers demeuraient empreints sur son visage,  
Comme sur une vitre, on voit dans les hivers,  
La vapeur se geler sous mille aspects divers,

Alors Evangéline, à la braise de lâtre,  
S'empresse d'allumer la lampe au pied d'albâtre,  
Et tout l'appartement luisant de propreté  
Se remplit aussitôt d'une vive clarté.  
Ensuite elle s'en vient déposer sur la table  
Un pot d'étain rempli d'un cidre délectable,  
Tandis que le notaire, étalant son papier,  
Ecrit d'une main prompte, et sans rien oublier  
Les noms des contractants, la date et puis leur âge,  
La dot qu'Evangéline apporte en mariage  
Et tous les divers points sans en oublier un.  
Et quand tout fut écrit comme voulait chacun,  
Et qu'au bas du contrat en lisible écriture  
Les témoins eurent mis chacun sa signature,

Le vieux fermier tira sa bourse de chamois  
Puis offrit au notaire au moins deux ou trois fois  
En bel et bon argent le prix de son ouvrage.  
Le notaire charmé, forma, selon l'usage,  
Des vœux pour le bonheur du couple fiancé:  
Puis il prit sur la table après s'être avancé,  
Le large pot d'étain où fermentait la bière,  
Remplit, d'un air joyeux, la coupe tout entière,  
Et but à la santé des gens de la maison.  
Chacun prit à son tour l'écumense boisson.  
Du cidre sur sa lèvre il essuya l'écume;  
Il prit son large feutre: il prit sa longue plume,  
Son rouleau de papier et donna le bonsoir.  
Les amis qui restaient vinrent alors s'asseoir  
En cercle devant lâtre où pétillaient les flammes.  
Évangéline prit le damier et les dames  
Qu'elle alla présenter aux paisibles vieillards.  
La lutte commença. Leurs anxieux regards  
Voyaient avec plaisir les pions dresser un siège,  
Et les dames tomber dans un perfide piège.  
Cependant l'un et l'autre ils s'amusaient beaucoup  
D'une manœuvre heureuse ou d'un malheureux coup.  
Les fiancés assis dans la fenêtre ouverte  
Écoutaient sur la rive expirer l'onde verte.  
Heureux et souriants ils se parlaient d'amour,  
En regardant les flots qui chantaient tour à tour,  
Et les rubans de feu sur l'écume des vagues:  
La lune qui veillait, et les brumes vagues  
Qui traînaient mollement leurs robes sur les prés:  
Et les étoiles d'or dans les cieux empourprés.

Ainsi passait le soir dans la joie et l'ivresse,  
Et le temps paraissait redoubler de vitesse.  
Tout à coup l'on ouït, dans le beffroi voisin,  
La cloche qui vibrait sous le marteau d'airain.  
On entendit neuf coups ; elle sonnait neuf heures ;  
C'était le couvre-feu de toutes les demeures.  
Basile et son ami se serrèrent la main  
Et se dirent adieu pour jusqu'au lendemain.  
Bien des mots de douceur, bien de tendres paroles,  
Paroles d'amitié charmantes et frivoles,  
S'échangèrent tout bas entre les deux amants,  
Et de leurs cœurs émus calmèrent les tourments.

Nul bruit dans la maison ne se fit plus entendre :  
Les charbons du foyer furent mis sous la cendre.  
Après quelques instants le vieux et bon fermier  
Fit du bruit de ses pas retentir l'escalier.  
Tenant dans sa main blanche une lampe de verre  
Sa fille le suivit gracieuse et légère  
Ainsi qu'une gazelle aux lisières des bois.  
Une douce lueur éclaira les parois  
Quand la vierge monta les degrés de la rampe ;  
Ce n'était point alors sa radieuse lampe,  
Mais son regard serein qui versait la clarté.  
Elle entra dans sa chambre. Un châssis, d'un côté,  
Y laissait du soleil pénétrer la lumière.  
Une chaise et le lit de la jeune fermière,  
Une table, une image, une croix seulement,  
Voilà ce qu'on voyait dans cet appartement.

Mais on trouvait, au fond, dans un vieux garde-robe,  
Des pièces de flanelle et d'étoffe à la mode,  
Ouvrage ingénieux, tissu fin et parfait,  
Que son habile main au métier avait fait,  
Et qu'elle allait offrir pour dot en mariage,  
Parce qu'il ferait voir la femme de ménage  
Mieux que ne le feraient les plus riches troupeaux.  
Elle éteignit sa lampe. Inondant les carreaux  
Les reflets argentés de la paisible lune  
Dormaient sur le tapis tissé de laine brune ;  
Et le sein de la vierge agité par l'espoir,  
Au pouvoir merveilleux du bel astre du soir  
Obéit doucement comme l'onde et la nue.  
Quand son voile glissa de son épaule nue ;  
Quand de son fin soulier sortit son beau pied blanc ;  
Quand ses longs cheveux noirs tombèrent sur son flanc,  
Qu'elle parut charmante ! Et, dans sa rêverie,  
Elle s'imagina qu'au bord de la prairie,  
Amoureux et rusé, Gabriel son amant,  
En silence épiait le fortuné moment  
Où, devant les rideaux de l'étroite fenêtre,  
Il pourrait voir son ombre un instant apparaître.  
Or l'ombre d'un nuage effleura les cloisons  
Que la lune éclairait de ses moelleux rayons.  
D'une grande noirceur la chambre fut remplie :  
Un sentiment de crainte et de mélancolie  
Saisit Evangéline. Elle eut comme un remords,  
Entr'ouvrit sa fenêtre et regarda dehors.  
La lune s'échappait, souriante et volage,  
Des plis mystérieux d'un vagabond nuage.  
Une étoile aux cils d'or la suivait dans le ciel.  
De même qu'autrefois le petit Ismaël

Suivait Agar sa mère en sa lointaine marche,  
Après qu'elle eut quitté le toit du Patriarche.

## IV

Le lendemain matin, au lever du soleil,  
Quand le bourg de Grand-Pré sortit de son sommeil,  
Un océan de pourpre entourait les collines ;  
Les ruisseaux babillaient ; et le Bassin des Mines,  
Légèrement ridé par l'haleine du vent,  
Réfléchissait l'éclat du beau soleil levant :  
Et, sur les flots d'azur, les barques aux flancs sombres  
Bergaient avec fierté leurs gigantesques ombres.

Après un court repos le Travail vint encor  
Du matin radieux ouvrir les portes d'or.  
Proprement revêtus des habits du dimanche  
Les joyeux paysans à l'allure humble et franche  
Arrivèrent bientôt des villages voisins.  
Ici quelques vieillards sur le bord des chemins,  
S'aidant de leurs bâtons, venaient par petits groupes ;  
Là, les gars éveillés, en turbulentes troupes,  
Passaient à travers champs, suivant, le long du clos,  
Le sillon qu'avaient fait les pesants chariots,  
Au temps de la moisson, dans l'herbe verte et tendre.  
On grondait les amis qui se faisaient attendre :



Chacun fumait, causait, riait de toute part.  
Les groupes arrivés aux groupes en retard  
Criaient mille bons mots, mille plaisanteries.  
Les maisons ressemblaient à des hôtelleries.  
Assis devant les seuils sur de vieux banes de bois,  
Se chauffant au soleil, les simples villageois  
Disconnaient du danger qui menaçait leur tête.  
La maison de Benoit avait un air de fête.  
Là plus vive qu'ailleurs on trouvait la gaité,  
Et plus charmante aussi l'humble hospitalité :  
Évangéline était au milieu des convives ;  
Et son regard modeste et ses grâces naïves  
Avaient, ce matin-là, pour eux bien plus d'attrait  
Que le verre enivrant que sa main leur offrait.

On fit dans le verger les chastes fiançailles.  
Le soleil était chaud comme au temps des semailles :  
De l'odeur des fruits mûrs l'air était parfumé ;  
Le ciel brillait d'un feu tout inaccoutumé.  
Le prêtre fut conduit à l'ombre du feuillage  
Avec le vieux Leblanc notaire du village.  
Du bonheur des amants s'entretenant tous deux  
Basile et le fermier étaient assis près d'eux.  
Et contre le pressoir et les ruches d'abeilles,  
Avec les jeunes gens aux figures vermeilles  
Était le vieux Michel joueur de violon,  
Charmant diseur de riens, beau chanteur de chanson,  
Qui tenait bien l'archet et battait la mesure  
En frappant du talon le tapis de verdure.

Sur ses cheveux de neige on voyait, tour à tour,  
L'ombre de quelque feuille ou les reflets du jour  
Passer quand les rameaux se berçaient à la brise.  
Son visage riant avec sa barbe grise  
Brillait comme un charbon qui s'anime au foyer  
Quand le vent prend la cendre et la fait tournoyer.  
Il promena l'archet sur les cordes vibrantes :  
L'instrument résonna : les danses délirantes  
Commencèrent sur l'herbe, à l'abri du verger.  
Le gazon s'inclina sous plus d'un pied léger.  
Jeunes gens et vieillards s'unirent dans la danse.  
Les brillants tourbillons roulèrent en cadence,  
Sur l'émail du vert pré, sans trêve, sans repos,  
Au milieu des ris francs et des tendres propos.  
La plus belle parmi toutes ces jeunes filles,  
La plus pure au milieu des vierges si gentilles,  
C'était Evangéline ! et le plus beau garçon  
C'était bien Gabriel le fils du forgeron !

Le matin passait vite : on était dans l'ivresse !  
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse !  
On entendit sonner la cloche dans la tour ;  
On entendit le bruit du sonore tambour,  
Et l'église aussitôt se remplit tout entière.  
Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,  
Les femmes du village, en foule et tristement,  
Attendirent la fin de cet événement.  
Elles se cramponnaient aux angles de la pierre,  
Aux saules qui des morts protégeaient la poussière

Pour voir dans la chapelle à travers les vitreaux.  
Avec un air d'orgueil, marchant à pas égaux,  
Les soldats, deux à deux, des vaisseaux descendirent  
Et tout droit à l'église à grands pas se rendirent.  
Au son de leurs tambours de sinistres échos  
Du temple profané troublèrent le repos.  
Un long frémissement s'empara de la foule  
Qui bondit comme un flot que la tempête roule.  
La porte fut fermée avec de gros verroux.  
Des féroces soldats redoutant le courroux  
L'Acadien plein de crainte attendit en silence.  
Bientôt le commandant avec fierté s'avance,  
Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi :  
— « Vous êtes en ce jour tous assemblés ici  
« Comme l'a décrété Sa Majesté chrétienne,  
« Honnêtes habitants de la terre Acadienne :  
« Or vous n'ignorez pas que le roi fut clément,  
« Fut généreux pour vous ; mais, vous autres, comment  
« A de si grands bienfaits osez-vous donc répondre ?  
« Consultez votre cœur il pourra vous confondre.  
« Paysans, il me reste un devoir à remplir,  
« Un pénible devoir ; mais dois-je donc faiblir ?  
« Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne ?  
« Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,  
« Vos maisons et vos biens avec tous vos troupeaux.  
« Vous serez transportés à bord de nos vaisseaux,  
« Sur un autre rivage où vous serez, peut-être,  
« Un peuple tout nouveau, plus heureux et moins traître.  
« Vous êtes prisonniers au nom du Souverain. »  
En été quelquefois quand le soleil de juin,  
Par l'ardeur de ses feux dessèche les prairies ;  
Que les fleurs des jardins, que les feuilles flétries

Tombent, une par une, au pied de l'arbrisseau ;  
Qu'on n'entend plus couler le limpide ruisseau ;  
A l'horizon de flamme un point sombre, un nuage,  
Portant dans son flanc noir le tonnerre et l'orage,  
S'élève tout à coup, grandit, grandit toujours.  
Le soleil effrayé semble hâter son cours :  
Il règne dans les airs un lugubre silence :  
Le ciel est noir ; l'oiseau vers ses petits s'élance ;  
Et la cigale chante et l'air est étouffant ;  
Le tonnerre mugit ; le nuage se fend ;  
Le ciel vomit la flamme ; et la pluie et la grêle  
Sous leurs fouets crépitants brisent l'arbuste frêle,  
Et le carreau de vitre, et les fleurs et les blés.  
Dans un des coins du clos un moment rassemblés,  
Les bestiaux craintifs laissent là leur pâture—  
Puis bientôt en beuglant, ils longent la clôture  
Pour trouver un passage et s'enfuir promptement.  
Des pauvres villageois tel fut l'étonnement  
A cette heure fatale où le cruel ministre  
Eut sans honte élevé sa parole sinistre.  
Ils courbèrent le front sous le poids du malheur ;  
Ils restèrent muets de peine et de terreur.  
Mais bien vite au penser de ce sanglant outrage,  
S'alluma dans leur âme une bouillante rage :  
Vers la porte du temple ils s'élancèrent tous.  
C'est en vain toutefois qu'ils redoublent leurs coups :  
Elle ne s'ouvre point ! Des soupirs, des prières,  
Des imprécations et des menaces fières  
Font bien haut retentir en cet affreux moment  
Le lieu de la prière et du recueillement.  
Tout à coup dans la foule on vit le vieux Basile,  
Frémissant, agité comme un bateau fragile

Que le vent de l'orage emporte sur les flots,  
Lever ses poings nerveux en rugissant ces mots :  
—« A bas ! ces fiers Anglais ! Ils ne sont point nos maîtres !  
« A bas ! ces étrangers ! ces perfides ! ces traîtres  
« Qui viennent en brigands détruire nos moissons !  
« Qui veulent nous chasser pour piller nos maisons ! »  
Il en aurait bien dit sans doute davantage,  
Mais un brutal soldat à la mine sauvage,  
Le frappant sur le front d'un gantelet de fer  
L'étendit à ses pieds avec un ris d'enfer.

Pendant que cette scène affreuse et sans exemple  
Se déroule, en plein jour, au milieu du saint temple,  
La porte du chœur s'ouvre et le père Félix,  
Dans sa tremblante main tenant un crucifix,  
Vêtu de l'aube blanche et de la sainte étole,  
Et le front entouré comme d'une auréole,  
S'avance d'un pas sûr jusqu'au pied de l'autel.  
Son cœur est abimé dans un chagrin mortel ;  
Il voit son cher troupeau qui crie et se désole,  
Lui parle avec douceur, et sa grave parole  
Retentit comme un glas le soir du jour des morts :  
—« Hélas ! que faites-vous ? et quels sont ces transports ?  
« Pourquoi donc ces clameurs ? Pourquoi cette colère ?  
« J'ai pendant quarante ans travaillé comme un père  
« A vous rendre plus doux et plus humbles de cœur.  
« Et vous ne savez point supporter le malheur !  
« Aux âmes des payens vos âmes sont pareilles !  
« De quoi m'ont donc servi la prière et les veilles,

« Si vous n'êtes meilleurs ? Si vous ne savez plus  
 « Pardonner aux méchants comme font les élus ?  
 « Si loin de pardonner vous cherchez la vengeance ?  
 « C'est ici la maison d'un Dieu plein d'indulgence  
 « Ne la profanez point par d'aveugles excès.  
 « La haine ne doit pas au temple avoir d'accès.  
 « Oh ! voyez sur la croix ce Dieu qui vous contemple !  
 « Ce Dieu crucifié doit vous servir d'exemple !  
 « Voyez, mes bons enfants, quelles saintes douceurs  
 « Dans ce regard rempli de tristesse et de pleurs !  
 « Que de paix et d'amour sur cette lèvre pâle  
 « Qui semble dire encore, au moment où s'exhale,  
 « Comme un baume divin, le suprême soupir :  
 — « Père, pardonnez-leur ce qu'ils me font subir »—  
 « Mes enfants, disons donc, nous que la peine accable,  
 « Nous qui sommes l'objet d'une haine implacable ;  
 « O mon Père, pardon ! pardon pour nos bourreaux ! »  
 Après un jour brûlant, s'il pleut, les arbrisseaux  
 Verdissent dans les prés et nous semblent renaître.  
 Tels les cœurs abattus, aux paroles du prêtre,  
 Retrouvèrent la force et la tranquillité ;  
 Et les bons villageois, avec humilité,  
 Levèrent sur le Christ des regards d'espérance  
 Et s'écrièrent tous, oubliant leur souffrance  
 Et tombant à genoux sous les sacrés arceaux :  
 « O mon père, pardon, pardon pour nos bourreaux ! »

Déjà le jour baissait. La voûte de l'église  
 Prenait, de place en place, une teinte plus grise ;

Un clerc vint allumer les cierges de l'autel ;  
Et le Père Félix, sur un ton solennel,  
Commença la prière ; et, d'une voix plaintive,  
Mais avec un cœur plein d'une piété vive,  
Le peuple infortuné pendant longtemps pria.  
Prosternés à genoux, de l'*Ave Maria*  
Tous ces pieux chrétiens à haute voix chantèrent  
Les mots consolateurs, qui de nouveau montèrent,  
Sur l'aile de l'amour, vers le trône de Dieu,  
Comme autrefois Eli sur un char tout de feu.

Cependant du village un grand trouble s'empare,  
Car on sait des anglais la conduite barbare ;  
Et les yeux tout en pleurs, tremblants, épouvantés.  
Les femmes, les enfants courent de tous côtés.  
Longtemps Evangéline attendit son vieux père,  
A la porte, debout, sous l'auvent solitaire,  
Tenant sa main ouverte au-dessus de ses yeux  
Afin d'intercepter les reflets radieux  
Du soleil qui versait des torrents de lumière  
Dans les chemins du bourg et sur l'humble chaumière  
Dont il couvrait le toit d'un brillant chaume d'or ;  
Du soleil qui semblait vouloir jeter encor  
Un long regard d'amour sur cette noble terre  
Que venait d'enchaîner l'égoïste Angleterre.  
Sur la table était mise une nappe de lin :  
Déjà pour le souper étaient servis le pain,  
Un flacon de vieux cidre et le nouveau fromage  
Et le miel odorant comme la fleur sauvage :

Puis au bout de la table était un vieux fauteuil.  
Inquiète et tremblante on la vit sur le seuil  
Jusqu'à l'heure tardive où, loin dans les prairies  
Les ombres des grands pins sur les herbes fleuries,  
S'allongent vers le soir : Et comme une ombre aussi  
S'étendit la douleur dans son cœur tout transi.  
Elle était accablée, et pourtant sa jeune âme,  
Comme un jardin céleste, exhalait le dictame  
De l'espoir, de l'amour et de la charité.  
Oubliant sa faiblesse et sa timidité  
Elle partit alors, et, dans tout le village,  
Par des regards amis, par un pieux langage,  
Courageuse, elle alla consoler, tour à tour,  
Les vierges qui pleuraient leur tendre et pur amour ;  
Elle alla ranimer les femmes désolées  
Qui revenaient, en pleurs, et tout échevelées,  
Dans leurs foyers déserts avec leurs chers enfants.  
Car déjà la noirceur s'étendait sur les champs.

Le soleil descendit derrière les collines,  
Et de molles vapeurs, de folâtres bruines,  
De son orbe éclatant voilèrent les doux feux ;  
De même qu'autrefois en des Temps merveilleux  
Quand du Mont Sinaï descendit le prophète  
Un éclatant nuage environna sa tête.  
Et l'angelus sonna dans la vibrante tour  
A l'heure de mystère où s'efface le jour.



Comme un pâle fantôme, anxieuse et plaintive,  
Marchant à pas pressés, Evangéline arrive  
A l'église où régnait un silence de mort.  
Elle cherche les siens et pleure sur leur sort ;  
Elle entre au cimetière ; elle s'arrête, écoute :  
Tout est calme et muet sous la modeste voûte.  
Un noir pressentiment, une vague souleur  
Dans son cœur abattu se mêle à la douleur ;  
D'une tremblante voix deux fois elle s'écrie :  
« Gabriel ! Gabriel ! » et de sa main flétrie  
Elle assèche les pleurs qui coulent de ses yeux.  
Mais rien ne lui répond : tout est silencieux,  
Et les tombeaux des morts, dans le sein de la terre,  
Elèvent plus de voix, cachent moins de mystère  
Que ce temple qui semble un tombeau de vivants !  
Marchant le front courbé sur les sables mouvants  
Elle revient alors, l'esprit rempli de trouble,  
Au foyer paternel où son chagrin redouble  
A l'aspect désolé de chaque appartement.  
Sous le toit solitaire entraient rapidement  
Les ombres de la nuit et les spectres livides :  
Les fantômes du soir hantaient les chambres vides.  
Le souper sur la table était encore entier  
Et la flamme dormait sous la cendre, au foyer.  
Sur l'escalier ses pas faiblement retentirent  
Et de tristes échos à leur bruit répondirent.  
De nuages épais le ciel était couvert.  
Elle entendit frémir, près du châssis ouvert,  
Le sycomore ombreux dont le riche feuillage  
Crépita sous la pluie et le vent d'un orage.  
Déchirant le ciel noir d'éblouissants éclairs  
D'une horrible lueur firent briller les airs.

Le tonnerre roula de colline en colline.  
Dans sa chambre, à genoux, la pauvre Evangéline  
Se rappela qu'au ciel est un Dieu juste et bon  
Qui voit tout l'univers s'incliner à son nom :  
Elle se rappela cette jeune servante  
Dont Leblanc avait dit l'histoire consolante.  
Son âme se calma, son front devint vermeil.  
Puis elle s'endormit d'un paisible sommeil.

## V

Quatre fois le soleil, sorti du sein des ondes,  
Fît pleuvoir sur Grand Pré ses feux en gerbes blondes :  
Quatre fois, en d'orant l'humble croix du clocher,  
Il disparut derrière un noirâtre rocher  
Qui découpait au ciel une ligne bizarre.  
A cette heure suave où l'aurore se pare  
Des roses qu'elle cueille à l'approche du jour  
Le coq joyeux chanta dans chaque basse-cour.  
Et pendant qu'il chantait, livides et muettes,  
Conduisant vers la mer leurs pesantes charrettes,  
Le chapelet au cou, les femmes, tour à tour,  
Sortirent, à pas lents, des hameaux d'alentour.  
Elles mouillaient de pleurs la poussière des routes,  
Et puis, de temps en temps, elles s'arrêtaient toutes  
Pour regarder encore une dernière fois  
Le clocher de l'église et leurs modestes toits  
Et leurs paisibles champs et leur joli village,  
Avant que la forêt qui borde le rivage

Ne les vint pour jamais ravir à leurs regards.  
Et les petits enfants, loquaces et gaillards  
Aiguillonnant les bœufs de leurs voix menaçantes,  
Marchaient à leurs côtés, et leurs mains innocentes  
Serraient contre leur cœur quelques hochets bien chers  
Qu'ils voulaient emporter de l'autre bord des mers.

Ils arrivent enfin dans ce lieu solitaire  
Où la Gasperan mêle, en bruissant, son eau claire  
Aux flots de l'Océan. Pâles, les yeux hagards,  
On les voit sur la rive errer de toutes parts !  
On voit des paysans le modeste bagage  
Pêle-mêle entassé sur la berge sauvage !  
Et tout le long du jour les fragiles canots  
Les transportent à bord des superbes vaisseaux !  
Et tout le long du jour de nombreux atelages,  
Chargés péniblement, descendent des villages !

L'aile sombre du soir sur le bourg s'étendit :  
Un grand calme régnait. Soudain l'on entendit  
Le triste roulement des tambours à l'église.  
Une terreur profonde, une horrible surprise  
Des femmes du hameau font tressaillir les cœurs.  
Et, bravant des soldats les sarcasmes moqueurs,  
Elles courent au temple, en assiégeant la porte.  
Mais voici qu'aussitôt, le front haut, l'âme forte,

Les pauvres Acadiens défilent deux à deux.  
Mille ignobles soldats se tiennent auprès d'eux.  
Comme des pèlerins, bien loin sur quelque rive  
Vont ensemble chantant une chanson naïve,  
Un air de la Patrie, un antique refrain,  
Pour calmer la fatigue et l'ennui du chemin :  
Ainsi les prisonniers chantaient avec courage,  
Mais d'une voix plaintive, en allant au rivage ;  
Et leurs femmes, leurs sœurs et leurs filles pleuraient !  
Tour à tour, cependant, ces chants pieux mouraient.  
Mais tout à coup voici qu'un nouveau chant commence :  
— « Cœur sacré de Jésus, ô source de clémence,  
« Cœur sacré de Marie, ô fontaine d'amour,  
« Hélas ! secourez-nous en ce malheureux jour !  
« Nous sommes exilés sur la terre des larmes !  
« Pitié ! pitié pour nous dans nos longues alarmes ! »  
Les jeunes paysans commencèrent d'abord ;  
Puis les vieillards émus, à leur pieux accord,  
Unirent aussitôt leur chant tremblant et grave ;  
Et le vent qui des prés portait l'odeur suave,  
Les femmes qui suivaient le cruel régiment,  
Et les petits oiseaux qui voltigeaient gaiement  
Sous la pourpre du ciel et la nue orgueilleuse  
Mêlèrent à ces voix leur voix mélodieuse !

Assise au pied d'un arbre à côté du chemin,  
En silence et le front appuyé sur sa main,  
Levant, de temps en temps, un œil d'inquiétude  
Vers le bourg devenu comme une solitude.

La jeune Evangéline attendait les captifs.  
Comme le bruit des flots qui heurtent les récifs  
Elle entendit leurs pas sur la terre durcie.  
A leur touchant aspect son âme fut saisie  
D'un pénible tourment, d'une affreuse douleur.  
Elle voit Gabriel ! quelle étrange pâleur  
Sur sa noble figure, hélas ! s'est répandue !  
Elle vole vers lui, frissonnante, éperdue.  
Presse ses froides mains : « Gabriel ! Gabriel !  
« Ne te désole point ! soumettons-nous au ciel :  
« Il veillera sur nous ! Et que peuvent les hommes,  
« Que peuvent leurs desseins contre nous si nous sommes  
« L'un et l'autre toujours nuis par l'amitié ! »  
Sur ses lèvres de rose, à ces mots de pitié,  
Avec grâce voltige un triste et doux sourire :  
Mais voici que soudain sa chaste joie expire.  
Elle tremble et pâlit. Au milieu des captifs  
Elle voit un vieillard, dont les regards plaintifs  
Se reposent, de loin, avec amour, sur elle :  
Ce vieillard, c'est son père ! Une peine mortelle,  
Un profond désespoir ont altéré ses traits !  
Il porte sur son front la trace des regrets :  
On ne voit plus le feu jaillir de sa paupière :  
Son humble vêtement est couvert de poussière.  
Lui jadis si joyeux il est tout abattu !  
Il paraît dépouillé de force et de vertu.  
Parmi ses compagnons tristement il chemine :  
Il pleure en regardant sa chère Evangéline.  
Puis elle, avec transport, se jette dans ses bras.  
Le couvre de baisers, et s'attache à ses pas :  
Mais sa voix adorable et sa vive tendresse  
Du vieillard désolé calment peu la tristesse !

C'est alors que l'on vit, au bord des sombres flots,  
Un spectacle navrant. Les grossiers matelots,  
En entendant les cris des malheureuses femmes,  
Plus gaîment replongeaient dans les ondes leurs rames :  
Par d'horribles jurons les soldats insolents  
Des prisonniers craintifs hâtaient les pas trop lents.  
L'époux désespéré parcourait la pelouse,  
Cherchant, de toutes parts, sa malheureuse épouse.  
Les mères appelaient leurs enfants égarés,  
Et les petits enfants allaient, tout effarés,  
Pareils à des agneaux cherchant leurs tendres mères !  
Femme, cesse tes pleurs et tes plaintes amères :  
Car tes pleurs seront vains et tes cris superflus !  
Ton enfant bien-aimé tu ne le verras plus !  
Et toi, petit enfant, tu commences la vie  
Et déjà pour jamais ta mère t'est ravie !  
On sépare, en effet, les femmes des maris ;  
Les frères de leurs sœurs ; les pères de leurs fils.  
Sur le sein de sa mère en vain l'enfant s'attache,  
Aux baisers maternels un matelot l'arrache,  
Et l'emporte, en riant, jusqu'au fond du vaisseau.  
Quels soupirs ! quels transports ! quels cris, ô Gasperau,  
S'élevèrent alors de ta rive tranquille !  
Le jeune Gabriel et son père Basile,  
Sur deux vaisseaux divers, furent ainsi traînés.  
Tandis qu'auprès des flots restèrent enchaînés  
Benoît et son enfant, la douce Evangéline.  
Le soleil disparut en dorant la bruine.  
La nuit vint de nouveau ; mais tout n'était pas fait.  
La moitié des captifs sur la grève restait.  
A son tour, l'océan, onduleux et limpide,  
Reflua vers son lit, laissant le sable humide

Au loin tout recouvert d'algues, de nouveaux troncs,  
D'arbres déracinés et de flexibles joncs.

Cependant les canots échoués sur le sable  
Pour reprendre leur tâche impie et méprisable  
De la haute marée attendaient le retour.  
Après les matelots s'endormaient tour à tour  
Après s'être repus de tabac et de bière.  
Parmi les chariots, le long de la rivière,  
Les pauvres exilés, sans abri, sans maison,  
Ayant pour toit le ciel, pour couche le gazon,  
Erraient plaintivement comme de pâles ombres.  
Leur retraite semblait un amas de décombres.  
Vainement de s'enfuir à la faveur du soir  
Ils auraient, dans leur âme, entretenu l'espoir,  
Espionnant tous leurs pas, soupçonneuses, cruelles,  
Partout se promenaient d'actives sentinelles.

Alors comme le soir descendait sur les champs  
On entendit les voix des troupeaux mugissants  
Qui laissaient leur pâture et regagnaient l'étable  
En broutant aux buissons une feuille agréable.  
Mais la grasse génisse attendit vainement :  
L'étable était fermée ; et son long beuglement  
Ne fit point revenir la joyeuse laitière  
Avec un peu de sel et sa blanche chaudière.

Nul oiseau ne chanta le coucher de ce jour.  
On n'ouït point sonner l'Angelus dans la tour.  
On ne vit point surgir de légères fumées,  
Ni luire de lumière aux fenêtres fermées !

Afin de réchauffer leurs membres engourdis  
Plusieurs des paysans, parmi les plus hardis,  
Allèrent amasser, sur le tuf de la rive,  
Quelqu'épave venue au bord à la dérive,  
Et firent de grands feux. Bientôt on put les voir  
Qui venaient, tour à tour, sur des roches s'asseoir  
Autour de ces brasiers aux vives étincelles.  
L'on ouït encor, là, des menaces nouvelles,  
Des larmes et des gémissements !  
Des enfants nouveau-nés les longs vagissements,  
Les pleurs et les sanglots des vierges et des femmes,  
Et les cris furieux des hommes dont les âmes  
Sortaient soudainement d'une longue torpeur  
Montèrent à la fois au trône du Seigneur.  
Et parmi les soldats dédaigneux et farouches,  
Sans craindre les jurons qui sortaient de leurs bouches,  
Passait silencieux le bon Père Félix :  
Et toujours dans sa main tenant le crucifix  
Il allait plein d'ardeur, humble et divin apôtre.  
Sans se décourager, d'une troupe vers l'autre,  
Pour calmer et bénir son peuple infort mé.  
En arrière des feux, sous un arbre incliné,  
Il vit Evangéline assise avec son père.  
Le front majestueux de ce vieillard austère



Aux lueurs du brasier reluisait de pâleur ;  
Son œil hagard et fixe exprimait la douleur ;  
Ses mains se bleuissaient ; la vie ou la pensée  
Sur son front chauve et blanc paraissait effacée,  
Et sa lèvre livide était sans mouvement.  
Sa fille, toute en pleurs, prodiguait vainement  
Les plus aimables soins, la plus douce tendresse,  
Il était insensible aux pleurs de sa détresse  
Comme à son dévouement, comme à ses mots d'espoir.  
Sur les feux qu'attisait le léger vent du soir,  
Ouvets sinistrement, mornes, vitreux et ternes,  
Ses yeux étaient fixés pareils à deux lanternes  
Qui jettent, en mourant, une faible lueur.  
Un lugubre rayon, à travers la noirceur.  
— « Benoît ! allons, Benoît, soyons forts dans l'épreuve.  
« Et bénissons les maux dont le ciel nous abreuve, »  
Dit alors le bon prêtre avec force et respect.  
Il en aurait dit plus, mais au pénible aspect  
De ce vieillard mourant, de cette jeune fille  
Qui bientôt n'aurait plus ici-bas de famille,  
Son âme se gonfla ; comme un chant dans les bois  
Sur sa lèvre entr'ouverte alors mourut sa voix.  
Il posa ses deux mains sur la vierge plaintive,  
Promena ses regards un moment sur la rive,  
Les leva, tout en pleurs, vers la voûte des cieux  
Où, dans la pourpre et l'or de leurs sentiers si vieux,  
Le soleil bienfaisant, les étoiles sercines  
Roulent, avec accord, peu soucieux des peines  
Qui troublent ici-bas l'infortuné mortel.  
Et quand il eut fini d'invoquer l'Éternel,  
Il s'assit en silence auprès de l'humble vierge,  
Et tous deux, bien longtemps, pleurèrent sur la berge.

Une lueur parut du côté du midi.  
Quand de la lune d'août le disque ragrandi  
S'éleva, vers le soir, à l'horizon de brume,  
Rouge comme du sang, tout l'espace s'allume.  
Aux reflets argentés de l'astre de la nuit  
Chaque brin de verdure et chaque feuille luit ;  
La mer semble rouler des flammes au rivage,  
Et l'on dirait qu'au loin brûle une vaste plage.  
Telle on vit, vers le sud, dans cette nuit d'horreur,  
S'élever et grandir l'effrayante lueur :  
Le bourg semblait couvert d'un sanglant et lourd voile ;  
Dans un ciel embrasé l'on vit pâlir l'étoile ;  
Puis elle disparut comme devant le jour ;  
Les coteaux les forêts et les toits d'alentour  
Réflétaient des clartés inconstantes et vagues ;  
De sanglantes lueurs roulaient avec les vagues ;  
Sur le bord de la mer, près des flots écumants,  
Les sables scintillaient comme des diamants,  
Les voiles, les huniers des navires superbes  
De feux aériens semblaient lancer des gerbes.  
Le sol parut trembler ; il se fit un grand bruit  
Que redirent longtemps les échos de la nuit ;  
Et l'on vit s'écrouler, tout en feu, le village,  
Comme un arbre puissant qu'abat, pendant l'orage,  
Les carreaux de la foudre ou les fiers aquilons.  
Une épaisse fumée, en sombres tourbillons,  
S'éleva vers le ciel avec d'affreux murmures.  
Les flambeaux enflammés du chaume des toitures,  
Emporté dans les airs par un vent irrité,  
Sillonèrent longtemps l'ardente obscurité.  
Les flammèches, la cendre, en brûlante poussière,  
Tombèrent sur les flots de l'étroite rivière

Et sur la mer houleuse, avec le grondement  
Du fer rouge qu'on plonge en l'eau subitement.  
On entendit alors des jeunes courterelles  
Les doux roucoulements et les battements d'ailes !  
On entendit le coq chanter dans le lointain  
Comme pour saluer le réveil du matin !  
On entendit les cris et les hurlements tristes  
Du chien qui de son maître interrogeait les pistes !  
Et les longs beuglements des troupeaux inquiets !  
Et les vagues soupirs des profondes forêts !  
Et les hennissements des chevaux hors d'haleine  
Qui couraient effrayés, écumants, vers la plaine !  
Et tous ces bruits divers formaient un bruit affreux  
Comme le bruit qui trouble un camp aventureux  
Qui vient de s'endormir sur l'herbe des prairies,  
Ou sous les verts arceaux, près des rives fleuries  
Du joli Nebraska bordé de bois ombreux,  
Quand viennent à passer, par un soir orageux,  
Tout auprès de l'endroit où s'élèvent les tentes,  
Les naseaux enflammés, les crinières flottantes,  
De sauvages coursiers qu'emporte le courroux,  
Et d'agiles troupeaux de bisons au poil roux  
Qui courent s'élancer, tout couverts de poussière,  
Dans les vagues d'argent de la tiède rivière.

A l'aspect du fléau les malheureux captifs  
Firent trembler les airs de leurs accents plaintifs :  
— « Ils brûlent nos foyers ! Hélas quelle est leur rage !  
« Nous ne reverrons plus notre joli village,

« Nos paisibles foyers, notre temple béni,  
« Quand notre amer exil enfin sera fini ! »

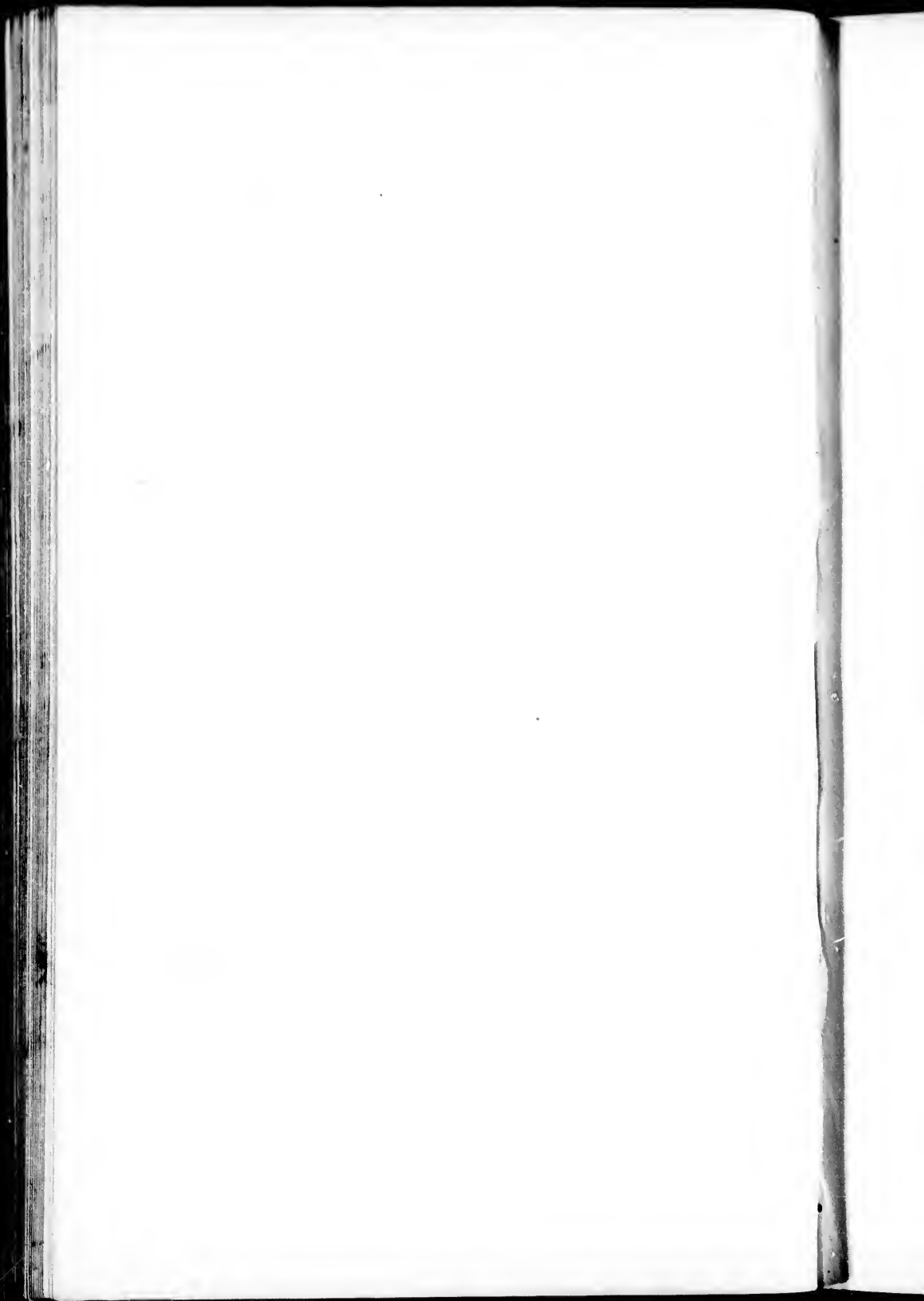
Parmi les paysans dispersés sur la berge,  
Etonnés et sans voix, le saint prêtre et la vierge  
Regardaient la lueur qui grandissait toujours.  
Assis à quelques pas, refusant tout secours,  
Benoît leur compagnon demeurait impassible  
Et semblait ne point voir la scène indescriptible  
Qui se passait alors sur le bord de la mer.  
Après quelques instants d'un calme bien amer,  
Lorsque pour lui parler tous deux ils se levèrent,  
O surprise ! ô douleur ! alors ils le trouvèrent  
Étendu sur le sol, froid et sans mouvement !  
Le prêtre lui leva la tête doucement ;  
Et la vierge tombant à genoux sur la terre,  
Près des restes sacrés de son bien-aimé père,  
Poussa de longs sanglots et puis s'évanouit.  
Et jusqu'à l'heure où l'aube au ciel s'épanouit  
Comme une fleur au bord d'un odorant parterre,  
La pauvre enfant dormit ce sommeil de mystère,  
Ce lourd sommeil qu'on nomme évanouissement.  
Quand elle s'éveilla le fond du firmament  
Était encore rougi par le feu du village ;  
Les galets de la rive et l'herbe et le feuillage  
Étincelaient encor. Les amis l'entouraient.  
Pâles, silencieux, plusieurs d'entre eux pleuraient  
En reposant sur elle un regard de tristesse.  
Un grand cri s'échappa de son âme en détresse

Et ses yeux, par torrents, répandirent des pleurs  
Alors qu'elle put bien comprendre ses malheurs.  
— « Enterrons sa dépouille au pied de ce grand hêtre, »  
Dit aux captifs émus le vénérable prêtre,  
« Enterrons sa dépouille au bord des vastes mers ;  
« Et si nous revenons après de longs hivers  
« Nous pourrons transporter son corps au cimetière  
« Et planter une croix sur sa froide poussière ! »

Au bord de l'océan par les feux éclairé  
Le vertueux Benoît fut, sans pompe, enterré.  
Nul cierge ne brûla près de ses humbles restes ;  
Nul chant n'alla frapper les portiques célestes ;  
La cloche du hameau ne sonna point de glas ;  
Mais le peuple gémit. La mer avec éclats  
Répondit, à l'instant, à ses plaintes funèbres.  
On aurait dit entendre, au milieu des ténèbres,  
Les versets alternés, graves et solennels  
Des moines à genoux devant les saints autels.  
Or ce fracas de l'onde annonçait la marée.  
Chaque barque du bord aussitôt démarrée,  
Bondit légèrement et glissa sur les flots.  
Les soldats au cœur dur, les sales matelots  
Repirent, tout joyeux, leur odieuse tâche,  
Et chantant, et sifflant, et ramant sans relâche,  
Ils eurent bientôt mis sur le pont des vaisseaux  
Les colons qui restaient au bord des vastes eaux.  
Des vents impétueux dans les haubans sifflèrent ;  
L'océan respira ; les voiles se gonflèrent,

Et les vaisseaux, hissant leurs brillants pavillons,  
Ouvrirent, dans les flots, de bouillonnants sillons !

Ils laissaient la ruine au milieu du village,  
Et la cendre des morts sous le tuf du rivage !



## DEUXIEME PARTIE

I

Déjà s'étaient enfuis bien de sombres hivers,  
Les coteaux et les champs s'étaient souvent couverts  
De verdure, de fleurs et d'éclatantes neiges,  
Depuis le jour fatal où des mains sacrilèges  
Allumèrent le feu qui consuma Grand Pré ;  
Depuis qu'à des tyrans un peuple fut livré  
Par la plus hypocrite et noire perfidie ;  
Depuis que loin des bords de la belle Acadie,  
La brise fit voguer les vaisseaux d'Albion  
Qui traînaient en exil toute une nation !

Les pauvres Acadiens, sur de lointaines plages,  
Furent disséminés comme les fruits sauvages  
Qui tombent d'un rameau que l'orage a cassé,  
Ou les flocons de neige alors qu'un vent glacé



Agite les brouillards qui voilent Terre Neuve  
Ou les bords escarpés du gigantesque fleuve  
Qui roule au Canada ses flots audacieux.  
Sans amis, sans foyers, sous de rigides cieux  
Ils errèrent longtemps de village en village,  
Depuis les régions où l'impur marécage,  
Où la tiède savanne, au milieu des roseaux,  
Sous un soleil brûlant laissent dormir leurs eaux,  
Jusqu'à ces lacs du Nord dont les rives désertes  
Sont de neige et de fleurs tour à tour recouvertes ;  
Depuis les océans jusqu'au plateau lointain  
Où, dans ses vastes bras, le fleuve souverain  
Saisit les bancs de sable et dans la mer les pousse,  
Avec les frais débris de liane et de mousse,  
Pour recouvrir les os de l'antique mammoth.  
Ils n'avaient nulle part ce qu'ils cherchaient partout :  
La pitié d'un ami, le toit sacré d'un hôte !  
Et plusieurs, sans parler, cheminaient côte à côte ;  
Ils ne recherchaient plus le foyer d'un ami :  
Leur âme désolée avait assez gémi :  
Ils demandaient, ceux-là, la paix à la poussière.  
Leur histoire est écrite en plus d'un cimetière,  
Sur la pierre ou la croix qui couvre leurs tombeaux.  
Or parmi ces captifs qui traînaient de leurs maux,  
Sous des cieux étrangers, la chaîne douloureuse,  
On vit errer longtemps une enfant malheureuse.  
Elle était jeune encore, et son grand œil rêveur  
Semblait toujours fixé sur un monde meilleur.  
Oui, la pauvre proscrite, elle était jeune et belle !  
Mais hélas ! bien affreux s'étendait devant elle  
Le désert de la vie et ses âpres sentiers  
Tout bordés des tombeaux de ceux qui les premiers

Fléchirent dans l'exil, sous le poids des souffrances !  
Elle avait vu s'enfuir ses douces espérances,  
Ses rêves de bonheur et ses illusions !  
Dans son cœur était mort le feu des passions !  
Son âme ressemblait à quelque solitude  
Où l'étranger chemine avec inquiétude  
N'ayant, pour se guider, dans ces lieux incertains,  
Que les débris des camps, que les brasiers éteints,  
Et que les os blanchis qui luisent à la lune.  
Le souffle destructeur d'une longue infortune  
Avait, à leur aurore, empoisonné ses jours :  
Elle n'avait pas vu le milieu de leur cours,  
Et déjà descendait à grands pas vers la tombe !  
Elle était l'humble fleur qui naît, pâlit et tombe !  
Elle était le matin avec son ciel vermeil,  
Ses chants mélodieux et son brillant soleil,  
Qui tout à coup s'arrête en sa marche pompeuse,  
Pâlit et redescend vers sa couche moelleuse.  
Dans les villes, parfois, elle arrêtait ses pas :  
Mais les vastes cités ne lui redonnaient pas  
L'ami qu'elle pleurait, la paix du cœur perdue !  
Elle en sortait bientôt, gémissante, éperdue,  
Et poursuivait encor ses recherches plus loin.  
Faible et lasse, parfois, se croyant sans témoin,  
Elle venait s'asseoir au fond des cimetières,  
Les regards attachés sur les croix ou les pierres  
Qui protégeaient des morts le suprême repos.  
Elle s'agenouillait, parfois, sur ces tombeaux  
Où nulle inscription ne répète à la foule  
L'humble nom du mortel que son pied distraait foule,  
Puis elle se disait : « Peut-être qu'il est là !.....  
« La tombe qui devait nous unir, la voilà !

« Il goûte le repos dans le sein de la terre,  
 « Et moi je traîne encore une existence amère ! »  
 Parfois elle entendait un bruit, une rumeur  
 Qui lui rendait l'espoir et ranimait son cœur ;  
 Elle parlait aussi quelquefois, sur sa route,  
 A des gens qui disaient avoir connu, sans doute,  
 Cet être bien aimé qu'elle cherchait en vain ;  
 Mais c'était, par malheur, dans un pays lointain.  
 — « Oh ! oui, disaient les uns, touchés de sa tristesse,  
 « Nous l'avons bien connu Gabriel Lajeunesse !  
 « Un aimable garçon dont les tristes malheurs  
 « Nous ont jadis, souvent, fait répandre des pleurs !  
 « Son père l'accompagne : il se nomme Basile :  
 « C'est un bon forgeron, un vieillard fort agile.  
 « Ils sont coureurs-des-bois ; ils sont chasseurs tous deux,  
 « Et parmi les chasseurs leur renom est fameux. »  
 — « Gabriel Lajeunesse ? il fut, disaient les autres,  
 « S'il nous en souvient bien, assurément des nôtres.  
 « De la Louisiane il franchit avec nous  
 « Les plaines sans confins et les nombreux bayous. »  
 Souvent on lui disait : « Ta misère, ta peine,  
 « Pauvre enfant, sera-t-elle aussi longue que vaine ?  
 « Pourquoi toujours l'attendre et l'adorer toujours ?  
 « Il a peut-être, lui, renié ses amours.  
 « Et n'est-il pas d'ailleurs, dans nos petits villages,  
 « Des garçons aussi beaux et même d'aussi sages ?  
 « Combien seraient heureux de vivre auprès de toi !  
 « Tu charmerais leur vie ; ils béniraient ta loi.  
 « Et Baptiste Leblanc, le fils du vieux notaire,  
 « A pour toi tant d'amour qu'il ne saurait le taire :  
 « Donne-lui le bonheur en lui donnant ta main ;  
 « Et que dès ici-bas ta peine ait une fin. »

A ceux qui lui tenaient ce discours raisonnable,  
Elle disait pourtant : « Oh ! je serais coupable !  
« Puis-je donner ma main à qui n'a point mon cœur ?  
« L'amour est un flambeau dont la vive lueur  
« Eclaire et fait briller les sentiers de la vie,  
« L'âme qui n'aime pas au deuil est asservie ;  
« Le lien qui l'enchaîne est un lien d'airain,  
« Et pour elle le ciel ne peut être serein. »

Souvent son confesseur, ce vieil ami fidèle,  
Qui depuis le départ avait veillé sur elle,  
En attendant qu'un père au ciel lui fût rendu,  
Lui disait : « Mon enfant, nul amour n'est perdu.  
« Quand il n'a pas d'écho dans le cœur que l'on aime ;  
« Quand d'un autre il ne peut faire le bien suprême,  
« Il revient à sa source et plus pur et plus fort ;  
« Et l'âme qu'il embrase aime son triste sort.  
« L'eau vive du ruisseau qui s'est au loin enfuie  
« Dans le ruisseau retombe en abondante pluie.  
« Sois ferme et patiente au milieu de tes maux :  
« Le vent qui peut briser les flexibles rameaux  
« Fait à peine frémir les branches du grand chêne.  
« Sois fidèle à l'amour qui t'accable et t'enchaîne :  
« Ne crains pas de souffrir, et bénis tes regrets !  
« La souffrance et l'amour sont deux sentiers secrets  
« Qui mènent sûrement à la sainte Patrie. »  
La pauvre Evangéline, à ces mots attendrie,  
Levait, avec espoir, ses beaux yeux vers le ciel :  
La coupe de ces jours avait bien moins de fiel :

Elle croyait encore entendre, dans son âme,  
La mer se lamenter en déroulant sa lame ;  
Et, parmi les soupirs et les tristes sanglots,  
S'élevait une voix qui dominait les flots ;  
Une voix ravissante et pleine de mystère,  
Qui lui disait bien haut : « Infortunée, espère ! »

Ainsi la pauvre enfant, durant bien de longs jours,  
Promena son espoir, sa peine et ses amours.  
Son pied nu se brisa sur la ronce et l'ortie  
Qui partout obstruaient le sentier de sa vie !

Esprit mystérieux, reprends ton noble essor !  
Guide-moi, de nouveau, je veux la suivre encor !  
La suivre par le monde où, seule, elle est allée ;  
Comme le voyageur, le long d'une vallée,  
Suit le cours sinueux d'un rapide ruisseau !  
Loin des bords, quelquefois, il voit la nappe d'eau  
Resplendir au soleil à travers la verdure ;  
Quelquefois, près des bords, il entend son murmure  
Et ne la voit point fuir sous l'épais arbrisseau :  
Ainsi je la suivrai jusques à son tombeau !

## II

Mai semait dans les champs le lis et l'immortelle.  
Rapide et frémissante une longue nacelle  
Glissait sur les flots d'or du Grand Mississippi.  
Elle passa devant le Wabash assoupi,  
Et devant l'Ohio qui balance ses ondes  
Comme un champ de maïs berce ses tiges blondes.  
Or ceux qui la montaient étaient des Acadiens,  
De pauvres exilés dépouillés de leurs biens,  
Triste et frêle débris d'un peuple heureux naguère.  
Aujourd'hui dispersé sur la rive étrangère.  
Une même croyance et les mêmes malheurs  
Unissaient fortement ces pieux voyageurs.  
A travers les forêts, les campagnes fleuries,  
A travers les vallons et les vertes prairies,  
Sur les sables ou l'onde ils s'en allaient errants,  
Cherchant, de toutes parts, leurs amis, leurs parents.  
Parmi ces fugitifs la belle Evangéline,  
Semblable, en ses ennuis, au cyprès qui s'incline  
Sur la fosse profonde où dort un malheureux.  
Allait avec Félix son guide vertueux.

Le jour naît et s'enfuit, et la frêle pirogue,  
Sur le fleuve écumeux, toujours se berce et vogue.

Elle effleure, tantôt, le pied d'un noir rocher,  
Tantôt, parmi les joncs, on la voit se cacher.  
Quand l'aile de la nuit s'entr'ouvre sur la terre  
Elle cherche, à la côte, un abri solitaire ;  
Les voyageurs lassés dressent leur campement,  
Et couchés près du feu, reposent un moment.  
Enfin elle franchit des chutes aboyantes,  
Rase des bords féconds, des îles verdoyantes,  
Où le fier cotonnier berce, d'un air coquet,  
Ses aigrettes d'argent et leur moelleux duvet.  
Elle s'avance, ensuite, en des anses profondes  
Où de longs bancs de sable élèvent, sur les ondes.  
Comme un ruban doré, leurs dos étincelants.  
Et sur ces bancs de sable où les flots ondulants  
S'en viennent tour à tour, chanter à leur passage,  
Elle voit s'agiter le doux et blanc plumage  
Des nombreux pélicans qui guettent le poisson,  
L'insecte au fin corsage et l'impur limaçon.  
La rive qu'elle effleure est basse et parfumée ;  
La végétation est brillante, animée ;  
Les oiseaux font entendre un magique concert ;  
La fleur élève au ciel son calice entr'ouvert.  
De distance en distance, au bord du gai rivage,  
Au milieu d'un jardin ou d'un ombreux bocage,  
S'élève la maison d'un Planteur enrichi  
Et du nègre indolent la case au toit blanchi.  
Les exilés touchaient cette terre féconde  
Qu'un printemps éternel de son éclat inonde ;  
Où toujours des moissons se balancent au vent.  
Le grand fleuve, empressé, décrit, vers le levant,  
Sous un ciel tout de flamme, une courbe lointaine.  
Et ses flots transparents roulent dans une plaine

Parmi les nénuphars, les bosquets d'orangers,  
Les citronniers fleuris et les riches vergers.  
La rapide nacelle, obéissant aux rames,  
S'écarte de sa course en traçant, sur les lames,  
Un sillon circulaire où tremble le ciel bleu.  
Sa fuite, en ce moment, se ralentit un peu.  
Elle entre dans les eaux du bayou Plaquemine  
Que le soleil couchant de ses feux illumine.

Devant les voyageurs, en ces endroits déserts,  
Coulent, de tous côtés, mille canaux divers,  
Et leur barque s'égare en ces eaux paresseuses  
Qui se croisent cent fois sous les feuilles ombreuses.  
Les cyprès chevelus, de leurs sombres rameaux,  
Forment, au-dessus d'eux, de sonores arceaux  
Où flottent, parfumés, les mousses diaphanes.  
Le lierre palpitant et les vertes lianes ;  
Comme dans un vieux temple, entre de saints tableaux,  
Flottent, tout déchirés, de célèbres drapeaux.  
Il règne dans ces lieux un effrayant silence :  
On entend seulement le héron qui s'élance,  
Au coucher du soleil, vers le grand cèdre noir  
Dont les rameaux touffus lui servent de juchoir :  
Ou, sur un tronc noirci, le hibou taciturne  
Qui fait frémir les bois de sa plainte nocturne.



La lune se leva. Ses limpides rayons  
Tracèrent, sur les eaux, de lumineux sillons ;  
Coururent mollement le long de chaque branche  
Qui parut se vêtir d'une écorce plus blanche ;  
Glissèrent à travers le feuillage des bois  
Qui formait des arceaux, des voûtes, des parois,  
Comme à travers les ais d'un vieux mur en ruine  
Glissent les fils d'argent d'une molle bruine.  
La clarté de la lune aux différents objets  
Donnait de grands contours et d'étranges aspects.  
Tout parut se confondre en une masse grise ;  
Tout sembla revêtir une forme indécise.  
Voguant silencieux les malheureux proscrits  
Sentirent un grand trouble entrer dans leurs esprits :  
Le noir pressentiment d'un mal inévitable  
Leur fit paraître encor ce bien plus redoutable ;  
Et leurs cœurs, effrayés des menaces du sort,  
Se serrèrent soudain et tremblèrent plus fort :  
De même que l'on voit la frêle sensitive  
Replier sa corolle et se pencher craintive,  
Quand, au loin dans la plaine, un coursier au galop,  
Fait retentir le sol de son poudreux sabot.  
Mais une vision gracieuse et divine  
Vint distraire et charmer l'âme d'Évangéline.  
Sa brûlante pensée avait pris un beau corps :  
Un fantôme brillant, devant ses yeux alors,  
Flottait, avec mollesse, aux rayons de la lune,  
Et semblait lui sourire en sa longue infortune.  
Celui qu'elle voyait dans cette vision,  
Que la lune d'argent portait sur un rayon,  
C'était le fiancé que demandait son âme !  
Il lui tendait les bras, et chaque coup de rame

Semblait le rapprocher du fragile bateau  
Qui glissait lentement, en silence, sur l'eau.

Cependant un rameur d'une haute stature,  
Portant un cor de cuivre à sa large ceinture,  
Se leva de son banc à l'avant du canot ;  
Et, comme pour hêler fortement, aussitôt  
Quelque canot perdu comme le sien dans l'ombre,  
En voguant au hasard dans ces bayous sans nombre,  
Il emboucha son cor et souffla par trois fois.  
La fanfare éclatante éveilla, sous les bois,  
Mille échos étonnés, mille voix inquiètes  
Qui moururent au loin, dans leurs sombres cachettes.  
On entendit voler les nocturnes oiseaux ;  
On entendit frémir les flexibles roseaux,  
Les bannières de mousse et les vertes ogives  
Qui flottaient au-dessus des ondes fugitives ;  
Mais pas une voix d'homme, en ce lieu de terreur,  
Ne répondit alors à l'appel du rameur.  
Comme un pavot fleuri dont la tête s'incline  
Sur le bord du canot la triste Evangéline  
Inclina doucement son front toujours vermeil,  
Et bientôt reposa dans un profond sommeil.  
Les rameurs, en chantant des chansons Canadiennes,  
Comme ils chantaient jadis, aux rives Acadiennes,  
Quand ils se promenaient sur leurs fleuves profonds,  
Dans les flots ténébreux plongeaient leurs avirons.  
Et puis, dans le lointain, comme les sourds murmures  
Des brises de la nuit qui bercent les ramures,

Ou des limpides eaux qui coulent sous les bois,  
On entendait des bruits, mystérieuses voix,  
Qui s'élevaient au fond de cette solitude,  
Et venaient se mêler aux cris d'inquiétude  
Des oiseaux effrayés qui prenaient leur essor,  
Aux longs rugissements du somnole alligator.

Les rameurs poursuivaient leur course solitaire.  
Le matin, quand le jour vint sourire à la terre,  
Que d'un éclat nouveau la fleur des champs brilla.  
Le lac étincelant d'Atchafalaïa  
Déroulait devant eux son onde miroitante  
Et leur rendait l'espoir en comblant leur attente.  
Dans l'ondulation les légers nénuphars  
Balançaient mollement leurs calices blafards ;  
Des lotus empourprés les corolles mignonnes,  
Sur le front des proscrits se tressaient en couronnes ;  
L'air était embaumé des suaves senteurs  
Que les magnolias épanchaient de leurs fleurs,  
Et que la tiède brise emportait sur son aile.  
Suivant le cours des flots la rapide nacelle  
Longea bientôt les bords onduleux et pourprés  
D'îles aux verts contours, aux luxuriants prés,  
Que les oiseaux charmaient de leurs cantates gaies,  
Que les rosiers en fleurs cernaient de blondes haies,  
Où la mousse et l'ombrage invitaient au sommeil  
Le voyageur errant brûlé par le soleil.

Vers le rivage ombreux de la plus riante île  
Les voyageurs lassés guident l'esquif agile,  
L'amarrent fortement au plus noueux rameau  
D'un grand saule-pleureur qui se penche sur l'eau,  
Et se dispersent tous sous les épaisses treilles.  
Fatigués du travail et d'une nuit de veilles,  
Ils dormirent bientôt d'un sommeil bienfaisant.  
Au-dessus de leurs fronts, sourcilleux et pesant,  
Le cèdre séculaire élevait son grand cône :  
A ses bras étendus s'accrochait la bignone  
Dont la coupe d'argent se balançait dans l'air.  
Et le vif colibri, luisant comme un éclair,  
Volait, de fleur en fleur, avec un doux bruit d'aile.  
Et caressait leur sein de son bec infidèle.  
La vigne suspendait ses rameaux tortueux,  
Son feuillage enlacé, ses ceps durs et noueux,  
Et formait des treillis, des échelles étranges  
Comme celle où Jacob vit, en songe, deux anges,  
Deux anges du Seigneur descendre et remonter.  
Les doux reflets du jour faisaient luire et flotter  
Devant l'esprit rêveur de la jeune orpheline  
Un espoir ravissant, une image divine.

Cependant sur les flots unis comme un miroir  
Venait rapidement un esquif au flanc noir.  
Élégant et léger il effleurait les lames.  
Des chasseurs le montaient, et leurs flexibles rames  
Battaient l'onde, en cadence, au refrain des chansons :  
Ils allaient vers le nord, la terre des bisons.

Un jeune homme pensif, à la bruno prunelle,  
Était au gouvernail et guidait la nacelle.  
Son poignet musculeux annonçait la vigueur,  
Mais son œil était plein d'une morne langueur,  
Son âme était bercée au vent de la tristesse...  
Ce jeune homme c'était Gabriel Lajeunesse !  
Sans plaisir, sans espoir, redoutant l'avenir,  
Et toujours poursuivi par l'affreux souvenir  
Des maux qui l'accablaient depuis quelques années,  
Il fuyait tous les lieux pour fuir ses destinées :  
Il allait demander l'oubli de ses regrets,  
Et l'oubli de lui-même aux lointaines forêts.

Creusant un sillon d'or dans l'élément docile,  
Le vagabond esquif s'avance jusqu'à l'île  
Où s'était arrêté le canot des proscrits ;  
Mais il ne vogue point sous les rideaux fleuris  
Que le palmier formait de son large feuillage ;  
Il longe l'autre bord plus triste et plus sauvage.

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,  
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé  
Sous les tissus de jonc et les branches de saule ;  
Il ne vit point, non plus, la fraîche et blanche épaule  
D'une vierge endormie à l'ombre des palmiers.  
Le bruit des avirons, le chant des nautonniers

Ne réveillèrent point ceux qui dormaient, comme elle,  
 Sous la mousse des bois, sous le toit de dentelle  
 Que les rameaux touffus formaient au-dessus d'eux.  
 Le canot des chasseurs glissa sur les flots bleus  
 Comme, sur un jardin, l'ombre d'un haut nuage :  
 Et quand il eut longé la courbe du rivage,  
 Que le cri des tollets mourut dans le lointain,  
 Plusieurs des fugitifs s'éveillèrent soudain,  
 L'esprit bouleversé d'une angoisse inouïe.  
 Mais aux pieds du pasteur la vierge réjouie  
 Vint se précipiter avec émotion :

— « O mon père, dit-elle, est-ce une illusion  
 « Qui de mes sens troublés soudainement s'empare ?  
 « Est-ce un futile espoir où mon âme s'égare ?  
 « Ai-je entendu la voix d'un Ange du Seigneur ?  
 « Quelque chose me dit, dans le fond de mon cœur,  
 « Que mon cher Gabriel est près de cette plage ! »  
 Mais un reflet de pourpre inonda son visage,  
 Et puis elle ajouta mélancoliquement :  
 « O mon père, j'ai tort, j'ai tort assurément  
 « De te parler ainsi de ces choses frivoles :  
 « Ton esprit sérieux hait ces vaines paroles. »  
 — « Mon enfant, » répliqua le sensible pasteur,  
 « Ton espoir est permis, ton rêve est enchanteur,  
 « Et tes illusions, pour moi, ne sont point vaines.  
 « Puissent-elles marquer le terme de tes peines !  
 « Lorsque sur notre esprit flotte un pressentiment,  
 « C'est pour nous avertir de quelqu'événement,  
 « Comme au-dessus des flots la bouée attachée  
 « Avertit que, sous elle, une ancre git cachée.  
 « Espère, ô mon enfant, et calme ton souci :  
 « Ton ami Gabriel n'est pas bien loin d'ici,

« Car, du côté du sud, la Tèche est assez proche  
« Avec Saint-Maur juché sur sa côte de roche ;  
« Et c'est là que l'épouse, après de longs malheurs,  
« Retrouvera l'époux qui séchera ses pleurs ;  
« Que le pasteur pourra, sous son humble houlette,  
« Rénier, de nouveau, le troupeau qu'il regrette !  
« Le pays est charmant, féconds sont les guérets,  
« Et les arbres fruitiers parfument les forêts.  
« On marche sur les fleurs, et le ciel, sur nos têtes,  
« Tend des voûtes d'azur que supportent les crêtes  
« Des superbes forêts et des bois éloignés.  
« Heureux les habitants de ces lieux fortunés  
« Où du sol, sans travail, un fruit suave émane.  
« Et qu'on nomme l'Éden de la Louisiane !... »

A ces mots consolants du Prêtre vénéré  
La troupe se leva ; l'esquif fut démarré  
Et vagna fièrement sur la vague de moire.  
Le soir sur l'orient ouvrit son aile noire.  
A l'occident pourpré le soleil radieux.  
Comme un magicien dont l'art charme les yeux.  
Tendit sa verge d'or sur la face du monde  
Et noya, dans le feu, le ciel, la terre et l'onde.  
La verdure des prés, le feuillage des bois,  
Les vagues du beau lac, le tuf et les gravois  
Jetèrent des rayons et des gerbes de flammes.  
Le canot qui flottait sur les rapides lames  
Avec ses avirons d'où les flots écumants  
Retombaient, goutte à goutte, en larges diamants.

Était comme un nuage à la frange dorée  
Qui flotte entre deux cieux dans une mer pourprée.  
Le front d'Évangéline était calme et serein :  
Pour elle enfin le ciel ne serait plus d'airain !  
L'amour illuminait son âme sans mystère  
Ainsi que le soleil illuminait la terre.

Alors dans un bosquet un jeune oiseau-moqueur,  
Le plus sauvage barde et le plus beau chanteur,  
Sautant de branche en branche, au bord du gai rivage,  
Jusqu'au faite d'un saule au frémissant feuillage,  
Se mit à fredonner des ramages si beaux  
Que les vieilles forêts, les rochers et les eaux  
Semblèrent, pour l'ouïr, taire leurs grands murmures.  
Ses notes scintillaient, ravissantes et pures,  
Comme un ruisseau de perle à travers des récifs.  
Ses chants furent, d'abord, douloureux et plaintifs :  
C'était le chant d'amour des âmes délaissées :  
Mais sa voix s'anima ; ses roulades pressées  
Firent trembler au loin les feuillages touffus :  
Brillants coups de gosier, éclats, trilles confus,  
C'était un cri d'orgie, un refrain de délire.  
Il parut babiller et s'éclater de rire ;  
A la brise il jeta des accents de courroux ;  
Il modula longtemps des sons tristes et doux ;  
Puis, fendant, dans son vol, l'air avec brusquerie,  
Il sema dans le ciel, comme par moquerie,  
Tous les divers accords de sa divine voix.  
Au milieu d'un beau jour il arrive, parfois,



Qu'une brise légère, après quelques ondées,  
Agite des tilleuls les cimes inondées  
Et fait tomber la pluie, en gouttes de cristal,  
De rameaux en rameaux, jusques au fond du val.  
Ainsi l'oiseau-moqueur, s'envolant des ramures,  
Fit pleuvoir, sur les bois, ses chants et ses murmures.

Bercés par leur espoir et par ces doux accords  
Bientôt les voyageurs longent les riants bords  
De la Tèche qui coule au milieu des prairies.  
Par-dessus les forêts et les plaines fleuries  
Une blanche fumée ondule dans les airs.  
Ils entendent bientôt les sons lointains et clairs  
D'un cor qui va troubler les échos des rivages,  
Et les mugissements des bœufs dans les pacages.

## III

Au bord de la rivière, en un charmant endroit,  
Paisible et retiré s'élevait l'humble toit  
Dont les proscrits, de loin, avaient vu la fumée.  
Un chêne l'ombrageait ; la mousse parfumée  
Et le gui merveilleux qu'aux fêtes de Noël  
Venait couper, selon le rite solennel,  
Avec la serpe d'or, le Druide mystique,  
Grimpait légèrement le long du chêne antique.

Ce toit était celui d'un Pâtre déjà vieux.  
Un jardin l'entourait, fleuri, luxurieux,  
Et parfumant les airs de suaves arômes.  
Derrière le jardin se déroulaient les chaumes,  
Et les champs velontés, et les sombres forêts.  
La maison était faite en beau bois de cyprès :  
Des poteaux élégants portaient la galerie ;  
Et la vigne légère, et la rose fleurie,  
Que venait caresser l'oiseau-mouche coquet.  
Ornait chaque poteau d'un odorant bouquet.  
Au bout de la maison du pâtre solitaire,  
Parmi l'épais feuillage et les fleurs du parterre.  
Étaient la ruche active et le doux colombier.  
L'abeille travailleuse et l'amoureux ramier.

Ces lieux étaient plongés dans un calme sublime.  
Les rayons du soleil reluisaient sur la cime  
Des arbres orgueilleux qui frangeaient l'horizon :  
Mais les ombres déjà planaient sur la maison.  
La fumée, en sortant des hautes cheminées,  
Semait d'orbes d'azur, de vagues satinées,  
L'air tranquille du soir, le ciel sombre et serein.  
Derrière la maison, et partant du jardin,  
Un sentier conduisait aux grands bosquets de chêne  
Qui semblaient un rideau d'émeraude et d'ébène.  
Plus loin que la rivière, au fond du vaste champ  
Où flottaient les regards du beau soleil couchant,  
Les arbres inondés de lumières lointaines,  
Immobiles, debout dans ces tranquilles plaines,

Leurs rameaux recourbés, ressemblaient aux vaisseaux  
Qu'un calme désolant enchaîne sur les eaux.

Sur un cheval sellé qui hennit et folâtre,  
Au bord de la forêt, on voit venir le pâtre.  
Il revêt un pourpoint fait de peau de chevreuil :  
Sa figure bronzée a presque de l'orgueil ;  
Son œil étincelant se lève et se promène.  
Satisfait et ravi, sur la sublime scène  
Que le soir, sous les cieux, déronlent lentement.  
Près de lui ses troupeaux broutent paisiblement  
La pointe du gazon et la feuille moelleuse,  
Et savourent, joyeux, la fraîcheur vaporeuse  
Qui s'élève des flots et sur les prés s'épand.  
A l'un de ses côtés un cor de cuivre pend.  
Il le prend et le porte à sa bouche puissante :  
Le cuivre retentit, et sa voix frémissante  
Fait résonner, au loin, l'air sonore du soir.  
Soudain à ce signal, dans le champ, on put voir  
Les taureaux attentifs lever leurs cornes blanches  
Au-dessus des buissons et des légères branches,  
Comme des flots d'écume au-dessus des cailloux.  
En silence, d'abord, ouvrant leurs grands yeux roux,  
Pendant quelques moments ils s'entre-regardèrent :  
Bientôt, comme un nuage, ils se précipitèrent  
En beuglant, tous ensemble, à travers le gazon.  
Alors le pâtre heureux revint à la maison.

Mais comme il arrivait sur son cheval superbe  
En suivant le sentier qui serpentait dans l'herbe,  
Il vit venir vers lui, marchant avec lenteur,  
La vierge souriante et l'auguste Pasteur.  
Saisi d'étonnement et transporté d'ivresse,  
Il saute de cheval avec grâce et prestesse,  
Et court au-devant d'eux en leur ouvrant ses bras.  
Les voyageurs, d'abord, ne le connaissent pas :  
Se demandent entre eux quel est cet aimable hôte,  
Et sont heureux d'avoir abordé cette côte.  
Mais leur incertitude au plaisir a cédé :  
Comme un vase trop plein leur cœur a débordé !  
Sous les traits rembrunis de ce vieux pâtre agile  
Leurs yeux ont reconnu le forgeron Basile !  
Bien doux firent alors les longs embrassements,  
Bien doux les gais propos et les épanchements  
Des pauvres exilés sur la rive étrangère !  
La peine de l'exil, alors, parut légère !

Basile conduisit au milieu du jardin  
Ces amis que le ciel lui redonnait soudain.  
Et là, parmi les fleurs nouvellement écloses,  
Ensemble on s'entretint de mille et mille choses.  
On parla du présent, mais surtout du passé :  
Et plus d'un long soupir vers le ciel fut poussé !  
Et pendant que la bouche essayait de sourire  
Dans le regard voilé plus d'un pleurs vint reluire !

La vierge, cependant, à travers le bosquet  
 Promenait, en silence, un regard inquiet ;  
 Son cœur était ému, son âme était en peine :  
 Elle n'entendait point la voix mâle et sereine  
 De l'être bien-aimé qu'elle espérait revoir !  
 Basile soupçonna bientôt le désespoir  
 Qui convait dans le cœur de la jeune proscrite,  
 Et lui-même il sentit une ardeur subite.  
 Il rompit, en tremblant, le silence aussitôt :  
 — « N'avez-vous rencontré nulle part un canot ?  
 « Du lac et des bayous il a suivi la route :  
 « Gabriel le conduit : vous l'avez vu, sans doute ? »  
 A ces mots que Basile aux proscrits adressa  
 Sur le front de la vierge un nuage passa ;  
 Son œil noir se remplit d'une larme brûlante,  
 Puis elle s'écria d'une voix déchirante :  
 « Gabriel, ô mon Dieu ! Gabriel est parti ! »  
 Son cœur dans le chagrin parut anéanti,  
 Et les échos du soir, tour à tour murmurèrent :  
 « Gabriel est parti ! » Les exilés pleurèrent.  
 Le vieux père Basile avec bonté reprit :  
 — « Ne laisse point le trouble agiter ton esprit ;  
 « Sèche tes pleurs amers ; enfant, reprends courage ;  
 « Gabriel n'est pas loin de notre heureux rivage :  
 « Ce n'est que ce matin qu'il est parti d'ici,  
 « Le sot ! d'avoir laissé notre demeure ainsi !  
 Toujours triste et rêveur, maladif et débile,  
 « Il était devenu d'une humeur difficile ;  
 « Il haïssait le monde et n'endurait que moi ;  
 « Il ne parlait jamais, ou bien parlait de toi.  
 « Dans les cantons voisins aucune jeune fille  
 « Ne semblait, à ses yeux, vertueuse ou gentille :

« Aussi leur devint-il un objet de terreur.  
« Je résolu enfin, mais non pas sans douleur,  
« De le laisser partir pour un lointain voyage.  
« Il doit se procurer, dans un petit village,  
« Des mulets espagnols aux pieds sûrs et mordants ;  
« Il doit suivre, de là, sous des cieus moins ardents,  
« Les sauvages du nord dans leurs forêts profondes :  
« Il veut chasser, partout, le castor dans les ondes,  
« Et la bête féroce au fond des bois épais.  
« Calme-toi, mon enfant, et goûte encor la paix ;  
« Nous saurons retrouver cet amant téméraire.  
« Son perfide canot a le courant contraire.  
« Demain nous partirons sitôt que le matin  
« Versera sur les eaux un reflet incertain :  
« Gaiment nous voguerons sur la vague irisée.  
« Près des bords scintillants sous la molle rosée :  
« Nous rejoindrons bientôt l'amoureux déserteur.  
« Et le ramènerons confus de son bonheur ! »

Alors, on entendit des voix vives et gaies :  
On vit des jeunes gens franchir les vertes haies  
Qui bordaient la rivière auprès de la maison :  
Ils portaient en triomphe, à travers le gazon,  
Michel, le vieux chanteur, le vieux barde rustique.  
Dispensant aux mortels le chant et la musique ;  
N'ayant d'autres soucis que d'égayer les cœurs ;  
Que de mêler, parfois, quelques souris aux pleurs,  
Le vieux Michel semblait un des dieux de la fable.  
Il était renommé pour sa manière affable,

Pour ses cheveux d'argent et pour son violon.  
« Vive le vieux Michel, notre gai compagnon ! »  
Crièrent à la fois, en écartant les saules,  
Les gars qui le portaient sur leurs fortes épaules.  
Et le père Félix aussitôt, se levant,  
Les salua de loin et courut au devant.  
En tombant dans les bras du vénérable prêtre,  
Le ménestrel sentit, dans son âme, renaître  
Les transports ravissants d'un âge plus heureux :  
Il se mit à pleurer. Des souvenirs nombreux  
A ses esprits émus alors se présentèrent :  
Et, vers les temps enfuis, ses pensers remontèrent !  
Évangéline vint baiser ses cheveux blancs.  
Elle prit dans ses bras, dans ses vieux bras tremblants,  
Et mouilla son front pur de ses brûlantes larmes.  
La pauvre Évangéline, elle avait bien des charmes  
Quand il la fit danser, pour la dernière fois,  
Avec son Gabriel et les gais villageois,  
Au son du violon, sous le ciel d'Acadie !  
Il la trouvait peut-être, à présent, enlaidie,  
Car elle avait perdu les roses de son teint,  
Et sa joue était creuse et son regard éteint ;  
Mais plus beau que jamais était son noble cœur.  
Éprouvé longuement au creuset du malheur !

Les proscrits Acadiens que le hasard rassemble,  
Assis dans le jardin, s'entretennent ensemble  
Du bonheur qu'ils goûtaient au rivage natal,  
Des maux qu'ils ont soufferts depuis l'arrêt fatal.

Ils admirent pourtant l'existence tranquille  
Que passe à l'étranger leur vieil ami Basile ;  
Ils écoutent longtemps, avec avidité,  
Le récit qu'il leur fait de la fécondité  
De ces prés sans confins dont la grasse verdure  
Nourrit mille troupeaux errant à l'aventure.  
Et quand l'ombre du soir obscurcit l'horizon  
Ils revinrent gaiement causer dans la maison  
Où fut servi, sans pompe, un souper confortable.  
Le bon père Félix, debout près de la table,  
Hautement récita le *Benedicite*.  
Et chacun dit : « Amen, » avec humilité.

Mais la nuit, cependant, sur cette fête heureuse  
Etendit, tout à coup, son aile ténébreuse.  
Tout était, au dehors, calme et tranquillité.  
Donnant au paysage un éclat argenté  
La lune se leva souriante et sans voile,  
Et monta dans l'azur où se berçait l'étoile.  
Sous le toit de Basile, aux vifs scintillements,  
Dont la lampe irisait les grands appartements,  
Les visages joyeux des honnêtes convives  
Semblaient s'illuminer de lumières plus vives  
Que les astres perdus dans l'or du firmament.  
Le pâtre réjouï versait abondamment,  
Dans les vases profonds, le doux jus de la vigne.  
Aux siècles de la fable il aurait été digne  
De verser le nectar à la table des dieux.  
Après qu'il eut fini son souper copieux



Il alluma sa pipe et parla de la sorte :

— « Oui, vous tous, mes amis, qui frappez à ma porte,  
 « Après avoir erré sous des cieus inconnus,  
 « Je vous le dis : Soyez les bienvenus !  
 « L'âme du forgeron ne s'est pas refroidie !  
 « Il se souvient toujours de sa belle Acadie  
 « Et de l'humble maison qu'il avait à Grand Pré !  
 « Pour lui le malheureux est un être sacré !  
 « Demeurez près de moi dans ces fertiles plaines :  
 « Le sang ne gèle point dans nos bouillantes veines  
 « Comme gèle, en hiver, les rivières chez nous !  
 « Nul cailloux dans le sol n'excite le courroux  
 « Du laboureur actif qui tous les jours promène  
 « Le soc dur et tranchant à travers son domaine,  
 « Comme un marin conduit son esquif sur les eaux.  
 « On ne voit pas tarir nos limpides ruisseaux :  
 « Dans toutes les saisons les orangers fleurissent,  
 « Et les fruits les plus doux dans nos vergers mûrissent :  
 « Des flots de blonds épis roulent sur les guérets  
 « Et les bois précieux remplissent les forêts.  
 « Au milieu de nos prés on voit sans cesse paître  
 « De sauvages troupeaux dont chacun est le maître.  
 « Quand nos toits sont debout au milieu des moissons :  
 « Que nos grasses brebis, aux épineux buissons,  
 « Accrochent, en passant, leurs blanches flocons de laine ;  
 « Que d'un foin parfumé chaque grange est bien pleine ;  
 « Que, dans les prés en fleurs, les taureaux lourds et gras  
 « Paissent tranquillement ou prennent leurs ébats,  
 « Nul roi Georges ne vient, par d'infâmes apôtres,  
 « Sans honte nous ravir et les uns et les autres ! »  
 Puis, à ces derniers mots, le vieux pâtre excité,  
 Fit jaillir de sa pipe un nuage argenté,

Et frappa, de son poing, la table de mélèze.  
Ses compagnons surpris bondirent sur leur chaise,  
Et le père Félix oublia, cette fois,  
La prise de tabac qu'il tenait dans ses doigts.  
Mais il reprit bientôt, le souris sur les lèvres :  
« Défilez-vous, pourtant, défilez-vous des fièvres :  
« Elles sont bien à craindre en ces brûlants climats.  
« Comme dans l'Acadie on ne les guérit pas  
« En mettant à son cou, pendant une journée,  
« Une écale de noix avec une araignée. »

Pendant que les amis causaient tranquillement,  
Des pas sur l'escalier montèrent lentement :  
Et l'on ouït aussi d'indistinctes paroles.  
C'étaient des invités : quelques pâles créoles  
Et quelques Acadiens devenus des planteurs,  
Loin du joug odieux de leurs persécuteurs.  
Sur le sol fortuné qui leur offrit asile.  
Ils venaient visiter leur bon ami Basile.  
Plusieurs avaient connu, dans le bourg de Grand Pré,  
La jeune Evangéline et le pieux curé.  
Quelles ne furent pas, sous le toit du vieux pâtre,  
De tous ces exilés réunis au même âtre  
La joie et la surprise, en serrant sur leur cœur,  
Ces amis d'autrefois que le même malheur  
Avait disséminés sur de lointaines plages !  
Un reflet de bonheur éclaira les visages,  
Et le ciel fut témoin d'un spectacle émouvant ;  
Ceux qui ne s'étaient pas connus auparavant,

Echangèrent entre eux des vœux doux et sincères :  
Partout, il est bien vrai, les malheureux sont frères.

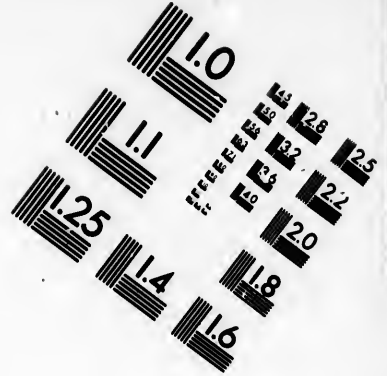
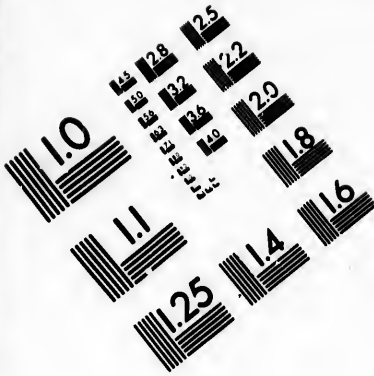
Un son mélodieux, une vibration  
Suspendit, tout à coup, la conversation.  
Michel, le troubadour, aux longs cheveux de neige  
Et les gais jeunes gens qui lui faisaient cortège,  
Venaient de s'assembler dans un autre salon,  
Et le barde accordait son vibrant violon.  
Bientôt les pieds brûlants frémissent en cadence :  
Sous les lambris de cèdre une légère danse  
Fait gaiement onduler ses orbes gracieux.  
Un éclair de plaisir inonde tous les yeux ;  
Un sourire charmant sur les lèvres se joue ;  
Un brillant incarnat colore chaque joue ;  
On chuchotte, en riant, des mots pleins de douceur ;  
La main presse la main et le cœur parle au cœur !

La danse, sans repos, faisait vibrer la dalle.  
Assis à l'un des bouts de la bruyante salle  
Basile et le pasteur parlaient, les yeux baissés,  
De leur ami Benoît qui les avait laissés ;  
Tandis qu'Évangéline, en proie aux rêveries,  
Promenait ses regards sur le sein des prairies.  
Bien de tristes pensées et de chastes désirs  
S'éveillaient dans son âme au bruit de ces plaisirs !

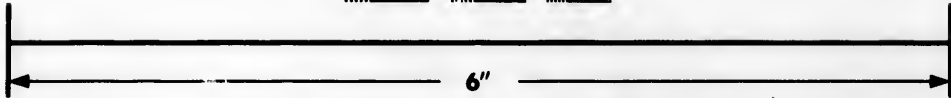
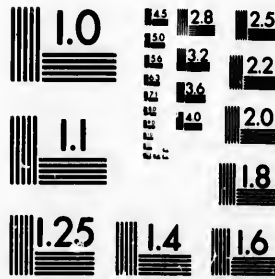
Les propos éveillés, la danse et la musique  
La rendaient plus pensive et plus mélancolique.  
Elle croyait toujours ouïr les grandes voix  
De l'océan plaintif ou des immenses bois.  
Elle sortit sans bruit. La nuit était charmante,  
Le vent ne soufflait point, et la lune dormante  
Semblait s'être arrêtée au bord de la forêt,  
Et recouvrir les troncs d'un lumineux duvet.  
A travers les rameaux, sur la calme rivière,  
Tombait, de place en place, un réseau de lumière,  
Comme tombe un penser d'espérance et de douleur  
Dans l'esprit qui se trouble et qui se fait à tout jour.  
Chaque fleur autour d'elle, ouvrant son brillant vase,  
Sa corolle d'argent, sa coupe de topaze,  
Exhalait, vers le ciel, humblement et sans bruit,  
Un suave parfum sur l'aile de la nuit :  
Et c'était sa prière au puissant et bon Maître  
Qui veillait sur ses jours après l'avoir fait naître.  
Mais l'âme de la vierge élevait vers les cieux  
Un arôme plus pur et plus délicieux  
Que celui qu'épanchait la fleur de la prairie ;  
Et moins qu'elle pourtant la fleur était flétrie !

Elle se dirigea vers le fond du jardin :  
Combien d'émotions troublaient son chaste sein !  
La lune qui noyait les bois, l'onde et le sable,  
Semblait, d'une langueur morne, indéfinissable,  
Noyer aussi son âme. Alors tout se taisait  
Et dans l'immense plaine, au loin, tout reposait,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-503

1.5 2.0 2.2 2.5  
1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6 4.0

10  
1.5 2.0 2.2 2.5

Hors les mouches-à-feu, vivantes étincelles,  
 Qui tournoyaient dans l'air sur leurs rapides ailes,  
 Et trahissaient leur vol par un sillon de feu.  
 Au-dessus de son front, dans le fond du ciel bleu,  
 Scintillaient vivement les étoiles paisibles,  
 Penseurs du Tout-Puissant à tous rendus visibles.  
 L'homme n'admire plus ces merveilles de Dieu ;  
 Seulement, il a peur quand il voit au milieu  
 De ce temple étonnant qui s'appelle le Monde,  
 Passer une comète étrange et vagabonde,  
 Comme une main de flamme écrivant un arrêt.  
 L'âme d'Évangéline, humble et souffrante, errait  
 Dans les champs infinis où rayonne l'étoile,  
 Comme au milieu des mers une barque sans voile.  
 La vierge s'écria : « Gabriel ! Gabriel !  
 « Où mènes-tu tes pas ? Où te conduit le ciel ?  
 « N'entends-tu pas, ami, ma voix qui se lamente ?  
 « Ne devines-tu point que tu fuis ton amante ?  
 « Je te cherche partout, nulle part ne te vois !  
 « J'écoute tous les sons et n'entends point ta voix !  
 « Oh ! que de fois ton pied, solitaire et morose,  
 « A foulé ce chemin que de mes pleurs j'arrose !  
 « A l'ombre de ce chêne, oh ! que de fois, le soir,  
 « Fatigué du travail, es-tu venu t'asseoir,  
 « Pendant que loin de toi, sur la mousse endormie,  
 « En rêve te voyait ta malheureuse amie !  
 « Que de fois sur ces prés ton anxieux regard  
 « Erra comme le mien, vers le soir, au hasard !  
 « Gabriel ! Gabriel ! oh ! quand te reverrai-je ?  
 « Quand donc, mon bien-aimé, quand te retrouverai-je ? »  
 Alors, elle entendit gazouiller tout auprès,  
 Un jeune engoulevant juché sur un cyprès.



Son chant mélodieux comme un soupir de flûte,  
Ondula, sous les bois, comme l'onde qui lutte  
Contre les chauds baisers des brises du matin,  
Et, d'échos en échos, mourut dans le lointain.

L'aube du jour suivant fut sereine et riante ;  
Chaque herbe du jardin sur sa tige pliante,  
Goutte à goutte versa des pleurs silencieux ;  
Et chaque fleur oignit son front délicieux  
Avec les frais parfums de sa coupe d'albâtre.  
Le prêtre sur le seuil de la maison du pâtre  
Dit à ceux qui partaient : « Mes bons amis, adieu !  
« Je vais, priant pour vous, vous attendre en ce lieu.  
« Ramenez-nous bientôt le prodigue frivole ;  
« Ramenez-nous aussi la jeune vierge folle  
« Qui dormait sous les bois quand l'époux est venu. »  
— Adieu ! mon père, adieu ! dit d'un air ingénu,  
Au bon père Félix, la vierge humble et débile ;  
Puis elle descendit, avec le vieux Basile,  
Au bord de la rivière où plusieurs canotiers  
Les attendaient assis sous d'épais noisetiers.  
Ils partirent. L'espoir encourageait leur âme.  
Le matin rayonnait au fond de chaque lame.  
Docile aux avirons, le rapide canot  
S'éloigna du rivage et disparut bientôt.  
Ils poursuivaient en vain, dans leur course obstinée,  
Celui que devant eux chassait la destinée,  
Comme une feuille morte au milieu des déserts,  
Comme un duvet d'oiseau dans le vague des airs !

Cependant le jour fuit ; un autre, un autre encore !  
Au coucher du dernier pas plus qu'à son aurore  
Ils n'ont pu découvrir la trace du fuyard.  
Ils ont en vain couru, longtemps, de toute part,  
Les fleuves, les forêts, les lacs et leurs rivages :  
Et, pour franchir ainsi ces régions sauvages,  
La vierge défaillante et les vaillants rameurs  
N'ont eu pour se guider que de vagues rumeurs.  
Mais toujours sur les flots le léger canot vole.  
Ils arrivent enfin dans la ville espagnole  
Où Gabriel devait acheter des mulets.  
Le jour dorait le ciel de ses derniers reflets.  
Ils descendent, lassés, dans la première auberge.  
Loquace et babillard l'hôte qui les héberge  
Leur raconte, aussitôt, que, la veille au matin,  
Un jeune homme du sud : œil noir, cheveux châtain,  
Front noble et soucieux, regard plein de finesse,  
Un jeune homme appelé Gabriel Lajeunesse,  
Était parti du bourg avec ses compagnons  
Pour courir la prairie et chasser les bisons.

## IV

Bien loin à l'occident sont d'immenses campagnes.  
Désertes régions où de hautes montagnes  
Elèvent vers le ciel leurs sommets recouverts,  
Sous le souffle glacé des éternels hivers,  
D'une neige éclatante et d'une glace épaisse.  
De place en place, un roc se déchire et s'affaisse

Pour ouvrir une gorge, un ravin périlleux  
Où passent, en criant sur leurs âpres essieux,  
Les pesants chariots de quelque caravane.  
Au couchant l'Orégon roule une eau diaphane ;  
De cascade en cascade, au loin vers le levant,  
Le joli Nebraska verse son flot mouvant ;  
Vers le ciel du midi maintes larges rivières,  
Charriant, sans repos, les sables et les pierres,  
Dans leurs lits balayés par le vent des déserts,  
Coulent vers l'océan avec des bruits divers  
Comme les sons d'un orgue ou d'une étrange lyre  
Qu'une main fait vibrer dans un pieux délire.  
Entre les flots d'azur de ces nombreux torrents  
Qui dirigent leurs cours vers des cieus différents,  
Se déroulent sans fin les superbes prairies,  
Océan de gazon, mers ou plaines fleuries  
Qui roulent sous le vent, et bercent au soleil,  
La rose, le foin vert et l'amorphas vermeil.  
Là, fiers ou courroucés, sur les flots de verdure,  
Des troupeaux de bisons errent à l'aventure ;  
Là courent les chevreuils et les souples élans,  
Les sauvages chevaux avec les loups hurlants ;  
Là s'allument des feux qui dévorent la terre ;  
Là des vents fatigués soufflent avec mystère ;  
Les sauvages tribus des enfants d'Ismaël  
Arrosent ces déserts d'un sang chaud et cruel ;  
Et l'avidé vautour, hâtant ses ailes lentes,  
En tournoyant dans l'air, suit leurs pistes sanglantes.  
Comme l'esprit vengeur d'un chef que sous ses pas  
A foulé l'ennemi dans les derniers combats.  
De place en place on voit s'élever la fumée  
Au-dessus de la tente où la horde affamée

Fait bouillir, en dansant autour du grand brasier,  
Dans un vase de pierre, un chevreuil tout entier.  
Et d'espace en espace, au bord des fraîches ondes  
Qui sillonnent au loin ces retraites fécondes,  
S'élève un vert bosquet où l'oiseau va chanter.  
Et l'ours sombre et morose, en grognant, vient hanter  
Le flanc d'un rocher noir, le fond d'une ravine  
Où sa griffe déterre une amère racine.  
Puis au-dessus de tout, limpide, radieux,  
Comme un toit protecteur se déroulent les cieux.

Mais déjà Gabriel le chasseur intrépide  
Avait franchi ces lieux dans sa course rapide ;  
Et près des monts Ozarks au flanc aride et nu  
Avec ses compagnons il était parvenu.  
Et depuis bien des jours le vieux pâtre et la vierge  
Avaient quitté la ville et la petite auberge  
Où l'hôtelier leur dit le départ du trappeur.  
Toujours encouragés par un espoir trompeur,  
Avec des Indiens au visage de cuivre,  
Ils s'étaient mis en route empressés à le suivre.  
Parfois ils croyaient voir, à l'horizon lointain,  
S'élever vers le ciel, dans l'air pur du matin,  
De son camp éloigné la fumée ondulante :  
Le soir, ils ne trouvaient, sous la cendre brûlante,  
Que des brasiers éteints et des charbons noircis.  
Quoique bien fatigués et rongés de soucis  
Ils ne s'arrêtaient pas, et, sans perdre courage,  
Ils poursuivaient plus loin leur pénible voyage.

Comme si quelque fée au pouvoir merveilleux  
Avait cruellement étalé sous leurs yeux  
Ces mirages menteurs, cette ombre enchanteresse,  
Qu'on croit toujours saisir, qui s'éloignent sans cesse.

Un soir, comme ils étaient tous dans leur campement,  
Assis autour du feu, parlant tranquillement :  
Ils virent arriver une femme sauvage :  
Le chagrin se peignait sur son pâle visage ;  
Mais on voyait briller, dans son œil abattu,  
Une force étonnante, une grande vertu.  
C'était une Shawnée. Elle allait aux montagnes  
Rejoindre ses parents et ses jeunes compagnes  
Qu'elle avait dû quitter pour suivre son époux  
A la chasse aux castors, aux ours, aux caribous,  
Jusqu'aux lieux où l'hiver étend son aile blanche.  
Mais elle avait vu, là, le féroce Camanche,  
Enivré de fureur, du tomahawk armé,  
Massacrer, sous ses yeux, son mari bien-aimé.  
Un fier Visage-Pâle, un Canadien paisible.  
Aucun des voyageurs ne parut insensible  
Au récit de la femme, à son affliction ;  
Ils lui dirent des mots de consolation,  
Et la firent asseoir à leur table modeste  
Quand la braise eut doré le chevreuil gras et lesté.

Lassés du poids du jour et du poids des ennuis,  
Quand le repas fut fait, que le voile des nuits  
Eut ouvert, sous le ciel, ses grands replis humides,  
L'exilé d'Acadie et ses sauvages guides  
Livrèrent au repos leurs membres fatigués.  
Pendant que les reflets capricieux et gais  
Du brasier allumé dans la vaste prairie  
Jonaient sur leur front blême et leur joue amaigrie,  
La Sauvagesse vint, l'âme pleine de deuil,  
S'asseoir sur le gazon devant l'agreste seuil  
De la tente où veillait la triste Evangéline ;  
Puis elle fit entendre à la vierge orpheline  
Le récit douloureux de ses derniers malheurs.  
Elle lui répéta, les yeux noyés de pleurs,  
Et de cette voix grave, humble et mélancolique  
Qui distingue partout l'enfant de l'Amérique,  
Sa première espérance et ses félicités,  
Son amour, son hymen et ses adversités ;  
Comme elle avait de joie et de peur d'être mère,  
Et plaignait son enfant de n'avoir point de père !  
Evangéline, émue à ces tristes discours,  
Donna, pendant longtemps, à ses pleurs libre cours.  
Elle voyait près d'elle une autre infortunée,  
Une femme aux chagrins comme elle destinée :  
Un cœur brûlant d'amour déçu, blessé, flétri,  
Et privé pour jamais de son objet chéri.  
Les liens du malheur unirent ces deux femmes,  
Et d'intimes rapports enchaînèrent leurs âmes.  
La vierge d'Acadie à la femme des bois  
Dit aussi ses douleurs et depuis quels longs mois  
Bien loin de sa patrie elle était exilée.  
Et la femme des bois, la figure voilée,

L'écoutait en silence, assise à quelques pas.  
Ses yeux étaient de flamme ; elle ne pleurait pas.

Quand la vierge eut fini son histoire pénible  
L'Indienne resta sans parole, insensible,  
Comme si la terreur eut frappé son esprit :  
Mais un moment après, tressaillante, elle prit  
Dans ses deux frêles mains les mains d'Évangéline.  
Puis assise à ses pieds dans l'ombre et la brume,  
Elle lui répéta l'histoire du Mowis,  
Du Mowis fiancé, plus brillant que le lis,  
Qui s'étant fait chérir d'une vierge encor pure  
Une nuit partagea sa couche de verdure,  
Et du discret wigwam sortit soudainement  
Quand le rayon du jour dora le firmament ;  
Qui pâlit, se fana, se fondit comme une ombre,  
Aux baisers du soleil que chassait la nuit sombre.  
Son amante abusée, en proie à ses regrets,  
Le suivit, en pleurant, jusqu'au bord des forêts,  
Tendant vers lui ses bras pour retarder sa fuite.  
Sans reposer sa voix elle reedit ensuite,  
Avec le même accent et si doux et si beau,  
Comment, pendant la nuit, la belle Lilinau,  
Imprudente, et parfois légère en sa conduite,  
Par un méchant fantôme avait été séduite.  
Le fantôme venait, vers le déclin du jour,  
Se cacher dans les pins qui voilaient le séjour  
De Lilinau la vierge au front ceint de liane :  
Et, lorsqu'elle passait le seuil de sa cabane.

De sa noire retraite il sortait pour la voir.  
Il soupirait d'amour comme le vent du soir,  
Et murmurait tout bas de bien tendres paroles.  
Lilinau, se fiant à ces propos frivoles,  
Rechercha sa présence et l'aima tendrement.  
Chaque soir il venait vers elle constamment.  
En caressant, un jour, ses verdoyantes plumes  
Elle suivit son vol à travers bois et brumes.  
On ne la revit plus. Sa tribu la chercha ;  
Mais personne jamais, sans doute, n'approcha  
Du gîte où l'enchanteur la retenait captive.  
Toujours Evangéline écoutait, attentive,  
Les contes merveilleux de la femme des bois,  
Et les sons lents et doux de sa magique voix.  
Elle s'imaginait être au loin transportée  
Au splendide horizon d'une terre enchantée.  
Vers des cieux inconnus son cœur prenait l'essor.  
La lune se leva comme une boule d'or  
Sur les pics dentelés de l'Ozark aux flancs chauves,  
Sa mystique lueur glissa dans les alcôves,  
Les voûtes, les arceaux des lointaines forêts :  
Et des gîtes cachés elle vit les secrets.  
La tente de la vierge apparaissait plus blanche ;  
La mousse et le roseau, le gazon et la branche,  
Exhalaient des soupirs longs et mystérieux ;  
Les ruisseaux murmuraient des bruits harmonieux  
Et de tièdes zéphirs volaient sur les prairies.  
La vierge abandonnait aux douces rêveries  
Son esprit enivré, son cœur toujours aimant.  
Mais une vague horreur, un noir pressentiment  
Se glissaient dans son âme et troublaient son ivresse,  
Comme un serpent impur se glisse avec adresse.



Roulant ces orbes froids sous les buissons épais,  
Dans le nid du moineau dont il trouble la paix.  
Ce triste sentiment n'était point de la terre.  
De célestes esprits semblaient, avec mystère,  
Lui souffler leurs secrets dans l'air calme des nuits.  
Elle sentit soudain redoubler ses ennuis.  
Quelque chose lui dit dans un secret langage,  
Que, pareille en sa course à la vierge sauvage,  
Elle aussi poursuivait un fantôme menteur.  
Mais bientôt un sommeil calme et réparateur,  
Versant sur sa paupière un merveilleux arôme,  
Chassa de son esprit la crainte et le fantôme.

Aussitôt qu'apparut l'aube du lendemain  
Les voyageurs, dispos, reprirent leur chemin.  
Avec eux cheminait la plaintive Shawnée,  
Jeune et pourtant au deuil à jamais condamnée.  
Elle dit à la vierge : « Ecoute-moi, ma sœur,  
« Je connais tous ces lieux comme le vieux chasseur,  
« Sur le flanc de ces monts où l'aigle a fait son aire,  
« Le flanc que le soleil en se couchant éclaire,  
« Est assis un village, une humble mission  
« Où reste un homme blanc comme ta nation :  
« C'est le chef du hameau ; c'est une Robe-noire.  
« Son souvenir toujours sera dans ma mémoire,  
« Car il m'a baptisée et mariée aussi.  
« Je crois l'entendre encor, d'un accent adouci,  
« A son peuple parler de la vie éphémère,  
« De l'aimable Jésus et de sa bonne mère. »

Et la vierge aussitôt dit à ses compagnons :  
« Si nous changeons de route et si nous atteignons  
« Le bourg que ce mont semble enlever sur son aile,  
« Peut-être aurons-nous là quelque bonne nouvelle. »  
A peine eut-elle dit que les aventuriers  
Guidèrent vers les monts leurs rapides coursiers.  
Quand le soleil entra dans son lit de nuée  
La troupe voyageuse, ardente et dénuée,  
Détourna la montagne et découvrit au loin  
Une grasse prairie où moutonnait le foin,  
Où serpentaient les eaux d'une vive fontaine.  
Elle entendit chanter plus d'une voix lointaine,  
Et vit le groupe gai des tentes des chrétiens  
Unis dans ces déserts par de sacrés lieux.

Sous un chêne orgueilleux dont l'antique feuillage  
De son ombre voilait les tentes du village,  
Étaient agenouillés, avec soumission,  
Le peuple et le pasteur de l'humble mission.  
Voilé par une vigne un crucifix de marbre  
Avait été fixé dans l'écorce de l'arbre  
Et semblait reposer un regard triste et doux  
Sur les pieux chrétiens tombés à ses genoux.  
A travers les rameaux du chêne solitaire  
La prière et le chant s'élevaient de la terre  
Et montaient vers les cieux comme un divin encens.  
Les voyageurs, touchés de ces pieux accents,  
S'avancèrent sans bruit, la tête découverte,  
Se mirent à genoux sur la pelouse verte,

Et prièrent longtemps avec dévotion.  
Quand le prêtre eut donné la bénédiction  
Qui tomba de sa main sur la foule attendrie  
Comme le grain de blé tombe sur la prairie  
De la robuste main de l'actif moissonneur,  
Il s'avança vers eux sollicitant l'honneur  
De les avoir, longtemps, pour hôtes dans sa tente.  
Basile, un peu confus, d'une voix hésitante,  
L'assura d'un respect profond et filial.  
En entendant parler son langage natal  
Au milieu de ces monts, de ces forêts sauvages,  
Que n'éveillent jamais que les grossiers langages  
Des ignares tribus qui peuplent ces déserts,  
Ou des ours et des loups les discordants concerts,  
Le prêtre catholique eut une grande joie.  
En suivant un sentier où la verdure ondoie,  
Il guide à son wigwam les voyageurs lassés,  
Puis il les fait asseoir sur des rameaux cassés  
Recouverts de la peau de riche bête fauve ;  
Et, signant de la croix son front auguste et chauve,  
Il partage avec eux ses gâteaux de maïs,  
Mets de tous les repas dans ces lointains pays.  
A chacun à son tour, en souriant, il passe,  
Pleine d'eau jusqu'au bord, sa vieille calabasse.

Bientôt les voyageurs disent, en peu de mots,  
Le but de leur voyage et leurs pénibles maux.  
Le prêtre leur répond d'une voix solennelle :  
— « L'aube n'a pas six fois aux cieux tendu son aile.

« Le soleil ne s'est point six fois non plus enfui,  
 « Depuis que Gabriel, des trappeurs avec lui,  
 « S'est assis sur la natte où la vierge est assise.  
 « Pour se rendre à mes vœux, d'une voix indécise  
 « Il me dit longuement son funeste destin.  
 « Puis il continua son voyage lointain. »  
 La voix du vieux pasteur était bien onctueuse :  
 C'était le doux écho d'une âme vertueuse.  
 La vierge, cependant, sentait faiblir son cœur :  
 Chaque mot lui semblait éloigner le bonheur,  
 Et tombait lourd et froid dans son âme tremblante,  
 Comme durant l'hiver la neige ruiselante  
 Tombe dans un chaud nid d'où s'est enfui l'oiseau.  
 — « Il va chasser au nord dans un pays nouveau, »  
 Continua le prêtre, « et l'automne prochaine,  
 « Il revient avec nous prier sous le grand chêne. »  
 Evangéline, alors, dit à l'humble pasteur  
 D'une voix suppliante et pleine de candeur :  
 — « Mon père, permettez qu'en ce lieu je demeure  
 « Pour attendre l'époux ou bien ma dernière heure. »  
 Le bon prêtre touché de l'ardeur de ses feux,  
 Se rendit aussitôt à ses suprêmes vœux.

Le lendemain matin, revêtu de son aube,  
 Le prêtre dit la messe à la clarté de l'aube ;  
 Et quand fut consommé l'holocauste divin,  
 Basile fit seller son coursier mexicain,  
 Puis il s'achemina vers ses lointains rivages,  
 N'ayant plus avec lui que ses guides sauvages.

Les jours se succédaient lentement, lentement !  
Le maïs parfumé qui semblait seulement  
Un verdoyant duvet répandu sur la terre,  
Quand la vierge arriva dans le bourg solitaire,  
Balançait maintenant ses longs épis dorés  
Que les feuilles ceignaient de leurs tissus serrés.  
On épluchait déjà dans l'amour et la joie,  
Les épis couronnés d'une aigrette de soie.  
Les vierges rougissaient quand leur petite main  
Dépouillaient des épis aux graines de carmin.  
Les vierges rougissaient et cachaient leur visage,  
En riant, en secret, de l'amoureux présage ;  
Mais les jeunes amants allaient bien déposer,  
Indiscrets amoureux, un suave baiser  
Sur le front palpitant de leur tendre maîtresse.  
Après d'Évangéline étrangère à l'ivresse  
Alors nul blond épis n'amena Gabriel.  
Le prêtre lui disait : « Lève toujours au ciel  
Un cœur plein de foi vive, une humide paupière  
Et le ciel, à la fin, entendra ta prière.  
Il est, dans nos déserts, une plante au front pur  
Comme l'étoile d'or dans la plaine d'azur ;  
Sa fleur mystérieuse au nord toujours s'incline :  
C'est une douce fleur que la bonté divine  
Sème, de place en place, en nos prés étendus  
Pour diriger les pas des voyageurs perdus.  
Semblable à cette fleur est la Foi dans notre âme.  
Les fleurs des passions ont bien plus de dictame,  
Plus de vives couleurs, plus de pompeux éclats ;  
Mais soyons défiants, elles trompent nos pas,  
Et leur baume suave est, hélas ! bien funeste.  
Seule ici-bas la Foi, cette plante céleste,

Est le guide éclairé de nos pas chancelants :  
Ensuite elle orne, au ciel, nos fronts étincelants.

Ainsi venaient déjà les beaux jours de l'automne.  
Ils passèrent pourtant ! Les fruits de leur couronne  
Tombèrent, un par un, sur le guéret durci :  
Gabriel ne vint pas ! L'hiver s'enfuit aussi ;  
Le printemps embaumé s'ouvrit comme une rose ;  
L'abeille butina la fleur nouvel-éclosoe ;  
L'oiseau bleu fit pleuvoir sur les feuilles des bois  
Les suaves accords de sa joyeuse voix.  
Gabriel ne vint pas ! Cependant sur son aile  
La brise de l'été portait une nouvelle  
Plus douce que l'arôme et l'éclat des bouquets :  
Que le frais coloris et l'odeur des bosquets,  
« Gabriel le chasseur avait planté sa tente  
Au fond du Michigan, sous la voûte flottante,  
Sous les pesants arceaux des antiques forêts,  
Où de la Saginaw roulent les flots muets. »  
Evangéline, enfin rendue à l'espérance,  
Oubliant sa faiblesse, oubliant sa souffrance,  
Et tout ce qu'a d'amer une déception,  
Dit un adieu pénible à l'humble mission.  
Cherchant à fuir ses maux, sa triste destinée,  
Avec elle partit la fidèle Shawnée.  
Après avoir longtemps erré dans le désert ;  
Après avoir, hélas ! plus d'une fois souffert  
L'aiguillon de la faim et d'une soif acerbe ;  
Après avoir couché, sans nul abri, sur l'herbe,

Elle atteignit les bois éloignés vers le Nord,  
Et de la Saginaw suivit au loin le bord.  
Un soir elle aperçut, au fond d'une ravine,  
La tente du chasseur.....Elle était en ruine !.....

Sur les ailes du temps s'envolaient les saisons.  
La pauvre Evangéline, aux lointains horizons,  
Ne voyait pas encor le bonheur apparaître.  
Un profond désespoir consumait tout son être.  
Sous les feux des étés, les frimas des hivers,  
Elle traîna sa peine en bien des lieux divers.  
Tantôt on la voyait aux missions moraves,  
Priant Dieu de briser ses terrestres entraves ;  
Sur un champ de bataille aux malheureux blessés  
Tantôt elle portait des secours empressés ;  
Elle entraît aujourd'hui dans une grande ville,  
Et demain se cachait dans un hameau tranquille.  
Comme un pâle fantôme on la voyait venir,  
Et souvent de sa fuite on n'avait souvenir.  
Quand elle commença sa course longue et vaine  
Elle était jeune et belle, et son âme était pleine  
De suaves espoirs, de tendres passions :  
Sa course s'achevait dans les déceptions !  
Elle avait bien vieilli ; sa joue était fanée ;  
Sa beauté s'en allait ! Chaque nouvelle année  
Dérobaît quelque charme à son regard serein,  
Et traçait sur son front les rides du chagrin.  
On découvrait déjà, sur sa tête flétrie,  
Quelques cheveux d'argent, aube d'une autre vie,

Aurore dont l'éclat mystérieux et doux  
Nous dit qu'un nouveau jour va se lever pour nous ;  
Comme dans l'Orient l'aube brillante et vive  
Annonce à l'univers que le soleil arrive.

## V

Dans cette heureuse terre où de flots azurés  
La Delaware arrose, en chantant, vals et prés,  
Il s'élève une ville harmonieuse et fière  
Qui baigne ses beaux pieds dans la chaude rivière ;  
Qui garde avec amour, dans son bois enchanteur,  
Le vénérable nom de Penn, son fondateur.  
Là l'air est imprégné d'une douceur extrême ;  
De la beauté la pêche est le charmant emblème ;  
Là, comme un doux écho, chaque rue a sa voix  
Qui murmure les noms des vieux arbres des bois,  
Comme pour apaiser les plaintives Dryades  
Dont on a démoli les vertes colonnades.  
C'est là qu'Évangéline, après ses longs travaux,  
Avait enfin trouvé le calme et le repos ;  
Et c'est là qu'était mort Leblanc, le vieux notaire.  
De ses cent petits-fils, quand il quitta la terre,  
Un seul vint, un moment, s'asseoir à son chevet.  
C'est dans cette cité que la vierge trouvait  
Le plus de souvenirs de sa terre natale.  
Elle aimait des Quakers l'existence frugale,  
Et l'usage charmant de tous se tutoyer :  
Cela lui rappelait son antique foyer,



Et sa chère Acadie où se traitaient en frères  
Les habitants unis dans l'heur et les misères.  
Après qu'elle eut fini ses courses ici-bas,  
Par un divin instinct, ses pensers et ses pas  
Se tournèrent d'accord, vers cette ville altière,  
Comme la feuille, au bois, se tourne à la lumière.

Quand la brise s'élève avec le frais matin  
Et chasse les brouillards jusque dans le lointain,  
Le voyageur assis sur le flanc des montagnes  
Voit naître, sous ses pieds, de riantes campagnes,  
De longs ruisseaux d'argent frangés de verts rameaux,  
Des clochers orgueilleux et d'agrestes hameaux ;  
Ainsi quand les brouillards s'enfuient de son âme,  
Bien loin, au-dessous d'elle, en des sentiers de flamme,  
Elle vit graviter le monde étincelant ;  
Et les sentiers ardues que d'un pas chancelant  
Elle avait remontés avec tant de constance  
Semblaient courts maintenant, et brillaient à distance.

Cependant Gabriel n'était pas délaissé :  
La vierge, dans son cœur sous le deuil affaissé,  
Gardait fidèlement son image bénie,  
Palpitante d'amour, charmante, rajeunie,  
Comme en ce jour heureux où, la dernière fois,  
Assise à ses côtés, elle entendit sa voix !

Les ans n'avaient point pu changer cette figure  
Qu'elle vit autrefois si placide et si pure !  
Pour elle son amant n'avait jamais vieilli :  
L'absence et le malheur l'avaient même embelli :  
Il était comme mort, mort à la fleur de l'âge,  
Dans toute sa beauté, sa force et son courage.

L'amour, la patience et l'abnégation,  
A porter aux souffrants la consolation,  
Voilà ce qu'en exil la vierge malheureuse  
Apprit par une vie amère et douloureuse.  
Elle épanchait sur tous sa douce charité  
Qui ne perdait jamais de son intensité ;  
Comme ces belles fleurs dont les brillants calices,  
Sans perdre de parfums, ni rien de leurs délices,  
Répandent dans les airs leurs suaves odeurs.  
Son cœur brûlait souvent de divines ardeurs ;  
Elle ne formait pas alors d'autre espérance  
Que de suivre Jésus avec persévérance.  
Elle entra dans un cloître et coupa ses cheveux,  
Puis au pied des autels elle fit de saints vœux.

Bien souvent on la vit, dans les coins de la ville  
Où vivote la classe indigente et servile ;  
Où coulent tant de pleurs ; où l'humble pauvreté,  
Honteuse et sans habits, cherche à fuir la clarté ;

Où la femme malade est sans pain et travaille  
Pour nourrir ses enfants qui gisent sur la paille ;  
Bien souvent on la vit, brûlant de charité,  
Porter un doux espoir sous le toit attristé.

Chaque soir quand la foule était tout disparue ;  
Quand les hommes de guet qui longeaient chaque rue  
Criaient, à haute voix, les heures de la nuit,  
Et que chacun dormait dans son tiède réduit,  
On voyait la lueur de sa lampe blafarde  
Eclairer le carreau d'une pauvre mansarde.  
Avant qu'à son sommeil l'heureux fut arraché,  
Le pensif Allemand qui venait au marché  
Avec fleurs et fruits mûrs dans sa lourde charette,  
La rencontrait toujours, rentrant dans sa retraite,  
Après avoir veillé, toute seule en pleurant,  
Au chevet solitaire où râlait un mourant.

Sur la ville vint fondre une peste maligne.  
Plus d'un présage affreux, plus d'un funeste signe  
En avait averti l'orgueilleux citadin.  
De sauvages pigeons avaient paru soudain :  
Ils sortaient des forêts où pour toute pâture  
Ils n'avaient pu trouver qu'une noix sèche et dure.  
Leur vol rapide et sombre avait terni le jour.  
L'insecte sans murmure avait fui son séjour.

Ainsi que dans les mois d'avril et de septembre,  
Sur les champs émaillés et tout parfumés d'ambre,  
L'océan pousse un flot qui monte, monte encor,  
Jusqu'à ce que le pré soit lui-même un lac d'or ;  
De même, franchissant sa borne accoutumée,  
L'océan de la mort sur la plaine embaumée  
Où fleurissaient la vie, et l'amour, et l'espoir,  
Poussa soudainement son flot impur et noir.  
Le riche, par ses biens, la beauté, par ses charmes,  
L'enfant, par ses soupirs, la mère, par ses larmes  
Ne purent désarmer le terrible oppresseur ;  
Et le frère mourait dans les bras de sa sœur ;  
L'enfant pâle et maigri, sur le sein de sa mère ;  
L'époux en embrassant une épouse bien chère !  
Le pauvre, délaissé dans ce moment fatal ;  
Sans amis, sans parents, frappait à l'hôpital,  
La demeure de ceux qui n'ont point de demeure ;  
C'est là qu'il attendait, en paix, sa dernière heure.

En ce temps l'hôpital s'élevait retiré,  
En dehors de la ville, au coin d'un large pré :  
Aujourd'hui, cependant, la cité l'environne,  
Et ses murs lézardés, le toit qui le couronne  
Semblent être un écho qui répète aux heureux  
Ces mots que Jésus dit chez Simon le lépreux :  
— « Des pauvres sont toujours au milieu de vous autres. »  
Nuit et jour, à l'hospice, avec de saints apôtres,  
On voyait accourir la sœur de charité.  
Et quand elle parlait de la félicité

Que Dieu réserve, au ciel, à ceux qui sur la terre,  
L'ont tendrement aimé comme on aime un bon père,  
Le mourant souriait et retrouvait l'espoir.  
Sur le front de la vierge il croyait entrevoir  
Une vive auréole, une lueur divine,  
Comme au front de ces dieux un artiste en dessin.  
Ou comme de bien loin, pendant l'obscurité,  
On en voit resplendir au front d'une cité.  
Son regard lui semblait un rayon, une flamme  
De ce ciel où bientôt allait monter son âme.

Un dimanche matin, le temps était bien beau,  
Pensive et recueillie, elle vint de nouveau,  
Visiter l'hôpital encombré de malades.  
Dans l'air chaud de l'été, sous ses vertes arcades,  
Le jardin balançait mille odorantes fleurs.  
La vierge recueillit celle dont les couleurs  
Pouvaient charmer les yeux, ou nourrir l'espérance  
Des patients cloués sur leurs lits de souffrance ;  
Elle fit un bouquet, ensuite elle monta.  
La brise, au même instant, sur son aile apporta  
Les sons mélodieux d'une cloche lointaine.  
Des accents cadencés flottèrent dans la plaine  
Et parurent se perdre au fond des vastes bois :  
C'était le chant pieux des graves suédois.  
Un calme ravissant, une paix radieuse  
Inondèrent le cœur de la religieuse :  
Quelque chose lui dit que sa peine achevait.  
Elle entra tout émue. A chaque humble chevet

Que l'ange de la mort recouvrait de son aile,  
Se tenait, en silence, un serviteur fidèle.  
Il prodiguait des soins au pâle moribond ;  
Mettait un linge froid sur sa tête et son front,  
Et portait de l'eau froide à ses lèvres arides.  
Il fermait doucement les paupières livides  
De l'être infortuné qui venait de mourir ;  
Lui croisait les deux mains, et pour le recouvrir  
Étendait un drap blanc sur sa figure pâle.  
Quand la vierge rentra dans la fiévreuse salle  
Plus d'un visage mat parut se réveiller,  
Se tourna lentement sur son dur oreiller,  
Et sur elle fixa des yeux pleins de souffrance.  
Sa présence était douce et rendait l'espérance :  
C'était le jour naissant qui du clair horizon,  
Verse un reflet vermeil aux murs d'une prison.  
En portant ses regards sur les lits autour d'elle  
Elle vit que la mort travaillait avec zèle.  
En effet, dans la nuit, plusieurs pestiférés  
Que, la veille, de soins elle avait entourés,  
Étaient enfin partis de cette pauvre terre :  
Mais d'autres occupaient leurs couches de misère !

Soudain elle s'arrête, et ses pas étonnés  
Par la crainte et l'effroi semblent être enchaînés.  
Sa lèvre est entr'ouverte et tout son corps frissonne :  
Sous sa morne paupière un court éclair rayonne ;  
Sa main laisse tomber son frais bouquet de fleurs :  
Elle jette un sanglot et verse d'amers pleurs.

Les malades surpris, par un effort suprême,  
De leurs chauds oreillers levèrent leur front blême.

Près d'elle sur un lit où tomba son regard  
On venait de porter un grand et beau vieillard ;  
Mais il était mourant, et sa joue était creuse ;  
Des cheveux gris tombaient sur sa tempe fiévreuse.  
Et dans le même instant un reflet du soleil,  
En luisant sur son front le rendait plus vermeil.  
Paraissait effacer les rides du vieil âge,  
Et rendre la jeunesse à son pâle visage.

Il était là, gisant immobile et sans voix,  
Son regard suspendu sur la petite croix  
Qui se trouvait au pied de sa brûlante couche.  
La fièvre d'un trait rouge environnait sa bouche.  
On eût dit que la vie, ainsi que les Hébreux,  
Avait mis sur sa porte un sang tout généreux  
Pour que l'ange de mort retint son large glaive.  
Ses pensers se perdaient dans un vague et long rêve :  
Un râle fatigant, court et précipité,  
Soulevait sa poitrine avec rapidité ;  
Ses yeux étaient couverts de nuages funèbres ;  
Ses esprits se plongeaient en de lourdes ténèbres,  
Ténèbres d'agonie et ténèbres de mort.  
Au long cri que jeta la vierge, en son transport,

Il sembla secouer sa morne léthargie  
Et retrouver encor quelque reste de vie.  
Alors il crut ouïr comme une voix du ciel,  
Une voix qui disait : « Gabriel ! Gabriel !  
« Je te retrouve enfin, et nous mourons ensemble ! »  
Et cette voix vibrât comme l'airain qui tremble.  
Dans un songe, aussitôt, il vit, comme autrefois,  
La terre d'Acadie et ses verdoyants bois,  
Et ses ruisseaux d'argent, ses prés et ses villages,  
Et le toit de son père au milieu des feuillages,  
Et son Evangéline allant à son côté,  
Dans toute sa jeunesse et toute sa beauté,  
Sur la prairie en fleurs, ou le long des rivières !...  
Des pleurs viennent mouiller ses débiles paupières...  
Il entr'ouvre les yeux, les porte autour de lui :  
La douce vision, hélas ! a déjà fui !  
Mais auprès de sa couche, humble et mélancolique,  
Il voit, agenouillée, une forme angélique,  
Et c'est Evangéline !... Il veut dire son nom,  
Mais sa langue ne peut murmurer qu'un vain son !  
Dans un dernier transport, il attache sur elle  
Un regard où l'amour au désespoir se mêle ;  
Il veut lever la tête et lui donner la main,  
Aussitôt il retombe, et tout effort est vain !  
Seulement un sourire éclaire sa figure  
Quand de la vierge il sent la lèvre chaude et pure  
Se poser sur sa lèvre et sur son front brûlant.  
Son regard se ranime et devient plus brillant ;  
Mais ce n'est qu'un éclair ! On le voit se déteindre :  
C'est la lampe qui brille au moment de s'éteindre,  
Le flambeau consumé que réveille un vent frais :  
Il pâlit, il se voile, il se ferme à jamais !



Et tout était fini : la crainte et l'espérance,  
Les fidèles amours et la longue souffrance !

Évangéline en pleurs resta pieusement  
Près des restes sacrés de son fidèle amant.  
Elle prit dans ses mains cette tête flétrie  
Que depuis son enfance elle avait tant chérie,  
La pressa doucement sur son cœur agité,  
Puis inclina son front avec tranquillité :  
— « Mon bon père, dit-elle, — Oh ! je te remercie ! »  
Elle avait terminé sa douloureuse vie !  
Elle allait maintenant rejoindre dans le ciel,  
Pour ne le perdre plus, son tendre Gabriel !

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre  
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre,  
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers  
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;  
Mais loin de leur ombrage et de leurs vertes aïles,  
Dans le même tombeau, les deux amants fidèles  
Dont les afflictions et les maux sont finis,  
Reposent, côte à côte, à jamais réunis !  
Ils dorment sous les murs d'un temple catholique !  
Leurs noms sont ignorés ; la croix simple et rustique  
Qui disait au passant le lieu de leur repos  
Ne se retrouve plus ! Comme d'immenses flots

Roulent, avec fracas, vers une calme rive,  
Auprès de leur tombeau, pressée, ardente, active,  
S'agite chaque jour la foule des humains.  
Combien de cœurs blessés et remplis de chagrins  
Soupirent leurs ennuis et leur sollicitude,  
En ces lieux où leurs cœurs trouvent la quiétude !  
Combien de fronts pensifs s'inclinent tristement  
En ces lieux où leurs fronts n'ont plus aucun tourment !  
Combien de bras nerveux travaillent sans relâche  
En ces lieux où leurs bras ont achevé leur tâche !  
Combien de pieds actifs se succèdent sans fin,  
En ces lieux où leurs pieds se reposent enfin.

Adieu ! vieille forêt ! Noyés dans la pénombre  
Et drapés fièrement dans leur feuillage sombre  
Tes sapins résineux et tes cèdres altiers  
Se balancent encor sur le bord des sentiers ;  
Mais sous leur frais ombrage et sous leur vaste dôme,  
On entend murmurer un étrange idiôme !  
On voit jouer, hélas ! les fils d'un étranger !.....  
Seulement, sur les rocs que le flot vient ronger,  
Et sur les bords déserts du sonore Atlantique  
On voit, de place en place, un paysan rustique.  
C'est un pauvre Acadien dont le plaintif aïeul  
Ne voulut pas avoir, pour sépulcre ou linceul,  
La terre de l'exil si lourde et si fatale,  
Et qui revint mourir à sa rive natale !

Cet homme, il est pêcheur ; il vit de son filet.  
Sa fille porte encore élégant mantelet,  
Beau jupon de droguet, chapeau de Normandie.  
Elle a de beaux yeux noirs, une épaule arrondie.  
Sa femme, tout le jour, tourne son gai fuseau ;  
Ses garçons, comme lui, se complaisent sur l'eau.

Dans les veilles d'hiver, quand les vagues écument,  
Assis au coin de lâtre où les fagots s'allument,  
De l'humble Evangéline on conte les malheurs :  
Et les petits enfants versent alors des pleurs.  
Et l'Océan plaintif vers ses rives brumeuses  
S'avance en agitant ses vagues écumeuses ;  
Et de profonds soupirs s'élèvent de ses flots  
Comme pour se mêler au bruit de leurs sanglots !



## LAISSEZ-MOI CHANTER

### I

O vous qui m'avez dit : « Ne laisse point ton chaume,  
« Ni tes bois ni tes prés en fleurs :  
« La gloire te sourit ; mais ce n'est qu'un fantôme  
« Paré de brillantes couleurs :  
« Aux branches de l'ormeau suspend ta faible lyre,  
« Car nul ne voudra t'écouter :  
« Laisse chanter l'oiseau ; l'homme souffre et soupire :  
« L'homme n'est pas fait pour chanter. »

—Non, vous ne savez pas que ce feu qui me ronge  
Est une étincelle des cieux !  
Que cette rêverie où mon âme se plonge  
Est un travail mystérieux !  
Non, vous ne savez pas qu'une amère souffrance  
Pèse sur mon cœur sans pitié !  
Que je ne veux du ciel que la douce espérance,  
Et du monde, que l'amitié !

Arrêtez dans son cours le frais ruisseau qui coule  
    En murmurant dans la forêt !  
Empêchez les ébats du pétrel sur la houle  
    Ou du grillon sur le guérêt !  
Et mes cris de douleur, et mes chants d'allégresse  
    Ne monteront plus vers les cieux !  
Et ce luth frémissant sous ma main qui le presse  
    Demeurera silencieux !

Mais laissez-moi chanter si ma voix a des charmes  
    Et peut distraire vos ennuis !  
Recueillez, goutte à goutte, en m'oubliant, les larmes  
    Que mes yeux versent dans les nuits !  
Recueillez, dans vos cœurs, mes accents de tristesse  
    Quand ma douleur s'éveille un peu,  
Et les humbles accords, qu'en mes heures d'ivresse  
    J'ose moduler pour mon Dieu !

## II

Rivage où je soupire  
    Courbant mon front souffrant,  
Brise dont je respire  
    Le dictame enivrant,  
Feuille qui tourbillonne,  
    Dans la pourpre du soir,  
Etoile qui rayonne  
    Comme un riche ostensor,

Vous publiez sans cesse,  
Du Dieu qui vous a faits,  
La suprême sagesse  
Et les divins bienfaits !  
Quand sa voix vous appelle  
Vous savez l'écouter,  
Et son nom que j'épelle  
Vous savez le chanter !

Seigneur, dans la nature  
Tout soupire pour toi !  
Ton humble créature  
Bénit ta sainte loi !  
Seul l'homme dans la fange  
Dont ta main l'a pétri,  
Traîne sa face d'ange  
Et son cœur tout flétri !

Avec le pré qui fume  
Déchiré par le soc,  
Et le flocon d'écume  
Qui va blanchir le roc,  
Et le nuage sombre  
Que fendent les éclairs,  
Les atômes sans nombre  
Qui flottent dans les airs ;

Avec le vent qui pleure  
En berçant le roseau ;

Avec l'arbre qu'effleure  
Le gai petit oiseau ;  
Avec le flot de moire  
Qui murmure et s'en va,  
Je veux dire ta gloire,  
Eternel Jéhova !

Votre froideur m'étonne,  
O Mortels aveuglés !.....  
Soufflez, brises d'automne,  
Sur nos plaines soufflez !  
Si l'homme, dans ses fêtes,  
Chante ses voluptés,  
Sa gloire et ses conquêtes.....  
Pour Dieu, brises, chantez !

## III

Gronde, éclate, ô foudre !  
Et réduis en poudre,  
Le chêne orgueilleux !  
Déchire la nue,  
La montagne nue,  
Le roc sourcilleux !  
Que ta voix sublime,  
Au profond abîme,  
A l'altière cime  
Dise du Seigneur



La magnificence !  
Chante en son honneur,  
Chante sa puissance,  
Grande voix des mers !  
Que les flots amers,  
Battus des orages,  
Aux échos sauvages  
Des lointains rivages  
Content son amour !  
Que l'airain sonore,  
Dans les tours que dore  
Le rayon d'aurore  
Chante et vibre encore !  
Que dans son séjour  
De mousse et de feuille,  
Dès le point du jour  
L'oiseau se recueille,  
Jette, radieux,  
Ses notes limpides,  
Ses trilles rapides,  
Ses cris glorieux !  
Que le vent qui passe  
Trainant, dans l'espace,  
La feuille des bois ;

Que l'insecte qui rase,  
De son aile de gaze,  
La coupe que je bois ;  
Qu'une voix éternelle,  
Immense, solennelle,

Retentisse en tout lieu ;  
 Qu'ici-bas tout s'unisse,  
 Tout proclame et bénisse  
 Le nom sacré de Dieu !

## IV

C'est ce nom ravissant que la vive alouette,  
 Voltigeant sur la grève d'or,  
 Redit aux flots d'azur, dans le cri qu'elle jette,  
 Suspend et recommence encor !  
 C'est ce nom ravissant que, dans la solitude  
 Des bois sans feuilles, sans oiseaux,  
 L'âme rêveuse entend avec inquiétude,  
 Croyant ouïr le bruit des eaux !

C'est ce nom que l'écho, de colline en colline,  
 Va répétant avec amour,  
 Alors que, vers le soir, chaque rameau s'incline,  
 Comme lassé du poids du jour !  
 C'est encore ce nom que murmure et proclame  
 Le météore qui s'enfuit,  
 Secouant, dans le ciel, sa crinière de flamme,  
 Parmi les ombres de la nuit !

Et quand tout l'univers, dans un concert sublime,  
 Se plaît à bénir son auteur ;

Et quand, autour de lui, tout palpite et s'anime  
 Au nom du sage Créateur,  
 L'homme, plus insensible, et fier de la puissance  
 Dont il s'affuble en ce bas lieu,  
 L'homme reste sans voix et sans reconnaissance,  
 Lui, l'œuvre d'amour de son Dieu !

Mais, Seigneur, l'homme est faible, et jamais sa malice  
 Ne put égaler ta bonté.  
 Souvent sa main tremblante, en prenant le calice,  
 Sans ton secours avait compté ;  
 Souvent ses pas perdus dans les sentiers du monde  
 Ne suivent point la vérité,  
 Et sa bouche, au hasard, jette un blasphème immonde  
 Que son cœur n'a point médité.

.....  
 Mais quelle mélodie, enivrante, inconnue,  
 Flotte mollement dans les airs ?  
 Quel son plus ravissant vint jamais de la nue !...  
 Sur l'aile du vent des déserts !  
 Est-ce un écho du ciel que tour à tour répètent  
 Le val ombreux et le coteau ?  
 Ou le chant matinal des oiseaux qui s'apprenent  
 A saluer un jour nouveau ?.....

.....  
 .....  
 Là-bas, sur le sentier qui monte la colline,  
 Une veuve prie en marchant ;

Là-bas, dans le lieu saint, une pauvre orpheline  
Mêle des larmes à son chant ;  
Et de son chapelet un pieux solitaire  
Dévide les vieux grains bénis.....  
Tous les anges du ciel aux anges de la terre,  
Pour louer Dieu sont réunis !

## L'HEURE DES ENFANTS

*(Traduit de Longfellow.)*

Lorsque les feux du jour commencent à s'éteindre,  
Que de son aile noire, au loin, la nuit vient ceindre,  
Les lacs aux flots d'azur, et les bois et les champs,  
Le tumulte se tait, le travail se repose,—  
L'oiseau vole à son nid, le zéphyr, à la rose.....,  
C'est aussi l'heure des enfants !

Dans la chambre, là-haut, j'entends un bruit étrange,  
Et plus d'un pied mignon qui soudain se dérange  
Et froisse, en trottinant, les dessins du tapis ;  
J'entends le son plus sourd d'une porte qu'on pousse,  
Et des petites voix, l'une humble, l'autre douce,  
Qui bruissent comme des épis.

De l'étude où je suis, ma lampe qui scintille  
Me laisse apercevoir une forme gentille

Qui descend l'escalier au fond du corridor :  
 C'est ma chère Allégra, ma petite riense ;  
 Alice est avec elle, et fait la sérieuse ;  
 Et puis Edithe aux cheveux d'or !

Elles se parlent bas d'un ton plein de mystère...  
 L'une à l'autre, aussitôt, fait signe de se taire...  
 La joie éclate bien dans leurs regards coquins !  
 C'est, sans doute, un complot qu'en secret l'on machine...  
 Il me vient des soupçons !... On veut, je le devine,  
 Me surprendre sur mes bouquins !

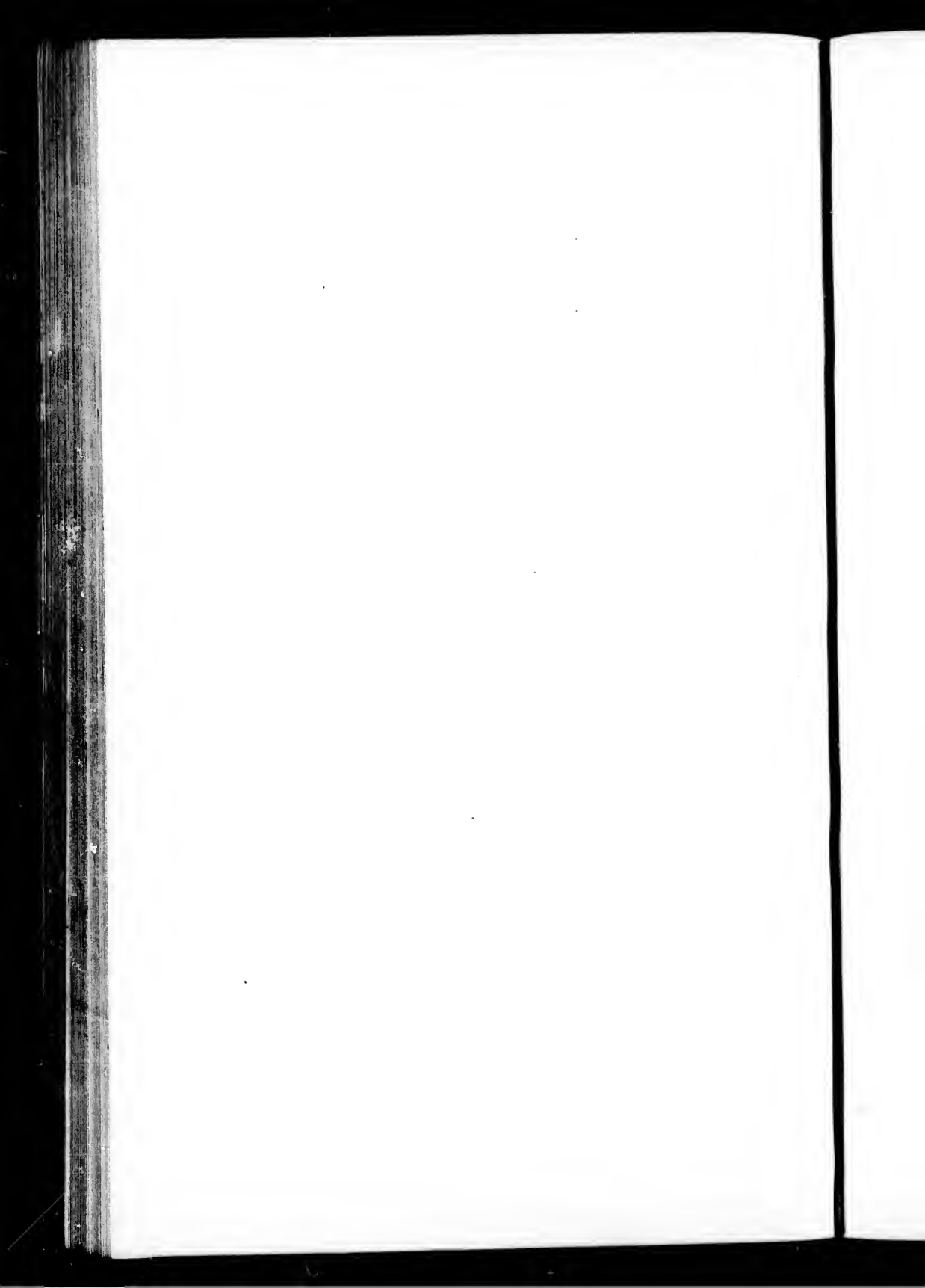
Et la trompe enfantine avec ardeur s'élançe,  
 Par trois portes où j'ai négligé la défense.  
 Et franchit vaillamment mes superbes remparts !  
 Le succès l'encourage ! elle monte à son aise  
 Sur les bras, le dossier de mon antique chaise ! .....  
 Je suis cerné de toutes parts !

Pour se tenir sur moi l'une à l'autre s'appuie :  
 Leurs baisers sur mon front tombent comme une pluie :  
 Elles m'ont fortement enchaîné dans leurs bras !  
 Je suis, comme autrefois, cet évêque célèbre  
 Captif aux bords du Rhin, ou peut-être de l'Ebre,  
 Dans la tour magique des Rats.

Mais croyez-vous vraiment, adorables canailles,  
 Parce que vous voilà dans mes vieilles murailles,

Que de vos grands yeux bleus, moi, je vais avoir peur ?  
Je vous retiens ici, mes charmantes guerrières !  
Vous ne sortirez plus ! Vous êtes prisonnières,  
Et prisonnières dans mon cœur !

Inutile pour vous de faire les rétives.  
Vous êtes bien à moi, vous êtes mes captives !  
Ma victoire m'inspire une juste fierté !  
Jusqu'à ce que mon cœur que la tristesse mine  
S'en retourne en poussière, et soit une ruine  
Vous n'aurez plus la liberté !





## CHANT DU MATIN

Les vapeurs du matin, légères et limpides,  
Ondulent mollement le long des Laurentides,  
    Comme des nuages d'encens.  
Au murmure des flots caressant le rivage,  
Les oiseaux matineux, cachés dans le feuillage,  
    Mèlent de suaves accents.

La nature, au réveil, chante une hymne plaintive.  
Dont les accords touchants font retentir la rive  
    Du Saint-Laurent aux vagues d'or ;  
Glissant, comme une feuille au souffle de l'automne,  
Sur le flot qui module un refrain monotone,  
    Une barque prend son essor.

Vogue ! vogue ! faible nacelle !  
Devant toi la mer étincelle  
Des premiers feux du jour nouveau !  
Berce ! berce ta voile blanche  
Qui se relève et qui se penche,  
Comme pour se mirer dans l'eau ;

Tandis que je reste au rivage,  
Au pied du vieux chêne sauvage  
Où je viens rêver si souvent !  
Où, quand le monde me rejette,  
L'écho fidèle, au moins, répète  
Mes notes qu'emporte le vent.

Et que m'importe la louange  
Des hommes dont l'amitié change  
Comme le feuillage des bois !  
S'il faut chanter, ma lyre est prête :  
Vers mon Dieu, si je suis poète.  
J'élèverai ma faible voix.

C'est lui qui fait naître l'aurore !  
C'est lui que la nature adore  
Dans son sublime chant d'amour !  
Il nous sourit, et l'humble hommage  
Que lui présente le jeune âge,  
Est toujours payé de retour.

C'est lui qui recueille nos larmes !  
C'est lui qui dispense les charmes  
Dont se revêtent les saisons !  
C'est lui qui dit aux fleurs de naître,  
Au brillant soleil de paraître,  
Pour venir dorer nos moissons !

C'est lui qui donne aux nuits leurs voiles  
Ornés de brillantes étoiles  
Qui tremblent dans les flots luisants ;  
Qui verse les molles ondées  
Dans nos campagnes fécondées  
Par les sueurs des paysans !

Il parle, et le monde s'agite,  
Le soleil se lève plus vite,  
Et tout adore sa splendeur !  
Il parle, et tout l'univers tremble,  
Et les astres volent ensemble,  
En se racontant sa grandeur !

Dans ma misère il me visite,  
Quand tour à tour chacun m'évite,  
M'abandonnant seul à l'ennui,  
Quand m'échappe une plainte amère,  
Il me dit : « Pauvre enfant, espère,  
C'est moi qui serai ton appui. »

Quand l'amertume nous inonde,  
Qu'il n'est plus d'amis en ce monde,  
Seul il ne se retire pas.  
Quand nous chancelons dans la voie,  
Du haut du ciel il nous envoie  
Un ange qui soutient nos pas.



## LA DESCENTE DES IROQUOIS DANS L'ILE D'ORLÉANS

(20 Mai, 1656.)

### PROLOGUE.

Les Hurons, toujours poursuivis par l'implacable férocité des Iroquois, étaient venus élever leurs cabanes autour de la ville de Champlain, espérant que l'ombre du premier Grand Ononthio les protégerait encore.

Sur les bords de l'île d'Orléans, une de ces bourgades fugitives, endormie dans une confiance funeste, arrivait à la civilisation dont les saints missionnaires lui avaient fait comprendre le prix et les délices. Déjà elle avait déposé l'arc et la flèche pour prendre la bêche et le hoyau ; déjà les ténèbres de l'erreur et les superstitions de l'ignorance avaient fait place à la lumière de la foi et à la croyance aux saints mystères. Cette peuplade vivait heureuse autour de sa chapelle d'écorce, où elle venait chaque matin prier le Dieu jusqu'alors inconnu, quand les farouches Iroquois, après deux mois de courses à travers les bois et sur les

rivières ; après des ruses et des mensonges de toutes espèces pour tromper les *Blancs*, arrivèrent à quelques lieues au-dessus de Québec, probablement à l'endroit appelé aujourd'hui le *Platon*. Là, cachés dans les bruyères dont le rivage était hérissé, ils attendirent la nuit qui vint les couvrir de son aile pendant que leurs pirogues les emportaient vers la retraite paisible de leurs ennemis.

Les Hurons, après avoir assisté à la messe, venaient de reprendre leurs travaux des champs quand ils furent attaqués par les traîtres Iroquois. Le combat ne fut pas long. Les féroces vainqueurs firent 71 victimes. Quand ils s'en retournèrent ils chantèrent en passant devant Québec, peut-être pour étouffer les cris des prisonniers, peut-être pour se moquer des *Blancs* qui les regardaient passer.....

#### LE CHANT DU DÉPART.

#### I

Dansons ! chantons ! guerriers ! nous aurons la victoire !  
 Contre nos ennemis, sans retard, marchons tous.  
 Allons boire leur sang ! dans leur crâne allons boire !...  
 En tous lieux nous suivront les puissants manitous.

Au fond de sa cabane un jongleur solitaire,  
 Dans l'ombre de la nuit a consulté les dieux.

Son oreille attentive attachée à la terre  
A senti tressaillir les os de nos aïeux.

Femmes, à votre épaule attachez la nagane :  
Suivez les pas vainqueurs de nos braves guerriers !  
Que le vieillard sans force, assis dans sa cabane,  
Invente des tourments pour tous les prisonniers !

Du sang des ennemis notre lèvres est avide.  
Nos pieds sont plus légers que les pieds du chamois.  
Sous leurs toits glissons-nous : la vengeance nous guide :  
La vengeance, guerriers, le plus cher de nos droits.

Nos forêts ont toujours sous leurs immenses dômes  
Le silence profond et l'œil noir de la nuit.  
Glissons dans les rameaux comme de noirs fantômes :  
Comme de verts serpents, glissons, glissons sans bruit.

Guerre et mort aux amis de ces Pâles-Visages  
Que l'Esprit du Grand Lac a poussé sur nos bords !  
Ils n'auront plus jamais de ces vastes rivages  
Que le sable qu'il faut pour enterrer leurs corps.

Guerriers, vos tomahawks ! et jusqu'à la rivière  
Emportez les canots sur votre bras nerveux.  
Honneur à tout guerrier dont la main meurtrière  
Au front des ennemis arrache les cheveux !

II

Ainsi, le front orné d'un panache de plume,  
Chantait, au point du jour, le chef des Iroquois.  
Il dansait en chantant. Comme un fer sur l'enclume  
Sur son dos large et nu bondissait un carquois.

Alors se fit entendre une voix infernale  
Qui riait aux éclats, dans l'air, on ne sait où.....  
La forêt se tordit comme sous la raffale  
Et l'on vit s'envoler le nocturne hibou.

Et la troupe sauvage, enflammée, écumante,  
La rage dans le cœur, s'éloigne des Cantons.  
Chaque jeune guerrier promet à son amante  
De scalper les cheveux du plus beau des Hurons.

Sa ruse ouvre un chemin. Elle arrive ; elle épie  
Le moment favorable à ses affreux complots.  
Au milieu des buissons, près du fleuve tapie,  
Elle invoque la nuit qui descend sur les flots.



SUR LE FLEUVE.

III

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,  
Fais gémir l'aviron !  
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue  
Est le sang du Huron !

Sois nous propice, esprit du fleuve :  
Guide sûrement nos canots :  
Que d'en haut nul rayon ne pleuve  
Pour éclairer tes sombres flots.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,  
Fais gémir l'aviron !  
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue  
Est le sang du Huron !

Sur nous l'ombre de la nuit plane  
Pareille à l'aîle d'un corbeau.  
On n'entend que l'oiseau qui glane  
Quelques poissons dormant sur l'eau.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,  
Fais gémir l'aviron !  
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue  
Est le sang du Huron !

Nos canots volent sur la lame  
Comme les chevreaux dans les bois ;  
Ils sont légers comme une flamme,  
Et les flots dansent sous leurs poids.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,  
Fais gémir l'aviron !  
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue  
Est le sang du Huron !

Passons ! car nul feu ne rayonne  
Dans la ville où dorment les Blancs ;  
Du haut rocher qu'elle couronne  
La nuit a ceinturé les flancs.

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,  
Fais gémir l'aviron !  
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue  
Est le sang du Huron !

Passons ! avant que l'aube vive  
N'éveille les flots endormis !

Passons ! abordons à la rive  
Où sont cachés nos ennemis !

Nage ! nage ! guerrier ! de tes sueurs prodigue,  
Fais gémir l'aviron !  
Nage ! nage ! guerrier ! le prix de ta fatigue  
Est le sang du Huron.

IV

Les heures de la nuit roulaient leurs voix funèbres.  
Dormant à leurs canots de vigoureux élans,  
Bientôt les Iroquois, au milieu des ténèbres,  
Touchent, silencieux, la rive d'Orléans.

Le Huron, retiré sous sa tente d'écorce,  
Rêvait, dans son sommeil, chasse, amour et bonheur.  
En perdant, par degrés, sa grandeur et sa force  
Il avait oublié la vengeance et la peur.

L'Orient resplendit d'une aurore nouvelle ;  
L'alouette chanta le réveil du matin.  
Pour entendre la messe, alors, de la chapelle  
Les sauvages pieux prirent tous le chemin.

LA PRIÈRE DES HURONS.

V

Grand Esprit dont la parole  
Fait rouler cet univers,  
Comme une feuille qui vole  
Sous le souffle des hivers,  
Ta puissance est admirable :  
Nous t'adorons à genoux :  
Prends pitié, Dieu secourable,  
Prends pitié de nous !

Nos Pères, dans l'ignorance  
Ne connurent point ta loi :  
Ils n'ont pas eu l'espérance,  
La charité, ni la foi ;  
Nous, plus heureux que nos Pères,  
Nous t'adorons à genoux :  
Prends pitié de nos misères,  
Prends pitié de nous !

Ta lumière nous éclaire  
Comme le soleil levant :

Ta parole sait nous plaire  
Comme les soupirs du vent :  
Nous tremblons en ta présence,  
Nous t'adorons à genoux :  
Prends pitié, Dieu de clémence,  
Prends pitié de nous !

## LA DERNIÈRE HEURE.

## VI

Mille insectes, vêtus d'un transparent corsage,  
Luisent, comme des fleurs, sur le sillon fumant,  
Traînent à leurs greniers quelque graine sauvage,  
S'abreuvent de rosée, ou gazonillent gaiement.

Les rameaux de la vigne, où circule la sève,  
Versent l'ombre autour d'eux sur le champ diapré,  
Et le trèfle odorant, avec grâce relève,  
Au milieu du gazon, son front tout empourpré.

Le bouvreuil, en sifflant sa cantate si douce,  
Vole de cime en cime, au bord de la forêt,  
Ou, pour tisser son nid, cueille des brius de mousse  
Emportés par le vent sur le tiède guérêt.

Les Hurons matineux que la sueur inonde  
 Ensemencent leur champs sans autre inquiétude  
 Que celle de savoir si la glèbe féconde  
 Sera jaune d'épis au soleil de l'été.

De leur retraite, alors, les Iroquois farouches  
 S'élancent en poussant d'épouvantables cris.  
 La flamme est dans leurs yeux, l'outrage dans leurs  
 Ils cernent les Hurons désarmés et surpris. [bouches.

Dans cet affreux combat, c'est l'autour qui se noie  
 Dans le sang écumeux des timides agneaux ;  
 C'est le tigre altéré qui déchire et qui broie  
 Les cerfs inoffensifs qui boivent aux ruisseaux !

Le Huron expirant de son sang tiède arrose  
 Le grain qu'il a versé dans le nouveau sillon :  
 Et le cruel vainqueur, avec orgueil, repose,  
 Sur son pâle cadavre un regard de démon.

Les cris et les sanglots des sauvages qui meurent  
 Retentissent au loin sur l'onde et dans les bois ;  
 Les mères, sur leur sein, pressent leurs fruits qui pleurent,  
 Et vers le champ de mort s'élancent à la fois. [rent,

La hache au dur tranchant et la flèche sifflante  
 Frappent sans les troubler ces femmes aux cœurs forts.

Et la bande iroquoise, un moment chancelaute,  
Reculé de terreur en doublant ses efforts.

Mais en vain du Huron le courage s'embrâse :  
L'ennemi le retient dans un cercle fatal,  
Comme un puissant boa dans ses orbes écrase  
Le taureau mugissant qui broute au fond d'un val.

En vengeant son époux, ici l'épouse tombe,  
Et vient grossir des morts le lugubre monceau ;  
Et deux frères, plus loin, trouvent la même tombe,  
Comme ils n'eurent tous deux que le même berceau.

Là, des vierges de l'île, Ondina, la plus belle,  
Ondina dont l'œil noir semble toujours rêver,  
Le sein deux fois percé d'une flèche mortelle,  
Meurt auprès de l'amant qu'elle a voulu sauver.

Ainsi l'on voit tomber d'un rameau qui se casse  
Deux pommes que l'été commençait à mûrir ;  
Ainsi, près des ruisseaux, sous l'orage qui passe,  
Deux superbes iris se penchent pour mourir.

Et l'automne n'eut pas effeuillé ses journées  
Qu'ils se fussent unis au pied du saint autel.  
Souvent, près d'une source aux ondes détournées,  
Ou les vit à genoux, le regard vers le ciel.

Cependant les Hurons de toutes parts succombent.  
Ceux qu'épargnent la hache, hélas, sont enchaînés.  
Sous le tranchant scalpel les chevelures tombent.....  
Et les crânes tout nus sous les pieds sont traînés.

.....  
.....  
Joyeux, ivres de sang, les Iroquois partirent,  
Cachant les prisonniers au fond de leurs canots.  
Des hauteurs de Québec les Blancs les entendirent.....  
Ils chantaient, en ramant, leurs exploits infernaux.



## LE RÊVE D'UNE JEUNE HURONNE

Tout le monde sait que la vallée du Saint-Laurent aujourd'hui si riante et si belle avec ses maisons blanches, ses prairies vertes, ses moissons et ses vergers, était il y a trois siècles, la retraite sauvage des enfants des bois ; que notre patrie, notre beau ciel étaient la patrie et le ciel des Algonquins, des Abénakis, des Hurons et de bien d'autres tribus sauvages. Tout le monde sait aussi qu'il ne reste plus guère de trace de ces nations guerrières que nos pères ont vaincues avec la croix ou qui se sont détruites entre elles : quelques Iroquois doux et paisibles au Sault Sainte-Marie ; quelques cabanes d'Abénakis sur les bords de la rivière Bécancourt ; à Lorette, le petit village des Hurons. Les descendants des braves guerriers Hurons ne se sont pas éloignés de la ville de Champlain sous les murs de laquelle leurs pères vinrent chercher un abri contre la férocité de leurs ennemis ! Cependant ils vivent pauvres et délaissés comme s'ils n'avaient pas droit à la compassion de leurs maîtres, eux ces rois d'autrefois, ces alliés fidèles, ces victimes innocentes ! Ils avaient quelques biens, mais on les leur ravit en 1797 pour en faire

un domaine public. Ils avaient une église vieille d'un siècle et demi environ, et ils l'aimaient beaucoup, et chaque dimanche ils venaient y chanter dans la langue de leurs aïeux, les louanges du Grand Esprit ; mais un incendie désastreux la réduisit en cendres il y a deux ans .....

Quelques hommes pleins de zèle et de charité, touchés de l'état de désolation où se trouvent ces pauvres sauvages, ont entrepris d'éveiller les cœurs et l'attention des riches et des puissants, et de faire sortir le temple de ces ruines.

L'un de ces hommes toujours prêts à mettre la main à une bonne œuvre m'a prié d'apporter aussi moi mon obole—une petite pierre à l'édifice—et cette obole qu'il demandait et que peut donner le poète oublié de la *fortune*, la voici.

## 1

Quand de sombres forêts recouvraient nos rivages,  
 Et qu'au milieu du jour les animaux sauvages  
 Vers le fleuve accouraient pour se désaltérer :  
 Quand le soleil levant ne venait point dorer  
 Les blés d'un laboureur ni la croix d'une église :  
 Que l'illustre Cartier, de ses hardis vaisseaux  
 N'était pas descendu sur la terre promise  
 Qu'il voyait au-delà des eaux.

Un grand peuple régnait sur ces fertiles plaines  
 Où nos pères, jadis, ont taillé leurs domaines :

Un peuple de chasseurs, une tribu de rois !  
Barbare et valeureux, libre et fier de ses droits,  
Ce peuple infortuné que la guerre décime ;  
Qui défend ses forêts dont nous sommes jaloux ;  
Qui reste notre ami, bien que notre victime :  
Ce peuple est encor parmi nous !

Là-bas, sur les hauteurs, au pied des Laurentides,  
S'élève, solitaire, un modeste hameau ;  
La rivière Saint-Charle, avec ses eaux limpides  
Que voile, en maints endroits, l'ombre d'un jeune ormeau,  
Caresse, en murmurant, le seuil de ce village,  
Et, quand elle le quitte, on dirait que de rage,  
Sur son lit de cailloux, elle s'agite et fuit.  
Comme un daim effaré qu'une meute poursuit,  
Dans un gouffre profond qui tout à coup s'entrouvre,  
L'onde vertigineuse arrive avec fureur,  
Rebondit sur le roc, le déchire et le couvre  
De flots d'écume et de vapeur,

Le village est paisible et son aspect est triste.  
Des enfants basanés à l'œil noir et mutin  
Y suivent, pas à pas, chaque nouveau touriste,  
Pour lui vendre un panier qu'ils ont fait le matin,  
Ou, pour avoir un sou, tendent une main sale,  
D'autres un peu plus grands, d'une fierté royale,  
Armés d'un arc de frêne et d'un léger carquois,  
Semblent chercher encor le féroce Iroquois ;

Car ces petits enfants au visage de cuivre  
Ont appris de l'aïeul à détester ce nom ;  
Et c'est dans ce hameau que nous voyons survivre  
Le descendant du fier Huron !

Naguère une chapelle à l'antique façade,  
Donnant un air joyeux à la pauvre bourgade,  
Élevait vers le ciel la croix de son clocher.  
Les Hurons à la messe arrivaient le dimanche  
Avec leurs souliers mous et leur chemise blanche.  
Les femmes, comme ailleurs, promptes à s'approcher  
De la maison de Dieu dès qu'elle était ouverte,  
Revêtaient, ce jour-là, leur plus belle couverture.  
Bientôt un chant pieux montait vers le Seigneur  
Avec les flots d'encens et la voix du Pasteur.

Et sous la blanche voûte, avec une foi vive,  
Les sauvages chantaient, dans leur langue naïve,  
Les louanges d'un Dieu qu'en leur aveuglement  
Blasphémèrent, jadis, leurs barbares ancêtres,  
Alors qu'ils parcouraient ces rivages en maîtres.  
Et ce n'étaient qu'au pied de l'autel, sealement,  
Que ces fiers rejetons d'une race héroïque  
Voyaient de leur passé le souvenir magique,  
S'effacer, comme une ombre, auprès de la grandeur  
Du culte saint qui fut leur seul consolateur.

## II

Mais, hélas ! aujourd'hui le béni sanctuaire  
N'est qu'un mur délabré !  
Le sauvage n'a plus son temple tutélaire,  
Son refuge sacré !  
Il erre, sombre et triste, au milieu des ruines  
Que l'herbe vient couvrir,  
Cherchant de quel forfait les vengeances divines  
Ont voulu le punir !

Il n'entend plus la voix de sa joyeuse cloche  
Annonçant, tour à tour,  
Que déjà du repos l'heure calme s'approche  
Ou qu'enfin il est jour !  
Il n'entend plus jamais les chants des brunes vierges  
Elevant, vers le ciel,  
Une âme toute en feu comme les pâles cierges  
Qui brûlaient sur l'autel !

Le dimanche, autrefois, c'était fête au village :  
Aujourd'hui tout est deuil !  
De son humble maison le timide sauvage  
Ne laisse plus le seuil !

Son cœur se refroidit et sa vertu chancelle  
 Sous le vent du malheur,  
 Comme on voit chanceler une frêle nacelle  
 Sur la mer en fureur !

Et l'on dit que le soir, lorsque d'épaisses ombres  
 Enveloppent ce lieu,  
 On voit passer souvent, au milieu des décombres  
 De la maison de Dieu,  
 Une forme suave, agile, et plus exquise  
 Que les plus douces fleurs ;  
 Elle paraît s'asseoir sur une pierre grise  
 Et répandre des pleurs.

Et plus loin, sur le bord de la belle cascade,  
 Quand on approche un peu,  
 On voit un spectre nain qui sautille et gambade.  
 Et, de ses yeux de feu  
 Regarde fixement, riant avec malice,  
 Le saint temple détruit ;  
 Puis, soudain, il s'élançe au fond du précipice  
 Dès qu'une étoile luit.

Et l'on croit, au hameau, que cette forme exquise,  
 Ce fantôme brillant  
 Qui, la nuit, les restes de l'église  
 Et s'assied en pleurant,

C'est l'ange à qui le ciel a confié la garde  
Du village Huron,  
Et que le spectre affreux qui rit et le regarde  
Est un méchant démon.

## III

Qui donc sera vainqueur dans cette lutte étrange  
Entre l'Esprit céleste et le spectre maudit ?  
Le sourire du nain ou la larme de l'ange ?  
Ecoutez ce qu'un jour une femme entendit.

Une jeune Huronne allait seule, en silence,  
Pleurant son bien-aimé qui tardait à venir.  
Sous un feuillage épais que la brise balance  
Elle vient s'arrêter pour mieux se souvenir.

Comme un saule rompu son front pâle s'incline ;  
Ses regards enivrés commencent à languir !  
Tout flotte vaguement !... le jour au loin décline !...  
Elle entend des accords qui la font tressaillir :

« C'est en vain que tu veux, démon de la vengeance,  
« A ce peuple ravir sa plus chère espérance  
« Et le germe sacré de sa vieille croyance !

« De ses débris fumants le temple sortira !  
« Au dessus du hameau la croix de fer luira !  
« Et sur le saint parvis le sauvage priera !

« Et la vierge Huronne ira dans la prairie  
« Cueillir, comme autrefois, la fleur la moins flétrie  
« Pour orner, chaque jour, l'image de Marie !

« Car la vierge est pieuse avec simplicité :  
« Et sur ces bords heureux la douce charité  
« Auprès de l'indigence a toujours habité. »

Et ce chant prophétique était comme un dictame  
Pour le cœur affligé de cette jeune femme !

Elle vit aussitôt l'ange tout radieux  
Essuyer sa paupière et remonter aux cieux !

Sur la chute elle vit le petit nain immonde  
Grincer des dents, rugir et s'enfoncer dans l'onde !

Elle vit s'élever, au milieu du hameau,  
Sur les cendres du temple, un beau temple nouveau !

.....  
.....

Que ton rêve était doux, jeune fille Huronne !  
Ce temple que tu vis que le ciel te le donne !



## LE CHANT DES VOLTIGEURS CANADIENS

La Patrie outragée  
Demande des vengeurs :  
La lutte est engagée :  
Aux armes, Voltigeurs !  
De victoire en victoire,  
Braves, justes, pieux,  
Montons jusqu'à la gloire  
Où dorment nos aïeux !

Défendons nos campagnes,  
Nos murs demi-broyés !  
Défendons nos compagnes !  
Défendons nos foyers !  
Notre langue chérie !  
Notre religion !  
Défendons notre vie,  
Nous sommes nation !...

Nous n'avons d'autres maîtres  
Que nos antiques lois !  
Malheur ! aux peuples traîtres  
Qui méprisent nos droits !

Les sillons de nos plaines,  
 Nos bois et nos ruisseaux,  
 Pour leurs phalanges vaines,  
 Deviendront des tombeaux !

Guerre aux desseins perfides  
 De nos fiers ennemis !  
 Montrons-nous intrépides  
 Puis au devoir soumis.  
 Devenus plus terribles  
 A l'heure du danger  
 Ah ! soyons invincibles,  
 Et sachons nous venger !

Ecoutez le tonnerre  
 De nos boulets d'airain :  
 De notre chant de guerre  
 C'est le joyeux refrain.  
 Au bruit de la mitraille  
 Voyez-nous accourir.  
 Venez à la bataille  
 Nous voir vaincre ou mourir !

Quoi ! nous serions esclaves  
 D'un vil peuple étranger !  
 Non ! brisons les entraves  
 Dont il veut nous charger !  
 L'assistance divine  
 Ne nous manquera pas :  
 En main la carabine.  
 Vite ! doublons le pas !

## IRONIE ET PRIÈRE

Il est nuit... Il fait froid... Sur l'angle des toitures  
Le vent siffle de plus en plus ;  
Et, sous l'acier poli des rapides voitures,  
La neige rend des sons aigus.  
Le poêle, plein de feu, résonne comme un cuivre.  
La lune, de ses réseaux d'or,  
Fait scintiller, au loin, le grand linceul de givre...  
La ville ne dort pas encor !

Hâtez-vous, jeunes gens, car l'heure qui s'envole  
Ne passera plus devant vous !  
Allez danser au bal, si le bal vous console  
Mieux qu'une prière à genoux.  
Allez ! soyez hardis ! une vierge ingénue  
Vous laissera sa blanche main ;  
Le voile tombera de son épaule nue :  
Allez !... On peut mourir demain !

Allez à vos festins, à vos pompeuses fêtes,  
Vous dont la paupière est sans pleurs !

Pour semer sur vos pas, pour couronner vos têtes,  
L'automne a réservé des fleurs !  
Et la vie est si courte, il faut que l'on jouisse  
Des biens qu'apporte chaque jour !  
Il faut avant que tout passe et s'évanouisse,  
S'enivrer de joie et d'amour !

Allez ! n'arrêtez point au seuil de la chaumière  
Où gémit un frère indigent.  
Entrez dans les salons où des flots de lumière  
Ruissent des lustres d'argent.  
Ecoutez les propos, les refrains d'allégresse,  
Les orchestres mélodieux,  
C'est plus doux que les cris d'une sombre détresse :  
C'est moins triste et moins odieux !

Et qu'importe, après tout, qu'un misérable envie  
Et vos plaisirs et vos honneurs ?  
Qu'importe un malheureux dont la pénible vie  
N'a ni doux rêves, ni bonheurs ?  
Détournez vos regards, et gardez votre joie :  
Trouvez quelques plaisirs nouveaux :  
Chantez ! riez ! dansez ! en beaux habits de soie,  
Sur le couvercle des tombeaux !

Vous n'avez jamais vu, tout près de votre porte,  
La pâle faim venir s'asseoir ;  
Et les ris et les jeux que l'aube vous apporte  
Ne s'en vont point avec le soir.

Jamais, pendant l'hiver, dans l'âtre plein de cendre,  
Le feu n'a cessé d'ondoyer ;  
Jamais, pour votre lit, Dieu ne vous a fait prendre  
La pierre de votre foyer !

Riches, connaissez-vous le taudis de la ville  
Où se cache la pauvreté ?  
Avez-vous, en entrant, vu fuir la jeune fille  
Hontense de sa nudité ?  
Avez-vous vu l'enfant à la bouche livide  
Qui ne mange point au réveil ?  
Oh ! vous ne savez pas combien il est avide  
Du pain qu'il voit dans son sommeil !.....

Donnez donc à l'enfant l'obole qu'il réclame,  
Pour qu'il ne meure pas de faim !  
Donnez un peu de bois à tout foyer sans flamme :  
A l'orpheline un peu de pain !  
Relevez, sans aigreur, une femme qui tombe,  
Et le bon Dieu vous bénira ;  
Et puis si les heureux évitent votre tombe,  
Le pauvre la visitera.



## LE RETOUR DU VOYAGEUR

Salut ! salut ! belle contrée !  
Je te connais à mes transports !  
Dans mes rêves tu t'es montrée,  
Quand j'ai pleuré loin de tes bords.  
L'étranger m'offrit un asile,  
De l'or et des amis joyeux.  
Mais j'aimais mieux le champ fertile  
Et le foyer de mes aïeux !

Dans le lointain je vois paraître  
Ma chaumière sur le coteau !  
Le peuplier que j'ai vu naître  
L'ombrage d'un épais rameau !  
Souvent, en ses heures amères,  
A genoux sous l'arbre tremblant,  
Ma mère offrit pleurs et prières  
Pour le retour de son enfant.

Je m'en souviens : sur ce rivage,  
Je venais rêver vers la nuit :  
J'aimais à voir l'oiseau sauvage  
Dormant sur le bord de son nid :  
Mon œil suivait la faible lame  
Que traçait un léger canot ;  
J'écoutais le bruit de la rame  
Et le chant du gai matelot.

C'est dans ces bois, dans ces prairies  
Que je courais petit enfant ;  
Le front orné de fleurs chéries  
Au seuil j'arrivais triomphant.  
Et si quelque peine légère  
Venait troubler mon jeune cœur  
Dans les bras de ma tendre mère  
J'allais oublier ma douleur !



## L'HIVER

### I

La neige a couronné nos collines brumeuses,  
De la campagne, au loin, l'uniforme blancheur  
Se déroule pareille aux vagues écumeuses  
Où l'on voit se bercer des voiles de pêcheur.

Au fond de la forêt on entend de la hache  
Les coups retentissants, sinistres, réguliers,  
Puis on entend gémir le grand pin qui s'arrache,  
Et tombe en écrasant un rival à ses pieds.

L'hiver au front pelé comme un maigre squelette.  
Tout couvert de frimas, s'assied à notre seuil :  
Brisant ses blancs festons sur ses pas il les jette,  
Comme on jette un drap blanc sur un sombre cercueil.

A la voûte des bois il ôte ses trophées  
Comme un Crigue aux vaincus ôte la peau du front !  
Comme, au clair de la lune, un diable avec des fées  
Otent leurs noirs manteaux quand ils dansent en rond.

Dans les plaines en deuil sa main de glace enchaîne  
Les lèvres du ruisseau qui voudrait soupirer :  
Elle suspend au tronc de l'érable et du chêne  
Des rubans que le vent se plaît à déchirer.

Dans le ciel désolé comme une âme coupable  
Le nuage ressemble à l'aile d'un lutin.  
A peine d'un souris le soleil est capable,  
Et le soir long et morne est proche du matin.

Pour le pauvre, l'hiver c'est un lit de souffrance  
Où l'on voit se rouler de poignantes douleurs ;  
Mais l'hiver, pour l'heureux, c'est un roi qui s'avance,  
En trainant après lui des guirlandes de fleurs.

#### LA PLAINTÉ DU MAUVAIS PAUVRE.

## II

— « Pendant que chez le riche un grand foyer pétille,  
Déployant ses rayons comme un soleil d'été ;  
Pendant que dans la nuit, la lampe d'or scintille,  
Comme l'œil d'une vierge, au plafond tout sculpté.

« En vain j'attise, moi, ma froide cheminée,  
Je ne puis réchauffer mes membres engourdis !.....  
N'aurai-je donc jamais une autre destinée ?.....  
Malheur ! je ne crois plus ni Dieu, ni Paradis !.....

« Ou Dieu n'est qu'un tyran. Je travaille sans trêve  
Pour un morceau de pain, pour un morceau de bois !.....  
Quel bien ai-je aujourd'hui ? Chaque jour qui se lève  
A ma longue misère apporte un nouveau poids !

« Et, sous ce toit de chaume, une pierre est mon siège :  
Cette paille est mon lit, et ma table est sans pain !  
Je n'ai pour me garder des rigueurs de la neige  
Que ces méchants souliers, que cet habit vilain !

« Le riche lève-t-il des mains vides de crimes  
Vers ce Dieu sans pitié qui rit de ma douleur ?  
Le riche aide le ciel à faire des victimes,  
Et le ciel, en retour, le garde du malheur.

« Pourquoi n'être point mort dès le sein de ma mère ?  
Pourquoi dans le néant n'être point rejeté ?  
Dieu cruel, le tourment de ma vie éphémère  
Était-il nécessaire à ta félicité ?

« Je ne crois pas en Dieu, je me plais à le dire ;  
Un Dieu pourrait-il donc avoir un cœur de fer ?  
S'il existe qu'il frappe, et qu'à l'instant j'expire.....  
Nous nous réchaufferons au feu de son enfer ! »

## III

Arrête, malheureux ! Blasphémateur, arrête !  
Ne te ris pas ainsi de la Divinité.  
Sa main brandit la foudre au-dessus de ta tête ;  
Et sous tes pieds maudits s'ouvre l'éternité !

Dans les plages de feu de la zone torride,  
Sous un soleil ardent, au plomb fondu pareil,  
Un homme au front de cuivre, en sa rage stupide,  
Ferme les yeux et dit : « Il n'est point de soleil. »

Ainsi, jetant au ciel un blasphème exécrable,  
Tu voudrais de ton Dieu donter quelques instants :  
Mais sa voix t'étourdit ; sa présence t'accable ;  
Tu frémis, malgré toi, de tes vœux impudents.

Pour prétendre au bonheur qu'as-tu fait dans la vie ?  
As-tu gravi le roc où monte la vertu ?  
As-tu prié le Dieu que ta bouche injurie  
Pour qu'il fit reverdir ton courage abattu ?

As-tu jusqu'à la lie épuisé le calice  
A tes lèvres offert par la main du malheur ?

As-tu, d'un pied vaillant, broyé le front du vice ?  
As-tu, d'un cœur soumis, accepté la douleur ?

Au temps qui coule et fuit comme l'urne du fleuve  
Tu demandes en vain paix ou félicité ;  
La poussière où tu gis est le temps de l'épreuve :  
La couronne ou la peine est dans l'éternité.

Malheur à l'indigent dont la sombre détresse  
Ne cherche de secours que dans l'iniquité !  
Malheur au riche, aussi, dont l'infâme maîtresse  
Reçoit la pièce d'or due à la pauvreté !

## LE CANTIQUE DU BON PAUVRE.

## I V

Quand la feuille d'ormeau tapisse la vallée,  
Que l'enfant ne suit plus la solitaire allée  
    Pour prendre un papillon ;  
Que les champs, sous la faux, ont vu tomber leurs gerbes ;  
Que l'insecte prudent trottine sous les herbes  
    Et se cache au sillon ;

Seigneur, j'espère en toi, car l'heure qui s'avance,  
Sur son aile glacée apporte la souffrance  
    Au seuil de l'indigent ;

Seigneur, j'espère en toi, car sur l'homme qui pleure  
Tu reposes toujours, de ta Sainte Demeure,  
Un regard indulgent.

Comme un champ que l'automne a noyé dans sa brume  
Mon cœur est, en ces jours, noyé dans l'amertume,  
Mon cœur toujours soumis !  
Après elle traînant sa lamentable escorte  
La Misère, en haillons, s'est assise à ma porte,  
Je suis de ses amis !.....

Que le riche demeure à l'abri des orages ;  
Que la froide saison réserve ses outrages  
Pour tous ceux qui n'ont rien ;  
Que chaque heure qui tombe apporte à l'indigence  
Un pénible regret, une amère souffrance,  
Si Dieu le veut, c'est bien.

Quand la neige a jeté son manteau sur la plaine,  
L'oiseau ne trouve plus ni le ver, ni la graine  
Qui devait le nourrir,  
Cesse-t-il donc alors sa romance charmante ?  
Vole-t-il, emporté sur une aile traînante,  
A son nid pour mourir ?

La main du Créateur s'étend et le protège :  
Il s'envole au rivage où l'hiver et sa neige  
Ne vont jamais s'asseoir.

Et lorsque les beaux jours raniment la nature ;  
Que les bois et les champs reprennent leur parure,  
Il revient nous revoir.

Celui dont le regard veille sur tous les êtres,  
Qui nourrit l'araignée au coin de mes fenêtres,  
Le grillon au foyer,  
Pourrait-il, en voyant son enfant sur la terre  
Elever, vers le ciel, un cœur pur et sincère,  
Ne pas s'apitoyer ?

Si la vie, à mes yeux, n'offre guère de charmes,  
Si je mange mon pain détrem pé de mes larmes,  
Mon âme est dans la paix.  
Quand à mon Crucifix mes regards se suspendent,  
Des soucis dévorants, des douleurs qui m'attendent  
Je ne crains plus le faix.

Chaque saison qui fuit, chaque nouvelle année  
Nous disent que bientôt l'on verra terminée  
Notre course en ce lieu :  
Et le riche et le pauvre attendront, en poussière,  
Le redoutable jour où luira toute entière  
La justice de Dieu.





## RÉVERIE

PENDANT UNE SOIRÉE D'ORAGE

Les ombres de la nuit planent sur notre tête,  
Et l'œil cherche une étoile en vain ;  
On entend, au dehors, le bruit de la tempête  
Qui déchire le ciel d'airain.

Le roseau se tourmente, et, sur sa vieille souche,  
En criant le chêne se tord  
Comme le moribond qui se tord sur sa couche  
Devant le spectre de la mort.

La pluie, avec fureur, bat l'humble toit de mousse  
Où je viens me réfugier ;  
Et puis, de temps en temps, une affreuse secousse  
L'ébranle en le faisant crier.

Le vent fait des soupirs monotones, funèbres,  
Comme les soupirs d'un damné ;  
Nul oiseau n'a de voix, hors l'oiseau des ténèbres  
Qui crie et se cache étonné.

On entend quelquefois le pavé solitaire  
Retentir sous le bruit des pas ;  
Puis soudain, de nouveau, tout commence à se taire :  
L'ouragan seul ne se tait pas.

Quand toute la nature autour de moi s'agite  
Dans ces rudes convulsions,  
Je me plais à rêver, et mon âme palpite  
Sous le poids des émotions.

J'aime le vent qui pleure en brisant les feuillages,  
Les cris d'effroi des matelots ;  
J'aime le Saint-Laurent qui jette à ses rivages  
La blanche écume de ses flots ;

J'aime l'éclair brûlant qui déchire la nue  
Et brille comme un feu d'enfer ;  
J'aime l'ombre des nuits, la forêt toute nue  
Comme aux jours sombres de l'hiver.

Ces objets de tristesse ont un puissant langage ;  
Ils sont pour moi sans nulle horreur ;  
Ils sont un souvenir, une fidèle image  
Qui parlent à mon pauvre cœur.

Chaque flot qui gémit, chaque feuille qui tombe  
En s'en allant nous jette un mot.  
C'est une voix qui dit : « L'homme est près de sa tombe :  
« Il vient et disparaît bientôt. »

Les arbres dépouillés que ronge la vieillesse,  
Les champs que l'automne a jaunis  
Ont eu leur doux éclat, leur brillante jeunesse...  
Déjà leurs beaux jours sont finis !

Aux baisers du printemps j'ai vu les fleurs naissantes  
Livrer leur sein voluptueux ;  
J'ai vu du jeune oiseau les ailes frémissantes  
Prendre un essor impétueux :

J'ai vu, comme des mers, nos fertiles campagnes  
Bercer leurs flots de blonds épis ;  
J'ai vu la marguerite émaillant nos montagnes  
De sa neige et de ses rubis.

Quelques jours ont passé... sous leur fatale empreinte  
Le feuillage s'est desséché,  
Avant qu'on la cueillit la rose s'est éteinte,  
Le lis, pour mourir, s'est penché.

L'oiseau ne chante plus au sommet des tourelles ;  
L'épis est tombé sous la faux ;  
La bise s'est levée ; et, de blanches dentelles  
Le givre a garni les rameaux.

Et j'ai dit dans mon cœur : tout ce qui nous enchante  
S'enfuit avec rapidité !...  
Dans ce monde d'exil, l'un pleure, l'autre chante,  
En marchant vers l'éternité.

Heureux qui se souvient que la vie est rapide  
Comme la flèche de l'archer,  
Le souris de l'aurore, ou la vague limpide  
Qui se brise sur le rocher !

Il n'est point captivé comme les fous du monde  
Par mille funestes attraits ;  
Il ne s'enivre point à cette coupe immonde  
Où l'on boit la mort à longs traits.

Il laisse à l'insensé qui s'attache à la terre  
Son plaisir fade et passager ;  
Au milieu du tumulte il marche solitaire  
Comme sur un sol étranger.

Et son regard s'attache à la céleste rive  
Où lui sourit le vrai bonheur :  
Le chemin du tombeau par lequel on arrive  
N'est point pour lui semé d'horreur.

Le proscrit oublieux qui se souvient à peine  
Des lieux qui furent son berceau,  
Amasse sur sa tête et l'opprobre et la haine  
Qui veilleront sur son tombeau.

Et l'homme est un proscrit dans la terre des larmes,  
L'homme qui gémit tout le jour !  
Et loin de sa patrie, au milieu des alarmes,  
Il veut prolonger son séjour !.....

Les frivoles douceurs dont il est tant avide  
Sont-elles donc un si grand bien ?  
Ne sent-il pas toujours que sa pauvre âme est vide,  
Que tout ce qui finit n'est rien ?

J'aime la fin du jour, l'écueil où l'eau se brise,  
La pâle lampe qui s'éteint ;  
J'aime le frêle esquif emporté par la brise,  
La jeune fleur qui se déteint !

Je lis dans ces objets dont mon âme est ravie  
Un doux présage de mon sort :  
Aujourd'hui promené sur le char de la vie,  
Demain sur celui de la mort !

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! Car lui seul est mon maître !  
A lui seul tout hommage est dû !  
Je vois de toutes parts sa puissance apparaître  
Dans ce monde où je suis perdu !

Du sein de sa splendeur il voit dans la poussière  
L'insecte qui bénit son nom ;  
Il sourit à ma peine, il entend ma prière,  
Il m'offre un généreux pardon.

Sa sagesse reluit, sa grandeur se révèle  
Dans ces flots d'astres radieux,  
Poussière de soleils qui s'échappe et ruisselle  
De ses pas quand il marche aux cieux.

Que son bras me soutienne ou bien que sa justice  
Me laisse ici-bas sans appui,  
J'adore sa clémence ou bois l'amer calice  
En m'écriant : Honneur à Lui !

## LA VACANCE

AUX ÉLÈVES DU PETIT SÉMINAIRE

Vive la vacance !  
Oh ! gai !  
Vive la vacance ! } *refrain.*

Grands comme petits, chantons  
L'ère qui commence !  
L'ivresse que nous sentons  
N'est pas la démente :  
Nous sommes en liberté,  
Redisons avec gaiété :  
Vive, etc., etc.

Pour apprendre nos leçons  
Plus de violence !  
Vieux livres, nous vous laissons  
Dormir en silence.....

Personne n'étudiera ;  
Pour toute tâche on dira :

Vive, etc., etc.

Jamais de punition,  
Jamais de défense.....  
La folle distraction  
N'est plus une offense :  
Nous avons de doux loisirs  
Et cueillons mille plaisirs !

Vive, etc., etc.

Au lit bien tard nous restons :  
Quelle jouissance !  
De la cloche les *tintons*  
Seraient sans puissance :  
Amoureux de l'oreiller,  
Rien ne peut nous éveiller !

Vive, etc., etc.

Ou si le brillant soleil,  
Avec insolence,  
Vient troubler notre sommeil,  
Heureux d'indolence,  
Nous tirons les grands rideaux,  
Et nous lui tournons le dos.

Vive, etc., etc.



Et puis à chaque repas  
Nous faisons bombance ;  
Nous nous vengeons sur les plats  
Des jours d'abstinence :  
A toute heure, sans danger,  
Nous pouvons boire et manger.  
Vive, etc., etc.

Dans un bocage, le soir,  
Nous menons la danse ;  
Ou nous allons nous asseoir  
Sur une herbe dense :  
Et lorsque la nuit s'étend  
Nous rentrons en répétant :  
Vive, etc., etc.

Voyez-vous, c'est qu'au printemps  
De notre existence  
Nous savons jouir du temps,  
Et sans résistance  
Nous le laissons s'écouler,  
Sans cesser de roucouler  
Vive la vacance !  
Oh ! gai !  
Vive la vacance !



## LE SOMMEIL DE L'ENFANT

A MADAME EUGÈNE PHILIPPE DORION

L'étoile au ciel s'allume ;  
Il fait sombre dehors :  
L'étoile au ciel s'allume :  
Sur ton bon lit de plume,  
Dors, petit enfant, dors !

Dors bien jusqu'à l'aurore :  
Tous les petits oiseaux  
S'en vont dormir encore  
Là-bas dans les roseaux.

Entends-tu la fontaine,  
Quand tu verses des pleurs,  
Entends-tu la fontaine  
Qui chante dans la plaine  
Pour endormir les fleurs ?

## LE SOMMEIL DE L'ENFANT.

Nous autres pauvres hommes,  
La douce paix nous fuit !  
Et souvent des fantômes  
Nous poursuivent la nuit !

Ton sommeil est tranquille,  
Ton réveil sans effroi ;  
Ton sommeil est tranquille,  
Quand la lampe d'argile  
S'éteint à la paroi.

Ton esprit vole encore  
Après les papillons  
Que tu vis à l'aurore  
Jouer sur les sillons.

Un enfant qui repose  
Dans son berceau d'osier,  
Un enfant qui repose  
Est un bouton de rose  
Au milieu d'un rosier.

L'ange qui te ressemble  
Vient près de ton berceau,  
Et dans un rêve, ensemble,  
Vous jouez au cerceau.

Et ta mère se lève  
Pour voir ton doux sommeil,  
Et ta mère se lève  
Pour deviner ton rêve.  
Ton rêve si vermeil !

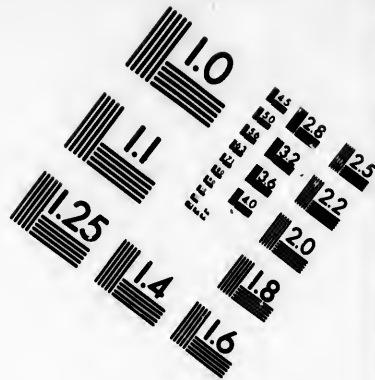
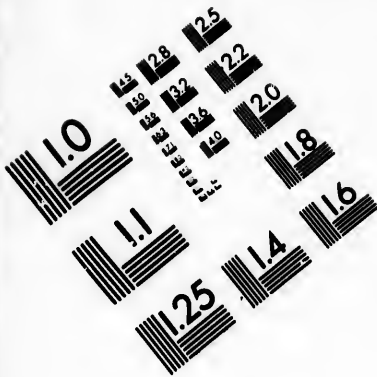
Et son baiser effleure  
Ta lèvre avec amour  
On dirait qu'elle murmure  
Et sourit tour à tour.

Si ton front se déränge  
Sur ton doux oreiller,  
Si ton front se déränge,  
Elle dit à ton ange :  
« Ne va pas l'éveiller !.....

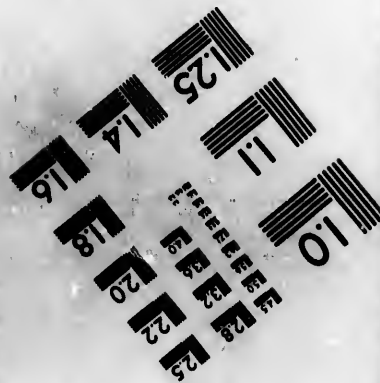
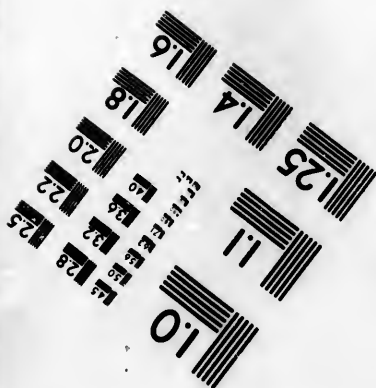
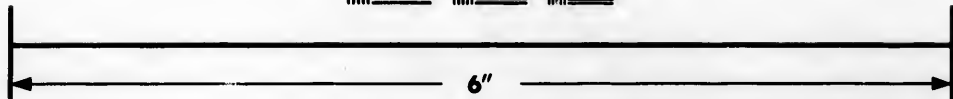
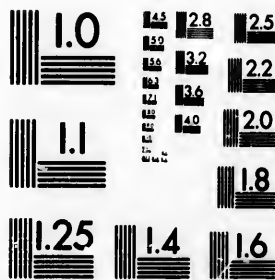
« Mais rafraichis sa joue  
Chaude de mon baiser ;  
Ouvre ton aile et joue  
Longtemps pour l'amuser. »

L'étoile au ciel s'allume :  
Il fait sombre dehors :  
L'étoile au ciel s'allume :  
Sur ton bon lit de plume,  
Dors, petit enfant, dors !





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



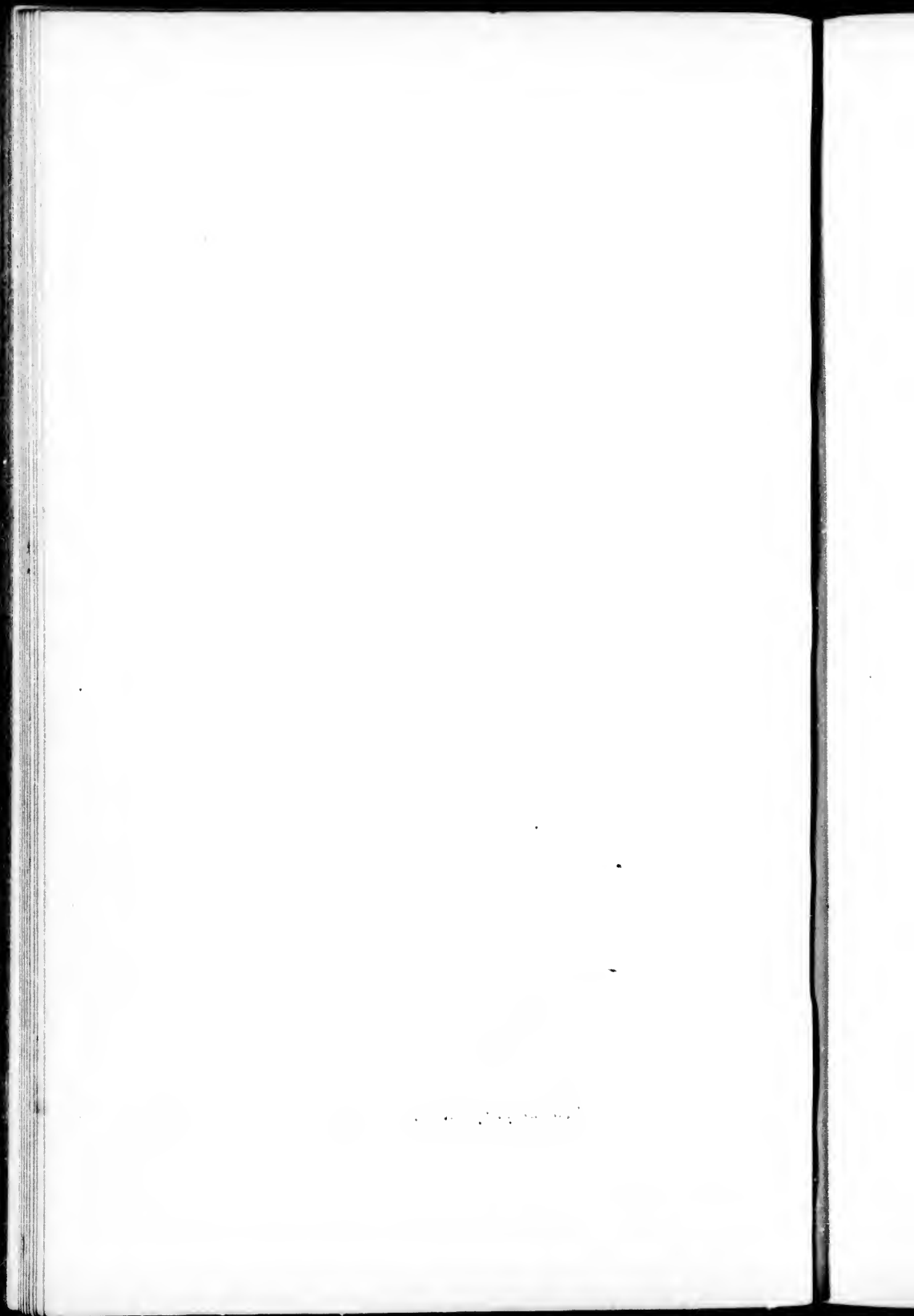
**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5  
2.8 3.2 3.6 4.0

5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100





## PREMIER DE L'AN

L'ENFANT.

Oh ! j'aime la nouvelle année !  
C'est une fée à l'œil d'azur,  
Dont la lèvre n'est point fanée,  
Et dont le cœur est encor pur.

Dès l'aurore elle nous apporte,  
Sans bruit et sans nous éveiller,  
De beaux hochets de toute sorte,  
Qu'on trouve sous notre oreiller !

On dit qu'elle use de largesse  
Envers la veuve et l'indigent,  
Et qu'elle a des fruits de sagesse  
Dans une corbeille d'argent.

Mère, au petit enfant qui pleure  
Est-ce qu'elle en donne en passant ?

Faut-il qu'il dorme de bonne heure  
Et qu'il soit bien obéissant ?

## LE JEUNE HOMME.

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !.....  
Amis, sachons en profiter !  
Oublions le passé ! Le passé n'est qu'un rêve !  
Il ne faut point le regretter.  
Oh ! la vie est charmante ! Epuisons, sans attendre,  
La coupe des rians plaisirs !  
Enivrons-nous encor d'un regard doux et tendre  
Qui sait caresser nos désirs !

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !.....  
Pour nous il n'a point de tombeau !  
N'allons point rappeler le moment qui s'achève  
Lorsque le présent est si beau !  
Assez tôt les chagrins, la débile vieillesse  
Nous mettront des rides au front :  
Savourons nos beaux jours ! Egayons la jeunesse !  
Bientôt, hélas ! ils finiront.

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !.....  
Oh ! qu'il soit pur ! qu'il soit serein !  
Peut-être apporte-t-il, celui-là, quelque trève  
Aux larmes du pauvre orphelin.  
Près de lui l'on sourit, l'on s'amuse et folâtre,  
Sans regrets comme sans ennui,.....

Triste et seul, comme hier, il s'assied près de l'âtre  
Pour pleurer encore aujourd'hui !

Un an s'est envolé, mais un autre se lève !.....  
Comme un flot vient après un flot,  
Impétueux ou calme, expirer sur la grève  
Qui tremble aux cris du matelot.  
Bien vite nous fuyons le berceau du jeune âge !  
Et les fleurs qu'au bord du chemin  
Nous cueillons, chaque jour, pour charmer le voyage,  
Se flétrissent dans notre main !

## LE VIEILLARD.

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !  
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-  
[sent!...

Comme vous, autrefois, j'étais jeune et léger ;  
J'avais au fond du cœur de belles espérances ;  
J'ignorais les ennuis, j'ignorais les souffrances ;  
Et je ne croyais point qu'ainsi tout dût changer !  
Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !  
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-  
[sent...

Je trouvais que les jours étaient lents à venir :  
J'aurais voulu, mon Dieu ! les voir tomber plus vite.  
Comme vous je courais au jeu qui vous invite :  
J'oubliais le passé pour croire à l'avenir !

Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !  
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-  
[sent !...

Je vois bien quelle était, en ce temps, mon erreur :  
Et si je retournais aux sources de la vie !...  
Mais j'arrive au banquet où la mort me convie !...  
A mon âge on n'a plus qu'une vaine terreur !  
Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !  
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-  
[sent !...

Maintenant ma voix tremble et je suis sans amour :  
Le long de mon sentier je m'en vais solitaire :  
Mon front pâle et ridé s'incline vers la terre :  
Et je cherche ma vie, et ne trouve qu'un jour !  
Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !  
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-  
[sent !...

Mais il est, toutefois, un grand bonheur pour nous,  
Pour nous, pauvres vieillards que la tombe réclame,  
Qui rêvons, tout le jour, assis devant la flamme.....  
Oh ! c'est de vous bénir, mes enfants, à genoux !  
Venez tous, mes enfants, que mes mains vous bénissent !  
Un nouvel an commence, et mes cheveux blanchis-  
[sent !...

A MES PETITES SŒURS LEONTINE ET  
ANGELINE.

Plus loin que le nuage  
A la frange d'azur,  
Dont l'inconstante image  
Roule au fond du lac pur ;

Plus loin que ce beau voile  
Aux replis radieux  
Où scintille l'étoile  
Cette perle des cieux,

Le cœur brillant des anges.  
Adorant le Seigneur.  
Célèbre ses louanges  
Et chante en son honneur ;

Lui porte la prière  
Qu'on lui fait chaque jour,  
Les pleurs de la misère,  
Et les chants de l'amour !

Dans ce chœur qui proclame  
Du Très-Haut les douceurs,  
Deux esprits tout de flamme  
Furent ici vos sœurs.

Elles étaient gentilles  
Comme le fruit naissant  
Que le long des charmillles  
Vous cueillez en passant.

Deux anges de leurs ailes  
Protégeaient leur berceau,  
Comme deux fleurs nouvelles  
Couvrent un nid d'oiseau.

Mais un jour ils leur dirent :  
« Venez loin de ce lieu. »  
Et toutes deux sourirent  
Et volèrent à Dieu.

Et notre pauvre mère  
Prit le deuil et gémit.  
Sa peine fut amère  
Mais sa foi se soumit.

Elle pria sans cesse,  
Sans cesse avec amour.  
Dieu calma sa tristesse.....  
Et vous vîtes le jour.

## SOUVENIR DES BRAVES DE 1760

### I

O vous qui sous vos pieds foulez cette poussière  
Teinte du noble sang des preux,  
Reportez un moment vos regards en arrière :  
Songez à ces temps moins heureux  
Où la guerre troublait nos paisibles campagnes ;  
Où les mères pleuraient leur sort ;  
Où des rives du fleuve au pied de nos montagnes  
Retentissait un cri de mort !

### II

Alors, bouillants d'ardeur, mille héros naquirent  
Pour sauver nos biens et nos lois.  
Le combat fut pour eux une fête : ils vainquirent !...  
Mais ce fut la dernière fois !  
Sanglant, humilié, le drapeau de la France  
Dût repasser les vastes mers :  
Le Canadien pleura sa dernière espérance  
Et ses regrets furent amers !



## III

Mais il demeura grand dans sa longue infortune :  
Devant son Maître il resta grand  
Comme le chêne altier que l'orage importune  
Et qui se courbe en murmurant.  
Et souvent il crut voir, sous le charme d'un rêve,  
Un drapeau blanc semé de lys  
Revenir de ces lieux où le soleil se lève  
Et flotter sur son beau pays.

## IV

Or voici que le vent du midi, sur son aile,  
Nous apporte d'étranges sons :  
D'un triomphe sacré c'est la voix solennelle  
Après la clameur des canons.  
Et ces bruits merveilleux de combat, de conquête,  
Font tressaillir, dans leur cercueil,  
Les mânes des guerriers qu'un brillant jour de fête  
Rappelle au monde avec orgueil.

## V

O France, après longtemps, sous le ciel d'Amérique  
On revoit tes fiers étendards !

Devant tes escadrons du superbe Mexique  
Croulent soudain les hauts ramparts !  
Tu redonnes la paix et tu rends sa couronne  
Au peuple qui gît dans les fers :  
Ton glaive étincelant fait trembler sur son trône  
Le Monarque injuste ou pervers.

## VI

Dans leur tombe d'un siècle entendez-vous encore  
Frémir les cendres des héros ?  
C'est pour vous saluer, blonds enfants de l'aurore,  
Que tressaillent ces nobles os !  
C'est pour vous saluer, vous dont le nom s'envole,  
D'astres en astres, jusqu'au ciel !  
Vous qui, le front orné d'une même auréole,  
Expirez sur le même autel !

## VII

Levez-vous ! levez-vous, immortelles phalanges  
Qu'un jour de gloire a vu tomber !  
Après cent ans de deuil à vos funèbres langes  
Le monde peut vous dérober !  
Levez-vous et voyez ! Nos forêts et nos terres  
Ne nourrissent plus d'ennemis !  
Ceux que vous combattiez sont devenus nos frères :  
La même loi nous a soumis !

## VIII

Et qui donc oserait nous ravir l'héritage  
    Qu'un jour vous nous avez cédé ?  
Qui pourrait nous chasser du fertile rivage  
    Que votre sang a fécondé ?  
Il verrait celui-là qu'un peuple qu'on opprime  
    Se réveille toujours puissant !  
Et, poursuivi sans trêve, il laverait son crime,  
    Son crime atroce dans son sang !

## IX

Des soldats valeureux qui jadis le vengèrent  
    Notre peuple s'est souvenu ;  
A leurs petits enfants les vieillards racontèrent,  
    Quel labeur ils ont soutenu ;  
Et la reconnaissance, au champ de la victoire,  
    A buriné leur souvenir  
Sur un bronze orgueilleux qui redira leur gloire  
    Dans les siècles de l'avenir !

## LA PETITE MENDIANTE

Louise avait quinze ans. Sa lèvre était pâlie,  
Et dans son jeune cœur l'amertume régnait ;  
Et dans ses grands yeux bleus pleins de mélancolie,  
Comme dans un miroir, son âme se peignait.

Sa taille était légère ainsi qu'un tendre saule,  
Ses cheveux ondoyants, son air doux et rêveur ;  
Une écharpe de lin cachait mal son épaule.  
Et déjà ses pieds nus méprisaient la douleur.

Elle allait mendiant : et pieuse et naïve,  
Quand au seuil d'un heureux un refus l'accueillait,  
Etouffant sa douleur elle chantait, plaintive,  
Ces douloureux refrains que l'écho recueillait ;

« Sous ma misère je succombe !  
J'ai faim et ma voix faible tombe !.....  
J'aurai pour asile demain  
La tombe.....  
Oh ! donnez un morceau de pain.....  
J'ai faim !

Je connus un jour l'opulence,  
Et je secourus l'indigence ;  
Jamais je fis au malheureux  
D'offense,  
Et j'invoquai souvent pour eux  
Les cieux,

Dans son nid, parmi le feuillage,  
Le jeune oiseau gaiement ramage ;  
Pour se nourrir il a le grain  
Sauvage,  
Et moi je demande du pain  
En vain !

Dieu garde la fleur éphémère :  
En sa grande bonté j'espère :  
Il est toujours de l'orphelin  
Le père,  
Et dans le ciel à son chagrin  
Met fin !»

Un jour des plus affreux que l'hiver nous apporte  
Elle chantait au seuil d'un avare cruel ;  
Le riche, en blasphémant, lui refusa sa porte,  
Mais alors le bon Dieu la fit entrer au ciel.

## CHANT DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Regarde, ô saint Patron, regarde,  
Agenouillé dans le saint lien,  
Ce jeune peuple qui craint Dieu  
Et qui se confie à ta garde !

Veille sur lui,

Sois son appui :

Et de sa prière naïve

De sa foi confluente et vive

A l'Éternel

Porte le tribut solennel.

Que des accords nouveaux, sous les voûtes sacrées,  
Comme un écho du ciel, résonnent en ce jour !  
Que nos fleuves, nos bois, nos plaines diaprées  
Chantent au saint Patron un cantique d'amour !

Que nos accents s'unissent  
Aux gazouillements des oiseaux,  
Aux feuillages qui bruissent,  
Aux doux murmures des ruisseaux !  
Qu'ils soient une prière  
Qui monte vers les cieux  
Pareille à la lumière  
D'un matin radieux !

Glorieux protecteur de nos rives paisibles,  
Heureux ou malheureux nous recourons à toi :  
Remplis nos cœurs d'amour, rends nos bras invincibles,  
Fais briller sur nos pas le flambeau de la Foi !

Chantez vieillards pieux dont la course s'achève !  
Jeune homme plein d'espoir, dis un chant de bonheur !  
O fils du Saint-Laurent, votre concert s'élève,  
Comme un parfum béni, jusqu'aux pieds du Seigneur !

Paisible laboureur venu de ta prairie,  
A genoux dans le Temple en priant tu diras :  
« O ma religion, ô ma chère patrie,  
« J'ai pour t'aimer un cœur, pour te défendre un bras ! »

Amis, si la victoire,  
A fait nos pères immortels,  
C'est qu'au sein de la gloire  
Ils priaient au pied des autels.  
Ah ! marchons sur les traces  
De nos nobles aïeux,  
Ils ont cédé leurs places  
A des fils dignes d'eux !

Seigneur, verse toujours dans nos riantes plaines,  
Ta céleste rosée et tes douces faveurs !  
Que l'humble paysan voit ses granges bien pleines,  
Que le pauvre à son pain trouve plus de saveurs !

Regarde ! ô saint Patron, regarde,  
Agenouillé dans le saint lieu,  
Ce jeune peuple qui craint Dieu  
Et qui se confie à sa garde !

    Veille sur lui,

    Sois son appui :

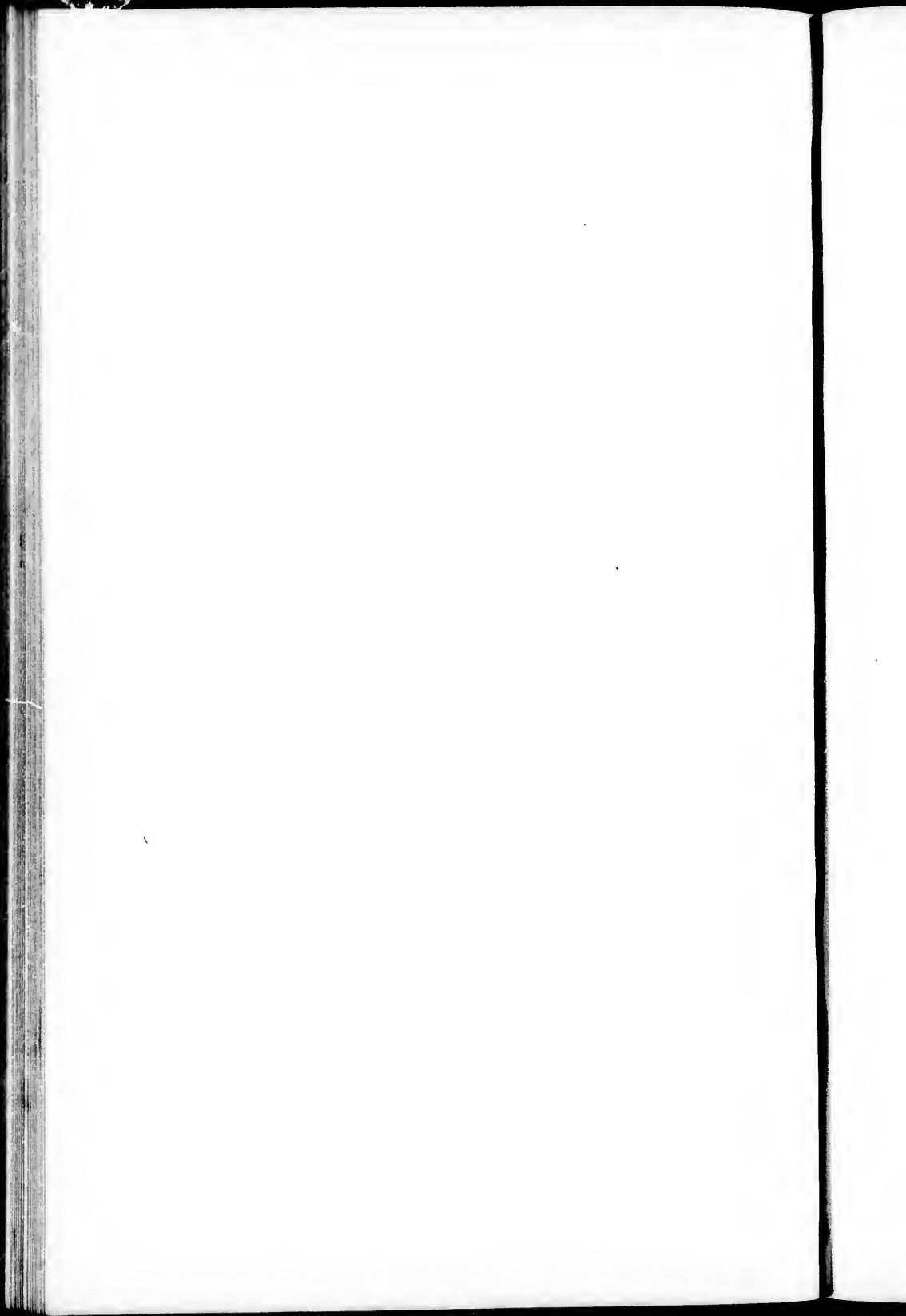
De sa foi confiante et vive,

Et de sa prière naïve

    A l'Éternel

Porte le tribut solennel.





## HYMNE A MARIE

A MA MÈRE.

Ainsi qu'une lampe rêveuse  
Eclaire faiblement une sombre cloison,  
Le jour n'éclairait plus le bord de l'horizon  
Que d'une lumière douteuse.

Dans les bois, dans les prés, au vallon, au coteau  
Le silence était grand comme dans un tombeau :  
Seulement, en roulant ses ondes,  
Le Saint-Laurent, parfois, jetait de longs sanglots ;  
Et, dans leurs cavernes profondes,  
Pour répondre à ces bruits s'éveillaient les échos.

Mais voici que des voix subites  
Parmi des sons brillants s'élèvent du saint lieu.  
Au pied d'un saint tableau de la mère de Dieu  
Ainsi chantaient d'humbles Lévités :

« Prête l'oreille à notre voix,  
« Adoucis notre peine amère,  
« O toi que nous donna pour mère  
« Ton divin Jésus sur la croix.

« A toi gloire, amour et louanges,  
« O la plus belle fleur des cieux !  
« Les luths et les harpes des anges  
« Chantent ton nom mélodieux.

« Méditant son sublime ouvrage  
« L'adorable Divinité  
« A contempler ta douce image  
« Se plut de toute éternité.

« C'est par toi que Dieu nous éclaire.....  
« Comme, dans la nuit, le soleil  
« Par la lune humble et solitaire,  
« Nous verse son éclat vermeil.

« L'encens suave à tes pieds fume :  
« Enivré des chastes ardeurs  
« Que ton divin sourire allume,  
« Tout le ciel chante tes grandeurs.

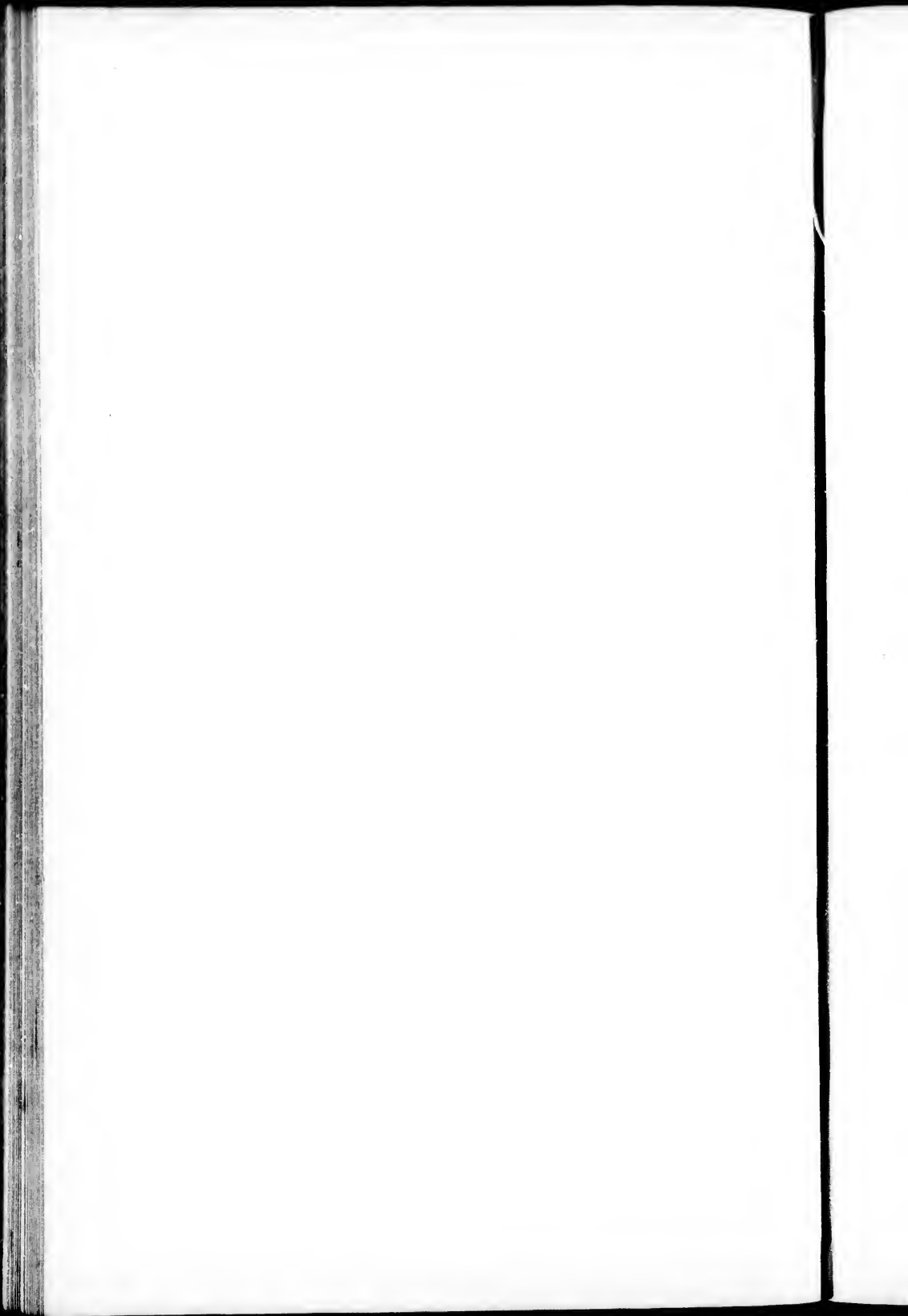
« Veille pour nous, brillante Etoile,  
« Comme la lampe du saint lieu :  
« Ton regard fait tomber le voile  
« Qui nous dérobe notre Dieu !

« Veille, ô toi par qui l'on espère,  
« Comme auprès de son nouveau-né,  
« Avec souci la jeune mère  
« Veille quand la nuit a sonné.

« Dans ce monde nos tendres mères  
« Nous entourent de mille soins ;  
« Elles pleurent sur nos misères,  
« Elles préviennent nos besoins ;

« Mais on dit, ô bonne maîtresse,  
« Que tes soins sont plus généreux ;  
« Que nulle mère ne s'empresse  
« Comme toi de nous rendre heureux.

« Adoucis notre peine amère.  
« Prête l'oreille à notre voix,  
« O toi que nous donna pour mère  
« Ton divin Jésus sur la croix. »



## LA VENGEANCE

### LÉGENDE.

I

Chez nous le Saint-Laurent, reculant son rivage,  
S'en vient, au fond d'une anse à l'aspect fort sauvage,  
Lécher le pied d'un grand coteau.  
Des arbres, du gazon, des réseaux de fougères,  
Fleurissant au soleil, de leurs ombres légères,  
Le voilent comme d'un manteau.

Parfois, lorsque la nuit, dans un morne silence,  
Ouvre une aile plus noire, et longtemps se balance  
Sur notre paisible hameau,  
On croit entendre, auprès, un vent léger qui brame  
Et le bruit cadencé d'une flexible rame  
Qui plonge et replonge dans l'eau.

On croit entendre encore une voix plus amère,  
Comme le chant plaintif de quelque jeune mère

Sur le tombeau de son enfant ;  
Et puis un cri sinistre éclate sur la rive,  
Comme un cri de hibou lorsque le jour arrive,  
Ou comme un arbre qui se fend.

Or, voici ce qu'un jour me raconta Jean-Pierre  
Dont la cendre, là-bas, repose au cimetière,  
Sous la garde d'une humble croix.  
A vous qui de l'amante êtes le vrai modèle  
J'offre ce court récit : que votre amour fidèle  
Le croie ainsi que je le crois.

## II

« Sur ces bords souriants que le fleuve submerge,  
Jadis, près de sa mère, une pieuse vierge  
Coulait des jours heureux.  
Léonard, le pêcheur de la côte voisine,  
Faisait rêver son cœur. Souvent, sur la colline,  
On les voyait tous deux.

« Mais un autre adorait cette enfant douce et belle :  
François était son nom. Il nourrissait pour elle  
Une coupable ardeur ;  
Et toujours dédaigné, n'ayant plus d'espérance,  
Il tramait, dans son âme, une noire vengeance,  
En feignant la candeur.

« Un matin, tous les bois agitaient leur ramure,  
Et la brise du jour commençait son murmure,  
L'oiseau, ses chants d'espoir ;  
Sur les toits du hameau serpentait la fumée,  
La fleur berçait au vent sa coupe parfumée,  
Comme un riche encensoir :

« Les perles du ruisseau scintillaient dans la plaine  
Et les iris d'azur, penchés sur la fontaine,  
Se miraient tour à tour ;  
Déployant, gracieux, ses deux ailes de soie,  
Le léger papillon volait, dansait de joie  
Dans un rayon de jour :

« Sur les bancs de gazon de cette âpre colline  
Qu'un frais ruisseau va ceindre et qu'un bosquet domine,  
Clémence vint s'asseoir,  
Et d'une voix émue, à la plaine sauvage,  
Elle redit ces mots que le vent du rivage  
Chante encor chaque soir :

« Que fais-tu loin de moi, toi que mon âme adore ?  
« De la vive alouette, à la rive sonore,  
« J'entends vibrer la voix !  
« Que fais-tu loin de moi pendant que je t'appelle ?  
« Les nids chantent partout, et l'aurore ruisselle  
« Sur la mousse des bois !



« Je l'attends, Léonard, sur la verte colline,  
« A l'heure où le roseau se réveille et s'incline  
« Pour saluer le jour !  
« Le Zéphire embaumé qui promène la nue,  
« Et le chantre des bois, lorsque je suis venue,  
« N'étaient point de retour !

« J'ai bravé, pour venir, l'ombre qui m'intimide,  
« Et j'ai mouillé mon pied sur la pelouse humide  
« Des larmes de la nuit !  
« Pour venir j'ai trompé ton rival implacable :  
« J'ai fui le fier François dont le regard m'acceable  
« Et partout me poursuit !

« Ah ! pendant que j'attends, agitée, inquiète,  
« Sur la branche fleurie, au dessus de ma tête,  
« L'oiseau dit son bonheur !  
« Les heures, lentement, emportent ma souffrance ;  
« Avec l'ombre qui fuit s'en va mon espérance,  
« Et la paix de mon cœur !

« Hâte-toi, Léonard, le bonheur qui se lève,  
« Bientôt, dans le passé, ne semble plus qu'un rêve  
« Qui ne peut revenir !  
« Viens redire à mon cœur une tendre parole !  
« Viens t'asseoir près de moi : ton regard me console...  
« J'ai peur de l'avenir !.....





## LA DESCENTE DU RICHELIEU (1)

Vois-tu, près de la ville,  
Dans cette anse tranquille,  
Ce superbe bateau,  
Avec sa longue chaîne  
Et son beau mât de chêne  
Plus haut que le coteau ?

Sur la vergue sa voile,  
De la plus blanche toile,  
Est roulée avec soin.  
Et la brise déploie  
Son pavillon de soie  
Qu'on reconnaît de loin.

(1) Le Richelieu, ici, n'est pas la rivière Richelieu, mais un endroit du fleuve qui se trouve en haut du Platon. Le courant y est très rapide et le chenal resserré entre des bancs de roches.

Ce n'est pas aujourd'hui que je descendais ainsi le Richelieu à bord d'un de ces bateaux légers qui courent sur les côtes du grand fleuve, butinant comme des abeilles ; mais qu'importe un jour ou un an dans le passé ? Jamais je n'oublierai les émotions que je ressentis en voyant prier ces pieux matelots pendant que le bateau glissait comme une flèche le long des rochers sonores où les vagues se tordaient comme des serpents. Je demandai si c'était la coutume parmi les marins de réciter les litanies de la Ste. Vierge en passant le Richelieu. Le mousse, qui était en même temps le *second* me répondit : " C'est une coutume assez fidèlement observée même par ceux qui ne prient point en d'autres temps, car voyez-vous, le danger rend dévot ; cependant, ajouta-t-il, en riant d'un rire narquois, on ne prie ainsi que lorsque le bateau est bien chargé."

Ce matin, à l'aurore,  
Il sillonnait encore,  
Incliné sur le flanc,  
La petite rivière  
Où ma vieille chaumière  
Mire son toit tout blanc.

Mais le vent favorable  
Fit courir sur le sable  
Un sillon murmurant,  
Le bateau, voile ouverte,  
Entra dans l'urne verte  
Du vaste Saint-Laurent.

Sur le gaillard d'arrière  
Assis avec mon frère  
Vieux marin de vingt ans,  
Les yeux vers le rivage,  
J'écoutais le ramage  
Du vent dans les haubans.

Oh ! que j'aimais la brise  
Et l'onde verte ou grise  
Modulant des accords !  
Voix tendres, angéliques,  
Hymnes et saints cantiques  
Que répétaient les bords.

Ces brises qui frémissent,  
Ces vagues qui gémissent  
Et s'en vont tour à tour,  
C'est l'homme qui soupire,  
Qui chante, pleure, expire  
Et passe sans retour ?

Près d'un roc qu'il évite  
Le bateau glisse vite  
Et vogue en plein milieu :  
« A genoux ! » dit mon frère,  
« A genoux ! téméraire :  
« Voici le *Richelieu* ! »

Et le fleuve, en écume  
Comme un volcan qui fume,  
Bouillonnait sur l'écueil.  
Un bruit sourd et sublime  
S'élevait de l'abîme  
Comme d'un noir cercueil.

Et, pour prier la Vierge,  
Sur le pont de la berge  
Nous étions à genoux.  
Chaque parole sainte  
Semblait chasser la crainte  
Et l'écueil loin de nous.

Mon âme était émue  
Comme un flot où remue  
Quelque rayon des cieux :  
Ma voix était tremblante,  
Une larme brûlante  
S'échappait de mes yeux.

Touchant et saint usage  
D'un peuple heureux et sage  
Sois cher aux matelots,  
Tant que l'écueil perfide  
Du Saint-Laurent limpide  
Tourmentera les flots !

## SOUVENIR

(... Je vous laisserai moins souvent  
deviner que je vous aime.

S. R.

—Et j'étais là rêveur, assis auprès de l'âtre.  
Seul avec cette enfant que mon âme idolâtre ;  
Elle écoutait la bise et tressaillait d'effroi,  
Comme au long tintement du lugubre beffroi :  
Son pied où retombaient les replis de sa robe,  
Se cachait à demi, comme un fruit que dérobe,  
Aux regards du passant, le feuillage discret.  
Sa jeune âme, pour moi, n'avait plus de secret.  
Un doux rayon du feu qui flambait sur la pierre,  
Venait rire et jouer sous sa chaste paupière :  
J'entendais les soupirs de son cœur virginal ;  
Et son sein ondulait comme au vent matinal  
Ondule un flot d'argent sur le bord du rivage  
Qui s'éveille et module une plainte sauvage.  
Et puis elle disait en me pressant la main :  
« Toi qui m'aimes ce soir, m'aimeras-tu demain ? »  
Et cachant son beau front dans ses deux mains brù-  
[lantes ;  
Honteuse, elle attendait mes paroles trop lentes,



Un soupir, un regard, quelques tendres serments...  
 Et le feu pétillait en rongéant les sarments ;  
 Et, sur l'angle du toit la raffale d'automne,  
 Murmurait tristement son refrain monotone ;  
 Et j'écoutais encor, toujours sombre et rêveur,  
 Cette voix enfantine et pleine de saveur  
 Qui vibrait dans mon âme, au milieu du silence,  
 Comme un épis doré que la brise balance.

.....

Une larme tomba sur son front radieux.  
 —« Serait-ce, ô mon ami, le dernier des adieux. »  
 Dit-elle en soupirant et d'une voix timide ?  
 Et, reposant sur moi son regard tout humide.  
 Elle semblait attendre, avec espoir et peur,  
 Un mot qui vient du ciel quand il n'est pas trompeur.  
 Et mon cœur débordait d'une ivresse suprême.  
 Et je lui dis tout bas : « Tu sais bien que je t'aime !...  
 Je t'aime, ange béni qui sèmes, sur mes pas,  
 Des fleurs que les hivers ne déracinent pas !  
 Qui chasses de mon front les sinistres pensées !  
 Qui viens rendre à mon cœur ses ivresses passées !  
 Qui dissipes mon trouble et mes rêves trompeurs,  
 Comme un vent du matin dissipe les vapeurs !.....  
 Je t'aime, ô douce enfant, comme la jeune abeille  
 Aime la vive fleur qu'épanche la corbeille,  
 La corbeille de Mai sur la rive des eaux !  
 Je t'aime, tu le sais, comme nos doux oiseaux  
 Aiment les feux du jour qui vont, de feuille en feuille,  
 Jusqu'au frais nid de mousse où leur chant se recueille !  
 Comme les moissonneurs, sous le chêne assemblés,  
 Aiment un beau soleil qui dore au loin les blés !  
 Dis-moi, dis-moi le feu dont ta jeune âme est pleine !

Ne crains rien. Si le vent qui souffle sur la plaine,  
 Emporte, loin de nous, les fleurs que nous aimons ;  
 Si la brume s'efface à la cime des monts ;  
 Si le nuage d'or disparaît dans l'espace ;  
 Si le flot écumeux s'avance, chante et passe,  
 Pour ne plus revenir aux bords qu'il a quittés ;  
 Ne crains rien, pauvre enfant : Les douces voluptés  
 Que ton sourire d'ange et que tes yeux de flamme,  
 Peut-être, à ton insu, font naître un jour dans l'âme,  
 Ne s'éteignent jamais ! Tu sais toujours charmer ;  
 Et le cœur qui t'aima ne peut cesser d'aimer ! »

.....  
 Et pendant que ces mots, comme une douce ondée  
 Qui fait verdier, au loin, la terre fécondée,  
 Rendaient la joie au cœur de cette chère enfant,  
 Une larme roulait dans son œil triomphant,  
 Et tombait sur sa main comme une riche opale ;  
 Le rayon du foyer devenait froid et pâle ;  
 La bise, par degrés, dans le ciel s'apaisait ;  
 Et près du feu mourant le grillon se taisait.

.....  
 « Mais vois, lui dis-je encor : le feu dort sous la cendre !  
 Là-bas, à l'horizon, vois la lune descendre !  
 Ecoute ! on n'entend plus les murmures du vent !  
 Et le grillon plaintif nous parle moins souvent !  
 Regarde autour de nous !..... tout fleurit puis se fane ! ...  
 La phalène qui tend son aile diaphane !  
 Et la fleur du vallon qu'elle va butiner !  
 Et l'insecte joyeux que tu vois trotter !.....  
 Nous aussi, pauvre enfant, puisqu'il faut que tout  
 [meure,  
 Nous aussi laisserons cette aimable demeure,

Témoin de nos plaisirs, témoin de ce beau jour !  
 Mais nous la quitterons pour un autre séjour,  
 Où, sans doute, j'arfois, nous nous souviendrons d'elle !  
 Un séjour où l'on aime, où l'on reste fidèle,  
 Fidèle à son ami, comme fidèle à Dieu !.....  
 Là, plus de longue attente ou de pénible adieu !  
 Là, plus de mauvais jours, ni d'amères alarmes !  
 Là, plus d'amis ingrats, de haines, ni de larmes !  
 Mais tout chante et s'unit en d'éternels accords !  
 Un éclat merveilleux illumine nos corps ;  
 Et l'amour seul survit dans ce lieu d'allégresse.  
 Le cœur est embrasé par un transport d'ivresse  
 Plus suave et plus pur que la chaste douceur  
 Que ressent l'orphelin retrouvant une sœur !  
 Plus doux que le bonheur d'une mère ravie  
 Qui voit son premier né souriant à la vie !  
 Plus doux, ange d'amour, que le tendre baiser  
 Qu'au front pur d'un enfant elle aime à déposer !...»

.....  
 Et pendant que ces mots, comme une douce ondée  
 Qui fait verdier au loin la terre fécondée,  
 Rendaient la joie au cœur de cette chère enfant,  
 Une larme roulait dans son œil triomphant,  
 Et tombait sur sa main comme une riche epale ;  
 Le rayon du foyer devenait froid et pâle ;  
 La bise, par degrés, dans le ciel s'apaisait ;  
 Et près du feu mourant le grillon se taisait.....

## DÉTRESSE ET CHARITÉ

Le soleil descendait derrière les montagnes,  
Et l'Orient devenait noir :  
Quelques rayons encor, glissant sur les campagnes,  
Se mêlaient aux ombres du soir.  
J'étais seul et pleurais ma dernière espérance.  
Bientôt un doigt mystérieux  
Vint fermer ma paupière et jeter, en silence,  
Un sombre voile sur mes yeux.

Et par delà les mers, sur un lointain rivage,  
Je vis une femme à genoux :  
La pâleur de la faim déparait son visage ;  
Elle tendait ses mains vers nous.  
Et les flots qui passaient répétaient sa prière ;  
Et ses accents étaient plaintifs  
Comme le bruit du vent à travers la bruyère,  
Comme le bruit sourd des récifs !

Cette femme à genoux, hélas ! c'était la France,  
La France chère à nos aïeux !.....  
Elle versait des pleurs en voyant la souffrance  
De ses enfants laborieux !.....

Et, près de moi, je vis, au même instant, un ange  
Venu du céleste séjour :  
L'empreinte de ses pas laissait un baume étrange,  
Ses yeux brillaient comme le jour.

Il allait empressé, demandant une obole,  
A chaque seuil, au nom de Dieu.  
Riche ou pauvre, touché de sa douce parole,  
Pour l'indigent donnait un peu.  
« Regardez, disait-il, regardez sur la rive  
« La femme qui vous tend les bras :  
« Vos pères l'aimaient bien ! Quand un malheur arrive.  
« Enfants, ne soyez point ingrats !

« Mais laissez-vous toucher par l'auguste infortune  
« De ceux que frappe le Seigneur.  
« Malheur à celui-là qu'une larme importune,  
« Et qui s'aveugle en son bonheur !  
« Tout finit ici-bas ! et les jours de la vie  
« Sont tour à tour ombre et clarté ;  
« Et peut-être, demain, porterez-vous envie  
« Au pauvre aujourd'hui rejeté !

« Ecoutez les soupirs d'un enfant qui s'éveille  
« Et qui demande un peu de pain !  
« Il n'a pas souvenir d'avoir mangé la veille !  
« Il pleure ! il pleure ! et c'est en vain !  
« Ecoutez les sanglots d'une mère encor jeune  
« Qui tient, contre son sein tari,

« Le fruit de ses amours qu'un cruel et long jeûne  
« A déjà pour jamais flétri !

« Enfants du Saint-Laurent, c'est la voix de la France  
« Qui vous demande du secours !  
« Si jadis elle n'eut pour vous qu'indifférence,  
« Vengez-vous en l'aimant toujours.  
« Quand la sombre Tamise, un jour, vous dit sa peine,  
« Vous ne fîtes point oubliens.....  
« Vous verriez sans regrets, sur les bords de la Seine,  
« Souffrir les fils de vos aïeux !.....

« Vous, riches citadins, qui n'avez rien à craindre  
« De l'approche du lendemain :  
« Vous qui n'avez jamais aperçu, sans le plaindre,  
« Le pauvre sur votre chemin.  
« Femmes, donnez un sou pour l'ouvrier qui tombe  
« En demandant quelque travail !  
« Oh ! vendez, s'il le faut, pour lui fermer la tombe,  
« Vos bijoux d'or et votre émail !

« Donnez ! et le Seigneur qui voit le sacrifice,  
« Mères, fécondera vos flancs !  
« Donnez ! et vos enfants feront votre délice :  
« Ils béniront vos cheveux blancs.  
« Donnez pour que le champ, à l'automne, se noie  
« Sous les flots d'or de la moisson !  
« Donnez pour que toujours une divine joie  
« Habite dans votre maison !

« Donnez ! et quand viendra cette heure de mystère  
« Où l'on voit s'ouvrir le tombeau,  
« Vous laisserez sans peine, et la vie, et la terre,  
« Pour un autre monde plus beau !  
« Donnez ! car ici-bas ce qu'au pauvre l'on donne  
« Est un bien qui n'est point perdu !  
« Donnez ! afin qu'un jour le bon Dieu vous pardonne  
« Et qu'au ciel tout vous soit rendu ! »

Ainsi disait cet ange. Et puis chaque parole  
Semblait être une perle d'or.  
Son front se couronna d'une vive auréole ;  
Vers l'étoile il prit son essor.  
Une vapeur légère, une brume odorante  
A mes yeux le cacha longtemps.  
Et je fus éveillé par la cloche vibrante  
Qui sonnait la fuite du temps.

## EUGÉNIE

Vieux beffroi du village,  
Eveille le rivage  
Par ton chant solennel ;  
Un ange de la terre  
Remonte avec mystère  
Aux pieds de l'Éternel !

De la coupe de vie  
Sa lèvre, avec envie,  
N'effleura que le bord,  
Et détournant la tête,  
Agitée, inquiète,  
Elle pria d'abord.

Comme dans la ramée,  
La fontaine embaumée  
Par les fleurs d'alentour,  
Epanche, étincelantes,  
Ses vagues sous les plantes  
Qui chantent tour à tour :



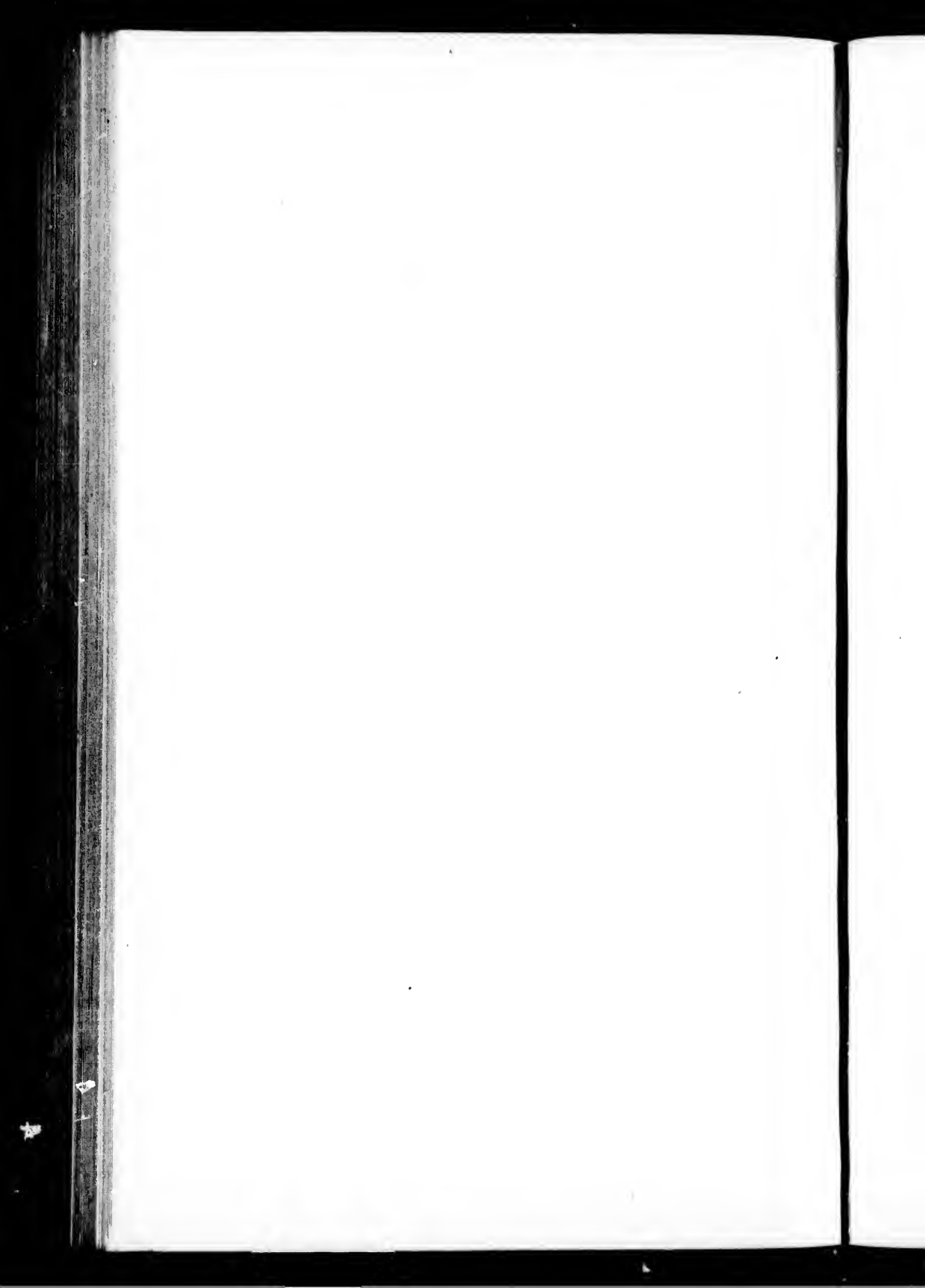
Ainsi, de son enfance  
Les heures d'innocence  
S'écoulaient ici-bas ;  
Et les longues tempêtes  
Qui tonnent sur nos têtes  
Ne la menaçaient pas.

Sa vertu, forte et neuve,  
Comme une fleur qu'abreuve  
La brume du matin,  
A l'âme maternelle  
Paraissait vive et belle,  
Comme un phare lointain.

Mais comme la pervenche,  
Ou l'épis qui se penche  
Et tombe sans mûrir,  
Au matin de son âge,  
Son beau front, sans nuage,  
S'est penché pour mourir !

Et pour jamais son âme,  
Sur un rayon de flamme,  
Fuyant ce triste lieu,  
Vola parmi les anges,  
Pour chanter les louanges,  
Les louanges de Dieu...!

Vieux beffroi du village,  
Eveille le rivage  
Par ton chant solennel ;  
Un ange de la terre  
Remonte avec mystère,  
Aux pieds de l'Eternel !



## L'AVEUGLE DE LOTBINIÈRE

Sur le riant rivage où s'endort l'onde pure,  
Au pied d'un peuplier où la brise murmure  
A l'approche du soir,  
Un vieillard au front chauve et sillonné de rides,  
Aux lèvres sans souris, tremblantes et livides,  
Vient quelquefois s'asseoir.

Sa fille à ses côtés, sur l'herbe molle et dense,  
Aussi pure qu'un lis, l'œil brillant d'innocence,  
Lui parle sur les cieux ;  
A ses jours d'amertume elle donne des charmes,  
Elle essuie, en priant, les douloureuses larmes  
Qui tombent de ses yeux.

Thérèse n'est plus jeune, et son âme naïve  
Pour son Dieu seulement d'une tendresse vive  
Garda la douce ardeur :  
Jamais pour le jeune homme elle n'eut un sourire ;  
Dans son humble regard en vain l'on voudrait lire  
Le secret de son cœur.

Le vieillard ne voit plus le soleil qui se lève,  
Ni la vapeur des monts qu'un frais zéphyr enlève,  
Ni les champs diaprés !  
Il ne voit point, non plus, l'épi qui se balance,  
Les bois mystérieux ni l'oiseau qui s'élance  
Vers les cieux empourprés !

Car le doigt du Seigneur a touché sa paupière.  
Comme une lampe éteinte est resté sans lumière  
Son orbite profond.  
Et les hommes ont dit : « Voyez le misérable  
Qui nous trompa longtemps par sa ruse exécration.  
Comme Dieu le confond ! »

Mais l'aveugle est en paix et garde le silence  
Pendant qu'on le poursuit, le provoque et lui lance  
Des traits envenimés ;  
Il ne refuse point, dans sa triste infortune,  
De supporter la haine et l'ardente rancune  
D'ennemis animés.

Et quand la mâle voix de la cloche sonore  
A béni le Seigneur, au lever de l'aurore,  
Invite le mortel,  
L'aveugle, tous les jours, au temple solitaire  
S'en vient à pas tremblants, égrener son rosaire  
Au pied du saint autel.

## LA PRIÈRE D'UNE MÈRE

La nuit couvrait nos paisibles campagnes  
D'un voile épais,  
Et les échos des bleuâtres montagnes  
Dormaient en paix,  
Quand, tout à coup, une voix aussi tendre  
Qu'un chant des flots,  
Dans le silence, au loin, se fit entendre,  
Disant ces mots ;

« Bonne Madone, éloigne tout orage,  
Tu le peux bien !  
Tu vois aller l'espoir de mon vieil âge,  
Mon seul soutien.  
Pour acheter le pain noir à sa mère  
Qu'il aime tant.  
Comme il s'expose, hélas ! à la misère  
Le pauvre enfant !

« Un frais zéphyr enflait la blanche voile  
De son bateau :  
Je le suivis des yeux tant que l'étoile  
Trembla dans l'eau.

Son aviron se plongeait en cadence  
    Dans les flots bleus ;  
De temps en temps il tournait en silence  
    Vers moi ses yeux !

« A la clarté d'une lune frivole  
    Je pouvais voir  
Glisser sur l'eau, comme un oiseau qui vole,  
    Son canot noir !.....  
Mais, sous le vent, l'orme penche la tête  
    Avec grand bruit,  
Et le ciel noir présage la tempête  
    Pour cette nuit !

« Si je voyais de sa rame cassée  
    Quelques morceaux.....  
Ou bien sa voile à peine rapiécée,  
    Toute en lambeaux,  
Par la tempête à la grève poussées  
    Demain matin !.....  
Ah ! bonne vierge, éloigne ces pensées  
    Et ce destin !

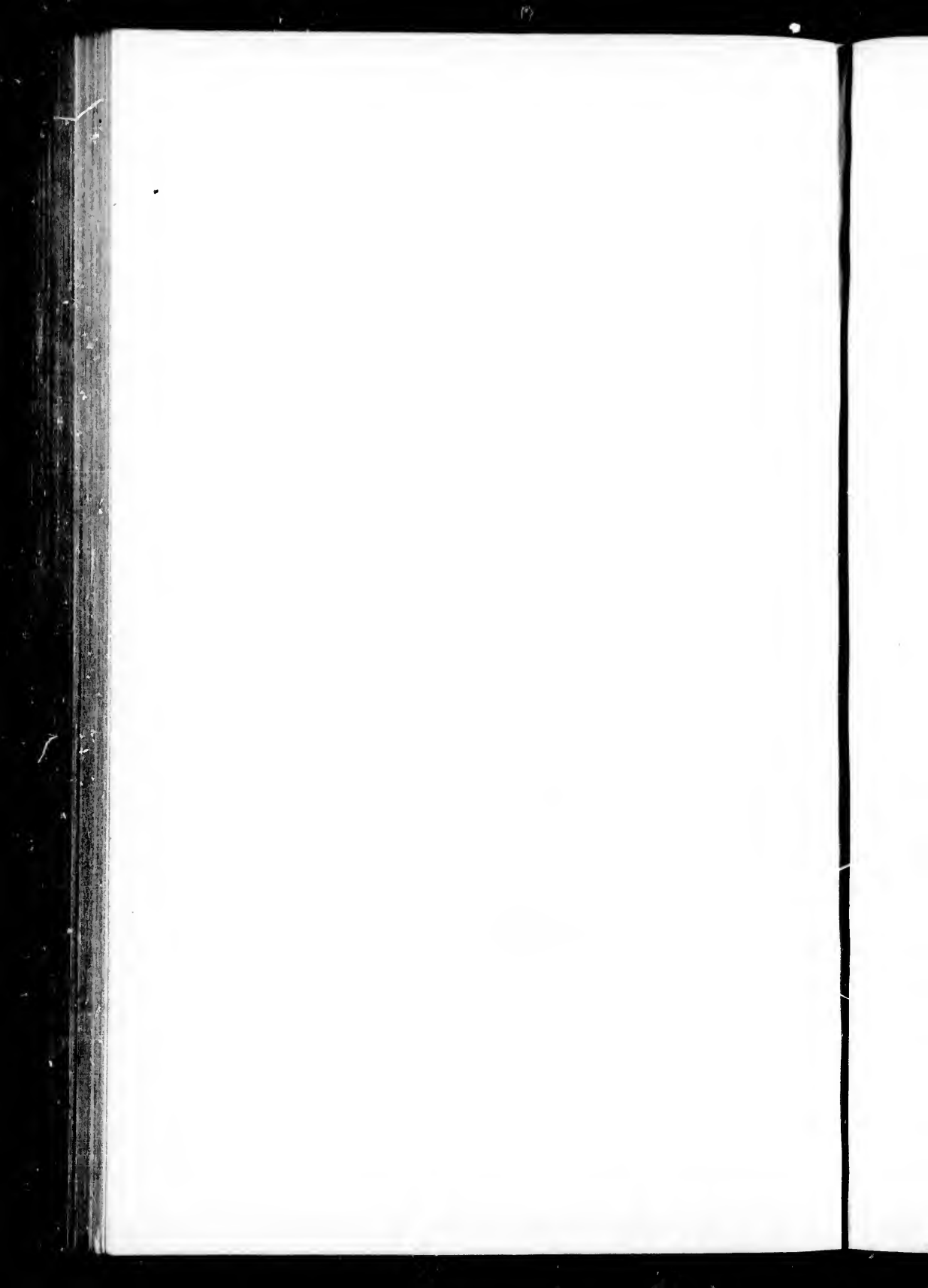
« Que son canot soit guidé par la brise  
    Loin de l'écueil :  
Qu'il n'aille point là-bas où l'onde brise,  
    C'est le cercueil  
De son vieux père..... O Dieu ! je m'en rappelle  
    Encore bien !  
J'aurais voulu, dans cette heure cruelle,  
    Qu'il fut le mien !

« Ah ! ne fais pas que je sois la première  
Qui prie en vain !  
Bonne Madone, écoute ma prière,  
Et que demain  
Mon cher Léon, sur sa barque légère,  
Et sans malheurs,  
Vienne aborder à la rive où sa mère  
L'attend en pleurs !

« Mais cependant si tu voulais entendre  
Mes derniers vœux !...  
« Que cette nuit Léon n'ose point tendre  
« Ses filets neufs.....  
« J'aimerais mieux manger sec, ô ma reine,  
« Notre pain noir,  
« Et qu'il revint, pour adoucir ma peine,  
« Même ce soir ! »

Ainsi disait, comme un vent qui soupire,  
La douce voix ;  
Elle tomba comme des sons de lyre  
Au fond des bois.  
Le vent brisa le voile de nuage,  
L'étoile luit,  
Et le pêcheur revint à son rivage  
Pendant la nuit.





## HARMONIE

A MON AMI L. H. FRÉCHETTE.

Le jour vient de s'éteindre ;  
Mais son dernier rayon  
N'a pas fini de teindre  
D'or et de vermillon  
La frange du nuage  
Qui court dans le ciel bleu  
Pour rendre son hommage,  
Son hommage à son Dieu.

Viens sur la rive  
Où l'onde vive  
Traîne le sable d'or ;  
Viens au bocage  
Voilé d'ombrage,  
Dans le feuillage  
La brise joue encor.

Lorsque le jour s'élance  
Dans un ciel radieux,

Ou que le soir balance  
Son vol silencieux,  
Dans l'immense nature,  
Pour louer l'Éternel,  
Tout chante, tout murmure  
Un hymne solennel.

Vois, sous les voiles  
Semés d'étoiles  
De la paisible nuit,  
L'oiseau roucoule,  
Le ruisseau coule,  
Et le vent roule  
Le feuillage avec bruit.

Sur la verte colline  
D'où la brume descend,  
A son saint nom s'incline  
Le chêne frémissant ;  
La limpide fontaine  
Fait murmurer ses eaux  
Et la forêt lointaine  
Ses verdissants arceaux.

Le fleuve sombre  
Penche dans l'ombre  
Son urne de saphyr,  
Et la nacelle  
Légère et frêle  
Ouvre son aile  
Au souffle du zéphyr.

Souriante et coquette,  
 A travers la forêt,  
 Là-bas la lune jette  
 Un regard indiscret ;  
 Parsemant la clairière  
 De paillettes d'argent,  
 Sa tremblante lumière  
 Nous caresse en passant.

Gentille et pure,  
 Dans la verdure,  
 Sourit la jeune fleur :  
 De sa corolle  
 Sur l'aile molle  
 Du vent s'envole  
 Une suave odeur.

Le matelot fredonne,  
 Pour calmer son ennui,  
 Un chant à la Madone  
 Dont l'œil veille sur lui.  
 De sa flexible rame  
 Un vieux pêcheur pensif  
 Bat l'écumeuse lame  
 Qui berce son esquif.

De chaque feuille  
 Le vent recueille  
 Un son mystérieux ;  
 Dans la prairie

Toute fleurie  
L'insecto crio  
Sous le gazon soyeux.

Et la mouche-luisante,  
Dans son vol inconstant,  
Par sa robe éclatante  
Trahie à chaque instant,  
Paraît comme une étoile  
Qui s'échappe des cieux  
Et glisse sur le voile  
Des vals silencieux.

De tige en tige,  
Au loin voltige  
Le papillon de nuit,  
Ou sur la rose,  
A l'aube éclore,  
Il se repose  
Un moment et s'enfuit.

A genoux sur la terre,  
Au pied du peuplier,  
Près de sa jeune mère  
Un enfant va prier.  
Le nuage qui passe  
Et les globes de feu  
Qui roulent dans l'espace  
Lui parlent de son Dieu.

Toute la terre,  
Avec mystère  
Rend hommage au Seigneur !  
Eclairs, orages,  
Vents et nuages,  
Fleurs et feuillages,  
Tout chante en son honneur !

Et nous de notre Père  
Admirons les bienfaits :  
En Lui notre Ame espère :  
A Lui gloire à jamais !  
Que l'odorante brise,  
Que la nuit, que le jour,  
Que tout l'univers dise :  
A Dieu louange, amour !



## LE RETOUR

A travers les rameaux d'une forêt aride  
Les vents faisaient entendre un plaintif sifflement ;  
La neige, en tourbillons, tombait d'un ciel livide,  
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière  
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir :  
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,  
Et la lueur du poêle était sa lampe au soir.

Une femme encor jeune et dont un pâle voile  
De tristesse et de peine éclipait la beauté,  
Était assise seule à la porte du poêle,  
Et filait sa quenouille avec anxiété.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,  
Doucement s'endormait en priant le bon Dieu.  
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;  
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.



Et puis, de temps en temps, la solitaire femme  
Regardait une croix pendant aux murs noircis :  
Alors un long soupir s'échappait de son âme,  
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps aussi sa paupière baissée  
Laisait couler des pleurs, pleurs, hélas ! superflus !  
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée  
Elle disait : Seigneur, il ne reviendra plus !

Et comme elle priait, unissant sa prière  
Aux longs mugissements des vents impétueux,  
Un homme vint frapper à la pauvre chaumière.  
Il entra s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur ainsi qu'une colombe  
A l'aspect imprévu d'un aïde vautour.  
—« Femme, » dit l'étranger, « de fatigue je tombe :  
« Puis-je ici du matin attendre le retour ? »

Elle lui répondit : « Le Seigneur me préserve  
« De rester insensible à la voix du malheur !  
« Voyageur, assieds-toi ; que Jésus nous conserve !  
« Qu'il te donne la paix et calme ma douleur ! »

L'étranger près du feu vint s'asseoir sans attendre ;  
De sa robuste épaule un grand manteau pendait,

Son œil, couleur du ciel, était brillant mais tendre,  
Sur son large estomac sa barbe descendait.

—« Femme, votre douleur est-elle sans remède ?  
« Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?  
« Au temps, vous le savez, toute amertume cède,  
« Et la mort vient bientôt du deuil nous retirer. »

—« Hélas ! » reprit la femme, en versant une larme.  
« J'ai connu le bonheur et j'ai béni mon sort ;  
« Mais pour moi, maintenant, le jour n'a plus de charme ;  
« Je n'aime plus la vie et pourtant crains la mort !

« Par mon travail, pourtant, j'éloigne la misère,  
« Et mon petit Ernest est si beau, si vermeil !.....  
« Cet ange, il ne sait pas les larmes que sa mère  
« Verse pendant qu'il dort d'un paisible sommeil !

« Le pauvre enfant n'a point souvenir de son père,  
« Car il avait encor pour berceau mes genoux  
« Quand ce père chéri sur la rive étrangère,  
« Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

« Qu'avions-nous donc besoin de ces richesses vaines,  
« Nous nous aimions tous deux et c'était le bonheur ?  
« Souvent la pauvreté voit des heures sereines,  
« Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

« Ah ! si je le voyais avant que de descendre  
« Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !  
« Mais le ciel à mes vœux refuse de se rendre,  
« Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits ! »

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie,  
Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu ;  
Il se jette soudain dans ses bras, et s'écrie :  
« Emma, console-toi, ton époux est venu ! »

## IL FAUT CHANTER

Lorsque les ombres s'évaporent  
A l'horizon que ses feux dorent  
Le soleil reparait toujours !  
Les fleuves qui portent leurs ondes  
A travers nos plaines fécondes  
Ne s'arrêtent point dans leurs cours !

Mais l'homme, faible créature,  
Et pourtant roi de la nature,  
L'homme passe et ne paraît plus !  
Il se dissipe comme une ombre !  
Ses amertumes sont sans nombre  
Et ses plaintes sont superflus !

Pareille à la feuille sans sève  
Que la bise d'automne enlève  
Au bois par son souffle agité,  
Sa fragile nacelle arrive,  
D'orage en orage, à la rive  
De la terrible éternité !

Pourquoi donc quand un jour expire,  
Qu'une aube neuve vient sourire,  
Hélas ! pourquoi donc chantons-nous ?  
Sur la tombe à peine fermée  
Où dort une personne aimée  
Il faudrait prier à genoux !

Et qui sait si nous verrons naître  
La fleur qui sous notre fenêtre  
N'attend qu'un bienfaisant rayon ?  
Qui sait si nous pourrions entendre,  
A demi caché sous la cendre,  
Le mélancolique grillon ?

Plus d'un qui, d'ivresse en ivresse,  
Croyait atteindre la vieillesse  
N'a pas marché tout son chemin !  
Plus d'un qu'on crut digne d'envie  
A vu la coupe de la vie  
Tomber, tout à coup, de sa main !

Le temps fuit promptement !... n'importe !  
Il faut chanter puisqu'il emporte  
Et nos regrets et nos douleurs !  
Il faut chanter puisqu'il efface,  
Dans notre paupière, la trace  
Qu'ont faite, un jour, de tristes pleurs !

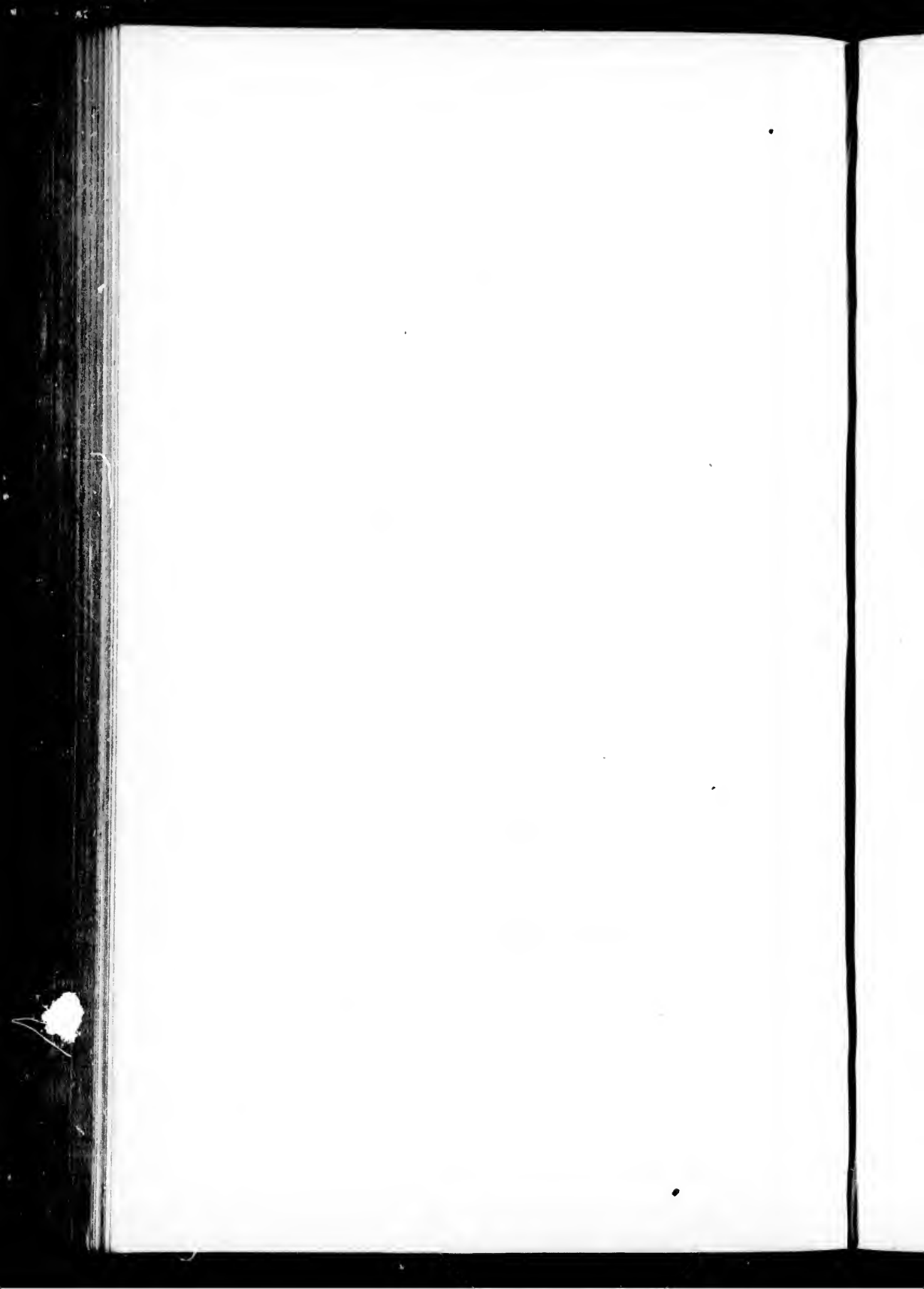
C'est hier, je crois, à l'aurore,  
(Hier, car mon luth vibre encore)  
Que je chantais un nouvel an,  
Et déjà cet an périssable  
Disparaît comme un grain de sable  
Dans l'abîme de l'océan !

Qu'est-ce donc que la vie, ô mon Dieu ? Rien qu'un  
Un jour semé d'orage et de coup de soleil ! [songe !  
Un sommeil plein de trouble où notre âme se plonge  
En attendant la mort, son radieux réveil !

L'ange du Tout-Puissant s'armera de son glaive  
Car le sang de l'agneau ne défend aucun seuil,  
Et plusieurs d'entre nous de cet an qui se lève  
Devront attendre, hélas ! la fin dans le cercueil !

Chantons, pourtant, chantons le temps qui reste à vivre !  
Chantons avec les voix qui murmurent dans l'air !  
Avec les rameaux secs qui craquent sous le givre !  
Avec les tourbillons que soulève l'hiver !

Chantons avec l'oiseau dans la forêt altière !  
Chantons dans le bonheur, dans le deuil et l'ennui !  
Chantons le Dieu qui verse, ainsi qu'une poussière,  
Les siècles devant Lui !



## LA NOUVELLE ANNÉE

Salut ! à toi, riante aurore  
D'un nouvel an qui vient d'éclorre  
A la parole du Seigneur !  
Tout sourit à ton arrivée !  
La plainte meurt inachevée  
Sur les lèvres de la douleur.

Qu'apportes-tu, nouvelle année ?  
Viens-tu de roses couronnée  
Comme la Vierge des amours ?  
Ta main tient-elle le calice,  
Ou bien la coupe de délice  
Où devront s'abreuver nos jours ?

Viens-tu, de mille appâts suivie,  
Donner à notre pauvre vie  
De nouvelles illusions ?  
Ou viens-tu comme un léger rêve,  
Qui nous enivre, et qui s'achève  
En amères déceptions ?



Au pauvre enfant pur comme un ange  
Dont le bonheur est sans mélange  
D'amertume ni de regrets ;  
Qui rit aux baisers de sa mère,  
Murmure le nom de son père,  
Apportes-tu de beaux jouets ?

As-tu, pour la folle jeunesse,  
Une coupe pleine d'ivresse,  
Pleine d'espérance et d'amours ?  
As-tu quelque limpide étoile  
Pour l'éclairer ? Un large voile  
Pour jeter sur ses mauvais jours ?

Ou, sur ton aile diaphane,  
Pour le jeune cœur qui se fane  
Au souffle de l'iniquité,  
As-tu quelques rayons de grâce,  
Un souvenir que rien n'efface  
Du droit chemin qu'il a quitté ?

As-tu quelque douce espérance,  
Quelque baume pour la souffrance,  
De tout malheureux qui périt ?  
Un appui pour la pauvre veuve ?  
Pour l'orpheline qui s'abreuve  
De pleurs aujourd'hui que tout rit ?

Viens-tu, comme un nuage sombre  
Dont on regarde flotter l'ombre  
Sur les champs émaillés de fleurs,  
Nous apporter ces longs orages  
Qui sèment au loin leurs ravages,  
Sillonnent et brisent nos cœurs ?

Viens-tu tracer un nouveau ride  
Sur le front pensif et livide  
De l'homme qui vit malheureux ?  
Briser la main qui le protège,  
Et mêler des rayons de neige,  
A l'ébène de ses cheveux ?

Pour voguer avec nous sur l'onde,  
L'onde inconstante de ce monde,  
Parmi les écueils furieux,  
Viens-tu redonner à notre âme  
Un ami, ce divin dictame  
Qui se cueille au jardin des cieux ?

Hélas ! Nos rapides années  
Ressemblent aux feuilles fanées  
Que les vents roulent au vallon !  
On les cueillit pour une fête,  
On en couronna notre tête,  
Puis on les foula du talon.

Pourquoi cette gaité si vive  
Quand la nouvelle année arrive  
Et nous éloigne du berceau ?  
Sommes-nous las de cette vie ?  
Regardons-nous avec envie  
Ceux qui dorment dans le tombeau ?

Non ! Non ! faibles enfants des hommes,  
Ces pensers, comme des fantômes,  
Troubleraient nos esprits peureux !  
Non ! Non ! il est si doux de vivre  
Quand l'espérance nous enivre,  
Même quand on est malheureux !

Chaque nouvel an nous enchante,  
Comme l'œil d'une vierge aimante,  
Comme le soupir de son cœur.  
Nous tressaillons quand il se lève,  
Car nous avons cru, dans un rêve,  
Qu'il nous apportait le bonheur !

Bonheur !..... illusion futile !  
Songe trompeur ! ombre fragile  
Qui fuit quand on croit la tenir !  
Hélas ! l'attendrons-nous sans cesse  
Du temps qui passe avec vitesse,  
Qui passe et ne peut revenir !

## LE ROI ROBERT DE SICILE

### LÉGENDE SICILIENNE.

Traduit de Longfellow.

La Saint-Jean approchait. Le soir de la vigile.  
Le superbe Robert souverain de Sicile,  
Frère du pape Urbain et du puissant Valmond,  
Affectant pour l'Eglise un respect bien profond,  
Vint, suivant la coutume, en pompeux équipages,  
A l'office de Vêpre ; et chevaliers et pages  
A genoux contre lui, priaient avec ferveur  
Pendant qu'il écoutait le chant sacré du chœur.

Or les prêtres, debout au fond de la chapelle,  
Dirent Magnificat d'une voix solennelle ;  
Et le chant alterné des sublimes versets  
Fit retentir la nef que de ses doux reflets  
Un beau soleil couchant illuminait encore.  
Et le roi fut frappé d'une strophe sonore  
Qui retentit soudain comme le bruit des flots.  
Il fit attention et put saisir ces mots :  
*Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !*  
Alors, avec lenteur mais avec arrogance,

Levant son front royal, au prêtre qui s'avance  
 Il dit : « Explique-moi ce singulier refrain. »  
 Le prêtre lui répond avec un air serein :  
 « Son bras a renversé les puissants de leur siège,  
 « Elevé le mortel que l'infortune assiège ! »  
 En entendant cela, le monarque, surpris,  
 Murmure avec colère et d'un ton de mépris :  
 —« C'est bien heureux pour vous que les clercs et les  
[prêtres
 « Comprennent seuls ces mots séditieux et traîtres,  
 « Et que dans toute église on les chante en latin !  
 « Mais que peuples et clercs tiennent bien pour certain  
 « Que nul pouvoir ne peut me descendre du trône ! »  
 Et bercé doucement par le chant monotone  
 Qui roule cadencé sous l'antique plafond,  
 Il tombe, tout à coup, dans un sommeil profond.

Quand il se réveilla la nuit était venue.  
 Il était seul. L'église était déserte et nue ;  
 Et pas une lueur n'éclairait le vitreau.  
 La lampe de l'autel, sur le sombre carreau,  
 Laisait seule flotter quelques rayons funèbres.  
 Il se lève étonné, plonge dans les ténèbres  
 Un regard où la rage est mêlée à l'effroi.  
 D'une main incertaine effleurant la paroi,  
 Il cherche pour sortir la porte accoutumée :  
 Mais il la trouve, hélas ! soigneusement fermée.  
 C'est en vain qu'il appelle et qu'il jure par Dieu,  
 Personne ne l'entend en dehors du saint lieu ;  
 Et ses cris redoublés font tressaillir les dalles  
 Comme des prêtres morts qui riraient dans les stalles !

Cependant ses clameurs ont enfin réveillé  
Le pieux sacristain qui court, tout effrayé,  
Pensent que des voleurs ont envahi l'église ;  
Et sa lampe qu'agite une légère brise,  
Dans chaque angle lui montre un fantôme qui fuit :  
—« Qui va là ? Répondez. D'où provient tout ce bruit ? »  
Dit-il, mais d'une voix que la frayeur altère.  
Le roi Robert répond, enflammé de colère :  
—« Pourquoi cette demande ? Ouvre ; c'est moi, le roi !...  
« Ouvre donc ; as-tu peur ? Je te le dis, c'est moi ! »  
—« C'est quelque vagabond dans un état d'ivresse :  
« Puisse Dieu le punir de sa scélératesse ! »  
Grommela, tout ému, le pauvre sacristain :  
Puis la porte roula sur ses vieux gonds d'airain.  
Un homme alors parut marchant d'un pas rapide,  
Sans chapeau, sans habit, presque nu, l'œil livide ;  
Il ne dit pas un mot en franchissant le seuil :  
Ne tourna point son front que relevait l'orgueil ;  
Mais il glissa sans bruit, à travers la nuit sombre,  
Comme un spectre lugubre, et disparut dans l'ombre.

De ses habits royaux tristement dépouillé ;  
Recouvert à demi d'un haillon tout souillé,  
Le frère de Valmond empereur d'Allemagne  
Et du grand pape Urbain souverain de Romagne,  
Robert roi de Sicile arrive à son palais,  
Renverse avec fureur les timides valets  
Que le bruit fait partout venir sur son passage :  
La honte et le dépit sont peints sur son visage :  
Il entre dans la cour ; il monte l'escalier,  
Et le flambeau qui brille au-dessus du palier

Fait reluire son front d'une pâleur affreuse :  
Sans écouter les cris d'une foule nombreuse,  
Dans les longs corridors il s'élançe en courant.  
Rien ne peut l'arrêter, et d'un bond il se rend  
Au salon des banquets que la lumière inonde  
Et qu'il trouve rempli de plaisirs et de monde.

Là sur son trône d'or il voit un roi nouveau  
Qui porte sa couronne et son royal manteau.  
Ce roi ressemble en tout à Robert de Sicile :  
Même voix, mêmes traits et même abord facile,  
Mais avec un rayon de céleste clarté :  
C'était un ange. Et, bien que sa mâle beauté  
Remplit l'appartement d'une lumière étrange,  
Personne ne croyait que ce roi fut un ange.

Après quelques instants d'une morne stupeur  
Le monarque sans trône est saisi de fureur,  
Et sur l'ange impassible il fixe un œil de flamme ;  
Mais l'ange, souriant du trouble de son âme,  
Lui dit : « Quel est ton nom ? Que viens-tu faire ici ? »  
Robert, plus furieux, feint de sourire aussi,  
Mais d'un souris moqueur et rempli de malice :  
—« Tu veux savoir mon nom, homme plein d'artifice ?  
« Je suis Robert ! et toi, tu n'es qu'un imposteur !  
« Je réclame mon trône et de toi n'ai point peur ! »  
La foule, en entendant ces atroces injures,  
Fit retentir, au loin, de menaçants murmures ;  
Et les grands de la cour, pour punir l'insolent,  
Tirèrent du fourreau le glaive étincelant.

Mais l'ange, reprenant aussitôt la parole,  
En le raillant lui dit sur un ton bénévole :  
—« Non, tu n'es pas le roi ; tu n'es que son bouffon.  
« Tu porteras demain le collet en feston,  
« Les grelots éveillés et le chapeau conique ;  
« Tu prendras des leçons d'un vieux singe comique :  
« A tous mes serviteurs tu devras le respect,  
« Et tu seras soumis au plus humble valet. »

C'est en vain que Robert jure, prie et menace,  
On est sourd à ses cris ; il ne trouve point grâce.  
On le pousse, en riant, au bas des escaliers ;  
Un groupe jovial de petits écuyers  
Court au-devant de lui se moquant de ses larmes ;  
Puis, au moment qu'il sort, les soldats, sous les armes,  
Par un rire éclatant font défaillir son cœur.  
Alors on applaudit, et puis un cri moqueur :  
« Vive le roi ! » s'élève au milieu de la foule,  
Et d'échos en échos sous les toits ce cri roule.

Quand les premiers reflets du matin radieux  
Avec l'odeur des prés montèrent vers les cieux,  
Robert se réveilla, se disant en lui-même :  
« Le rêve que j'ai fait est d'une horreur extrême ! »  
Mais lorsqu'il se tourna sur son dur oreiller  
Pour fuir ce rêve horrible et mieux se réveiller,  
Il entendit frémir la paille de sa couche.  
Alors il entr'ouvrit un œil sombre et farouche,  
Et vit, à ses côtés, le casque et les grelots,  
Et les coursiers fougueux qui de leurs durs sabots  
Battaient, en hennissant, le pavé de l'étable ;



Il vit, dans un des coins de ce lieu détestable,  
Accroupi près du mur et grugeant un quignon,  
Le singe qu'il avait alors pour compagnon.  
Ce n'était pas un rêv ! et sa gloire première  
S'était, dans un moment, en allée en poussière !

Plus d'un jour s'écoula. La Sicile eut encor,  
Comme au temps de Saturne, un heureux âge d'or !  
Chaque automne on avait, sous le règne de l'Ange,  
Champs couverts de moissons et féconde vendange !  
Et l'antique géant que Jupin enchaina,  
Encelade dormait sous le brûlant Etna !

Mais Robert cependant voyait fuir les journées  
Sans que rien n'adoucit ses tristes destinées.  
Il était sombre et dur, et portait les chiffons  
Dont on avait toujours affublé les bouffons.  
Pour se moquer de lui les valets et les pages  
Venaient lui demander si ces beaux apanages  
Avaient toujours été ses vêtements royaux.  
Sur sa table on portait les plus mauvais morceaux.  
Les superbes coursiers et le vieux singe immonde  
Étaient les seuls amis qu'il connut dans le monde.  
Il n'en était pourtant guère moins orgueilleux.  
Lorsqu'il se promenait, pensif et malheureux,  
Souvent l'ange, prenant une démarche grave,  
Venait à sa rencontre, et d'une voix suave  
Mais d'un ton qui pouvait lui causer de l'effroi,  
En se penchant vers lui, disait : « Es-tu le roi ? »  
Alors une rougeur couvrait ses traits livides,  
Il relevait son front sillonné par les rides,

Et puis lui répondait avec rage et hauteur :  
—«Oui ! oui ! je suis le roi ! Tu n'es qu'un imposteur !»

Trois ans étaient passés. Une riche ambassade  
Vint s'arrêter, un soir, devant la colonnade  
De l'antique palais des rois siciliens,  
Après avoir quitté les bords danubiens.  
Elle se composait de brillants personnages,  
Nobles et fiers porteurs de gracieux messages  
Que l'empereur Valmond à Robert envoyait,  
Pour lui dire qu'Urbain leur frère le priait  
D'oublier, un moment, les soucis du royaume,  
Et de venir passer la Grand'Semaine à Rome,  
Afin d'être témoin de la solennité  
Que l'on apporte au culte en la sainte cité.

L'Ange reçut alors, avec magnificence,  
Ces nobles envoyés d'une grande puissance.  
Il les fêta, leur fit les présents les plus beaux :  
De riches bracelets, de superbes anneaux,  
Des manteaux de velours bordés de peaux d'hermine,  
Et des habits brodés d'une étoffe très-fine.  
Il partit avec eux, et les légers vaisseaux,  
Toutes voiles au vent, sillonnèrent les eaux.

Sur le sol italien la noble cavalcade  
Fièrement chevaucha, de bourgade en bourgade,  
Avec éperons d'or et vigoureux coursiers,  
Grands panaches de plume et brillants étriers.

Assis comiquement sur une vieille rosse  
Dont le poil rude et long défait toute brosse ;  
Qui, tour à tour, amblait, galoppait, trottinait,  
A la suite des grands le roi Robert venait.  
Ses légers oripeaux voltigeaient à la brise ;  
Le singe, à ses côtés, grimaçait à sa guise ;  
Et des troupes d'enfants ricanoux et bavards,  
Pour le voir chevaucher, venaient de toutes parts.

Le pape reçut bien ses hôtes magnifiques,  
Et vint au-devant d'eux sous ses vastes portiques.  
Dans l'église Saint-Pierre, avec émotion,  
A chacun il donna sa bénédiction.  
De ses musiciens la bande réunie  
Fit résonner les airs d'une douce harmonie.

Or pendant qu'avec l'Ange il conversait gaiment,  
Robert le vieux bouffon s'avance hardiment,  
Range la multitude et s'écrie à voix haute :  
—« Je suis le roi Robert ! Chasse, bien loin, cet hôte !  
« C'est un vil scélérat qui se déguise en roi !  
« Le seul roi de Sicile, ô saint Père, c'est moi !  
« Si je suis malheureux, ma pénible misère  
« Ne doit pas t'empêcher de reconnaître un frère ! »  
Surpris de ce discours le vénérable Urbain  
Interroge des yeux le visage serein  
De l'Ange qui sourit et ne veut rien lui dire.  
Mais l'empereur Valmond, en éclatant de rire :  
—« C'est vraiment, reprit-il, une belle façon  
« De garder à ta cour un vrai fou pour bouffon ! »

Et le pauvre Robert, honteux, la tête basse,  
Est bientôt relégué parmi la populace.

Cependant l'on chôma, dans l'illustre cité,  
La Sublime Semaine avec solennité ;  
Et, le samedi-saint, une vive lumière  
Resplendit dans le ciel d'une étrange manière.  
La présence de l'ange, avant que le soleil  
N'eut doré les coteaux de son éclat vermeil,  
Faisait briller les airs d'une divine teinte,  
Et les chrétiens, remplis de ferveur et de crainte,  
Croyaient que le Sauveur, sorti de son tombeau,  
S'élevait triomphant vers le ciel de nouveau !  
Le malheureux bouffon sur sa couche de cendre  
Vit, dans le même temps, quelques rayons descendre  
Et remplir son taudis d'une grande splendeur ;  
Puis, une voix du ciel vint lui parler au cœur.  
Il entendit frémir, dans l'air limpide et calme,  
Les replis d'un linceul, les feuilles d'une palme ;  
Et, tombant à genoux, navré par les douleurs,  
Le front contre le sol, il versa bien des pleurs.

Après un mois passé sous le beau ciel de Rome  
Les deux frères d'Urbain vinrent dans leur royaume,  
Le monarque Valmond, aux bords Danubiens  
Fut avec allégresse accueilli par les siens ;  
Et l'ange dirigea ses pompeux équipages  
Jusques à Salerno qui dort sur les rivages ;  
Et de là ses vaisseaux fendant le flot amer,  
Voguèrent vers Palerme au-delà de la mer.

Longtemps après, un jour qu'il était sur son trône,  
Le sceptre dans la main, sur le front la couronne,  
Il entendit sonner, au clocher du couvent,  
La prière du soir que les ailes du vent  
Ou les anges de Dieu portaient, avec mystère,  
Et de la terre au ciel et du ciel à la terre.  
Il invita sa cour à sortir un moment,  
Et fit dire au bouffon de venir promptement.  
Et quand ils furent seuls dans la salle splendide  
Il lui dit de nouveau d'un ton doux et candide :  
« Es-tu le roi ? » Robert courbant la tête alors,  
Et poussant un soupir, l'âme en proie aux remords,  
Répondit humblement aux paroles de l'ange :  
« Je ne suis qu'un méchant dont le Très-Haut se venge !  
« Mon orgueil a tourné contre moi le Seigneur !  
« L'aspect de mon péché me remplit de terreur :  
« J'entrerai dans un cloître et ferai pénitence !  
« Et, jusqu'à ce que j'aie expié mon offense,  
« Je monterai, pieds-nus, devant le monde entier  
« Du ciel qui me punit le douloureux sentier ! »  
Et pendant qu'il parlait, plus suave que l'ambre,  
Un céleste parfum remplit toute la chambre.  
D'un éclat merveilleux l'ange saint resplendit.  
Et par une fenêtre alors on entendit,  
Malgré tout le fracas et les cris de la place,  
Le chant alternatif plein de force et de grâce  
Des bons religieux du vieux cloître voisin  
Qui chantaient ce verset du cantique divin :  
*Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles !*  
« Son bras a renversé les puissants de leur siège,  
« Elevé le mortel que l'infortune assiège ! »  
Et plus haut que ce chant retentit une voix,

Douce comme les chœurs des oiseaux sous les bois,  
Les murmures joyeux d'une vive fontaine,  
Ou les vibrations d'une cloche lointaine :  
— « Robert, je suis un ange, et vous êtes le roi ! »  
En entendant ces mots Robert, saisi d'effroi,  
Pour voir l'ange leva son humide paupière.  
Hélas, il était seul ! Et l'ange de lumière,  
Vers le divin séjour avait pris son essor ! .....  
Il était revêtu d'un manteau de drap d'or ;  
Son noble front portait la couronne royale !  
Et quand les courtisans entrèrent dans la salle  
Ils le trouvèrent seul qui priait humblement  
A genoux et plongé dans le recueillement !



## LE PETIT GAZETIER

AU PREMIER DE L'AN.

Bon ! l'aurore  
Brille et dore,  
Sur leurs rochers,  
Les hauts clochers  
De la ville  
Bien tranquille !  
Ah ! ce matin,  
Comme un lutin  
Je trottine,  
Je butine  
De tous côtés  
Les nouveautés !  
Je vous jette  
La gazette  
Fidèlement  
Et poliment.  
Je m'attache  
A ma tâche.  
Sans préjugé,  
J'ai bien jugé  
Son immense  
Importance.



Messieurs, hélas !  
*J'ai sur les bras*  
Ce qu'écrivent  
Ceux qui vivent  
Pour critiquer,  
Pour démasquer,  
Les misères,  
De leurs frères ;  
Les rêves d'or  
Que fait encor  
A son aise,  
Dans sa chaise,  
Ou sous son drap,  
L'homme d'État ;  
L'amertume  
De la plume  
Des rimailleurs,  
Des criailleurs ;  
Ce que pense  
En silence,  
Tout écrivain  
Au cœur serein.

Ma personne  
Porte et donne  
A chaque seuil,  
Et sans orgueil,  
La sagesse  
De la Presse.  
Sous ce fardeau  
Pesant mais beau

Je succombe  
Et je tombe  
Assez souvent,  
Quoique prudent,  
Car la neige  
Met un piège  
Sur le trottoir,  
Puis il fait noir.  
Mais en route !.....  
Il m'en coûte  
Un petit mal  
Mais c'est égal,  
Je l'endure  
Sans murmure  
Dans mon désir  
De vous servir  
*La bonne année*  
*Dans ma tournée.*



## MÉLINA

Les derniers feux du soir empourpraient le nuage  
Et les oiseaux, perchés sur le rameau discret,  
Faisaient de leur babil retentir le feuillage  
Où la brise berçait leur doux nid de duvet.

Mélina jeune et belle ainsi que la verveine  
Tenait sur ses genoux une charmante enfant :  
La brise parfumée agitait en passant  
Les longs cheveux dorés de la petite Hélène.

Mélina n'avait plus son vertueux époux !  
Elle voyait, hélas ! du seuil de sa chaumière  
La croix qui protégeait sa mortelle poussière  
Dans l'enceinte sacrée où les morts dorment tous.

Et puis ce souvenir de sa mélancolie  
Nourrissait l'amertume et les tendres langueurs :  
Elle se consumait comme une fleur jolie  
Pour qui le frais matin n'aurait jamais de pleurs.

Sur ses genoux, devant le perron solitaire,  
Elle berça sa fille et se mit à chanter,  
Sa douce et triste voix n'était point de la terre :  
Les mères d'alentour sortaient pour l'écouter :

« Comme on voit dans le ciel une brillante étoile  
« Percer de ses doux feux le voile noir des nuits,  
« Ainsi ton œil d'azur perce le sombre voile  
« Qui couvre ma pauvre âme, hélas ! pleine d'ennuis !  
« Repose encor sur moi tes doux yeux je t'en prie,  
« Objet tendre et sacré pour qui j'aime le jour !  
« Et le cœur de ta mère, ô ma fille chérie,  
« Toujours te répondra par un soupir d'amour !

« Comme une belle fleur, au lever de l'aurore,  
« Vient charmer nos regards par son frais coloris,  
« Ainsi me charme en toi, jeune fleur que j'adore,  
« Cette bouche de rose où joue un doux souris !  
« Souris-moi ! souris-moi ! gentille et jeune mie,  
« Ton souris m'est plus doux que l'aspect d'un beau jour !  
« Et le cœur de ta mère, ô ma fille chérie,  
« Toujours te répondra par un soupir d'amour !

« Comme les bruissements des flots sur le rivage,  
« Ou de la fraîche brise à travers les roseaux,  
« Ta voix est ravissante ! et ton charmant ramage  
« Est plus beau que celui de nos petits oiseaux !  
« Parle-moi ! parle-moi ! t'entendre c'est ma vie !  
« Parle-moi donc encore avant la fin du jour !  
« Et le cœur de ta mère, ô ma fille chérie,  
« Toujours te répondra par un soupir d'amour !»

Elle se tut soudain et demeura pensive.  
Alors l'enfant lui dit de cette voix naïve  
    Qui sait charmer,  
Demain tu chanteras, maman : « Beauté suprême,  
    « C'est ma voix même  
    « Qui dit : « Je t'aime,  
    « Veux-tu m'aimer ? »

## II

Un vent léger soufflait ; la feuille, en la vallée,  
Crépitaït vivement au faite de l'ormeau ;  
La lune dans le ciel avait pris sa volée ;  
Sa coquette clarté se reflétait dans l'eau.

Aux nuages dormant maints contours fantastiques  
Elle en faisait des ponts, des rochers, des arceaux,  
Et des temples de marbre, et de brillants portiques  
Qui se brisaient toujours et renaissaient plus beaux.

L'oiseau chantait encor sur la branche de l'orme ;  
Et la grenouille, au bord de ses fangeux marais,  
Croassait son refrain rude, rauque, uniforme,  
Annonçant de la pluie aux arides guérêts.

A la molle lueur de la lune sereine  
Mélina vint s'asseoir sur le gazon soyeux,  
Et puis elle chanta la romance qu'Hélène  
Lui demandait hier, en fermant ses beaux yeux.

« Si l'oiseau chante  
« L'aube brillante  
« Qui naît riante  
« Pour l'enflammer ;  
« Beauté suprême,  
« C'est ma voix même  
« Qui dit : « Je t'aime  
« Veux-tu m'aimer ? »

« Si l'onde pure  
« Roule et murmure  
« Sous la verdure  
« Pour l'animer :  
« Beauté suprême,  
« C'est ma voix même  
« Qui dit : « Je t'aime  
« Veux-tu m'aimer ? »

« Si le zéphire,  
« Le soir, soupire  
« Comme une lyre  
« Pour te charmer ;  
« Beauté suprême,  
« C'est ma voix même  
« Qui dit : « Je t'aime  
« Veux-tu m'aimer ? »

A SELIMA.

Dix-sept printemps ont noué leur couronne  
Autour de ton front radieux.....  
Dix-sept printemps !..... la vierge s'environne  
Alors d'un charme gracieux !

Dix-sept printemps dont j'aperçois les traces  
Dans ton œil noir comme la nuit !  
Dix-sept printemps dont tu gardes les grâces  
Sur tes lèvres où l'amour luit !

L'amour !..... pardonne à ce mot redoutable  
Échappé de mon pauvre cœur.  
Il te fait rire !..... il me trouble et m'accable ;  
Pourtant l'amour c'est le bonheur !

Qui peut nier de ce divin dictame  
Le prestige mystérieux ?  
C'est une fleur qui parfume notre âme,  
C'est un bien qui nous vient des cieux.



C'est une lampe, une brillante étoile  
Qui chasse l'ombre du malheur ;  
C'est un beau rêve, un ciel d'azur qui voile  
Le souvenir de la douleur.

Autour de nous tout palpite, tout aime,  
Où, tout ce qui vit, Sélima ;  
L'amour, vois-tu, c'est une loi suprême  
Que le roi du ciel proclama.

Près du ruisseau, la légère alouette  
Aime l'eau qui flatte son pied ;  
Et le grillon aime le feu qui jette  
Un rayon d'or sous le trépied ;

Le papillon aime le gai rivage  
Où nous le voyons badiner ;  
L'active abeille aime la fleur sauvage  
Qu'elle s'empresse à butiner !

Le jeune oiseau, la gentille compagne  
Qui reste fidèle à son nid ;  
Et le chasseur, l'écho de la montagne,  
Lorsque le jour se rembrunit.

Moi, Sélima, dont chaque jour redouble  
La mélancolie et l'effroi,  
Ah ! j'aime aussi, car mon âme se trouble  
Quand ton œil noir s'attache à moi !

## SOUHAITS

Jeune fille craintive,  
A ma lyre plaintive  
Tu viens demander des accords :  
Aimes-tu la prière  
Du barde à l'âme fière  
Qui passe inconnu sur ces bords ?

Sois heureuse, douce et gentille :  
D'un pur amour subis la loi.  
Sois plus heureuse, jeune fille,  
Que celui qui chante pour toi !

Déjà ma lyre est prête :  
La tâche du poète  
Est de chanter dans ce séjour ;  
Chanter l'heure de peine,  
Chanter l'heure sereine,  
Chanter le ciel, chanter l'amour.

Sois heureuse, douce et gentille :  
D'un pur amour subis la loi.  
Sois plus heureuse, jeune fille,  
Que celui qui chante pour toi !

Dans son nid de feuillage  
Le jeune oiseau sauvage  
Craint moins la serre du vautour,  
Et toi, près de ta mère,  
D'une pensée amère  
Tu redoutes moins le retour.

Sois heureuse, douce et gentille :  
D'un pur amour subis la loi.  
Sois plus heureuse jeune fille,  
Que celui qui chante pour toi !

Avec l'aube vermeille  
Un doux espoir s'éveille  
Souvent dans notre pauvre cœur :  
Souvent le soir efface  
La radieuse trace  
Qu'avait laissée un court bonheur.

Sois heureuse, douce et gentille :  
D'un pur amour subis la loi.  
Sois plus heureuse, jeune fille,  
Que celui qui chante pour toi !

La fraîche sensitive,  
Sur le bord de la rive  
Sourit aux rayons du matin :  
Que l'âme sans mystère  
D'un ami sur la terre  
Vienne sourire à ton destin !

Sois heureuse, douce et gentille :  
D'un pur amour subis la loi.  
Sois plus heureuse, jeune fille,  
Que celui qui chante pour toi !

Au vent livrant son aile  
La légère nacelle  
Glisse sur les flots radieux :  
Glisse, glisse comme elle,  
Simple, tendre et fidèle !  
Glisse doucement vers les cieux !

Sois heureuse, douce et gentille :  
D'un pur amour subis la loi.  
Sois plus heureuse, jeune fille,  
Que celui qui chante pour toi !

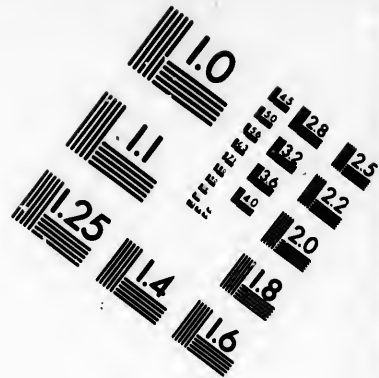
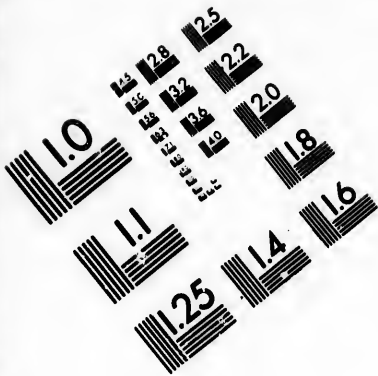


## LE JOUR DE MORTS

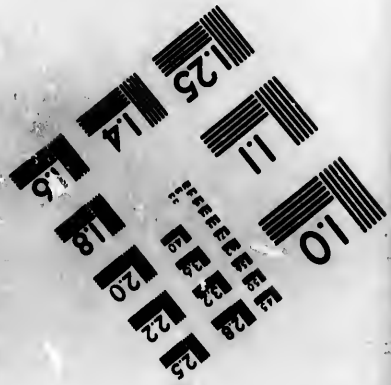
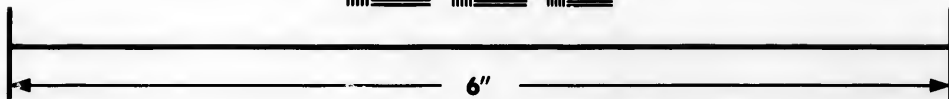
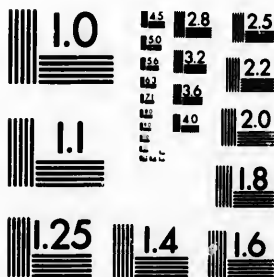
Ecoutez ! écoutez ! Quel bruit se fait entendre,  
Au fond de la forêt, sous les sombres rameaux ?  
Sur les flancs vaporeux des arides coteaux ?  
Dans les nuages noirs qu'on regarde s'étendre,  
Comme de grands linceuls, au bord de l'horizon ?  
Dans les flots irrités dont la crête écumeuse  
Se déchire et se tord sur la rive brumeuse ?  
Parmi la mousse humide et le pâle gazon ?

C'est comme une plainte  
Qu'inspire la crainte !  
C'est un long soupir  
Qui semble sortir  
Du fond de la terre,  
Comme une clameur  
Qu'exhale le cœur  
Que la douleur serre !  
C'est un amer sanglot ;  
C'est un cri de peine,  
Eternelle et vaine  
Que la brise traîne,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503





Comme elle traîne un flot !  
Ou c'est une prière  
    Que chaque rameau,  
    Que chaque arbrisseau  
De l'épaisse bruyère,  
Que l'airain de la tour,  
Le temple solitaire  
Semblent, avec mystère,  
Nous faire tour à tour !

Ecoutez ! écoutez ! Le bruit sans cesse augmente !  
Là c'est comme un torrent dont la puissante voix  
Sourdement retentit dans l'épaisseur des bois ;  
Ou comme une forêt qu'un ouragan tourmente ;  
Ou comme le fracas d'un vieux mur s'affaissant.  
Ici l'on croit entendre une plainte pareille  
Aux sinistres accents de la triste corneille  
Sur le chauve sommet d'un chêne frémissant !

Et le jour se déroule en vagues ténébreuses  
Qui tracent au ciel gris de noirâtres sillons :  
Le soleil désolé dépouille ses rayons :  
Puis des globes de flamme aux crinières poudreuses  
Glissent, en bourdonnant, sous le ciel attristé ;  
Les lambeaux d'un feu sombre, émiettés au passage,  
Font briller un instant le vagabond nuage  
Qui replonge aussitôt dans son obscurité.

On dirait un sanglot immense  
De la nature autour de nous :

Enfants du Christ, entendez-vous  
Cette plainte qui recommence ?

Sais-tu ce que c'est, voyageur ?  
Ton âme a-t-elle quelque doute ?  
N'aurais-tu pas vu sur ta route  
Quelqu'esprit souffrant ou vengeur ?

Petit enfant, dans ta prière  
A genoux bien dévotement,  
As-tu pensé, quelque moment,  
Aux habitants du cimetière ?

Sais-tu ce que c'est, le sais-tu,  
Jeune fille tout étonnée,  
Toi que le ciel a couronnée  
Des grâces et de la vertu ?

Jeune homme plongé dans l'ivresse,  
Sais-tu ce que c'est ? dis-le-moi :  
Lorsque tout pleure autour de toi  
Tu ris et tu chantes sans cesse !

De temps en temps, près des ruisseaux,  
On voit glisser un blanc fantôme ;  
On en voit glisser sous le dôme  
Des grands pins au front des coteaux !

C'est un père dont les années  
Avaient argenté les cheveux :  
Il gémit de longues journées  
Pour rendre ses enfants heureux.  
Semblable aux jours de sa vieillesse  
Il est courbé sous la tristesse :  
    Il lève, vers son fils,  
    Ces mains, qu'avec mystère,  
    Il levait sur la terre  
    Pour le bénir jadis.

Et sa voix funèbre et plaintive,  
Portant la tristesse et l'effroi,  
Murmure à l'oreille attentive :  
« O mon cher fils, priez pour moi ! »

C'est une mère, hélas ! trop tendre  
Pour les chastes fruits de son sein !  
Son amour n'a pu la défendre  
Au tribunal du Souverain.  
Elle est au seuil de sa chaumière ;  
Des larmes voilent sa paupière :  
    Un souris vient mourir  
    Sur ses lèvres flétries,  
    Fleurs que dans les prairies  
    L'automne fait périr !

Et sa voix funèbre et plaintive,  
Portant la tristesse et l'effroi,  
Murmure à l'oreille attentive :  
« O mes enfants, priez pour moi ! »

C'est une sœur charmante et bonne  
Que son printemps ornait encor :  
Elle tomba fleur que moissonne,  
Avant l'été, la serpe d'or !

Et maintenant sa voix plaintive,  
Portant la tristesse et l'effroi,  
Murmure à l'oreille attentive :  
« O mon frère, priez pour moi ! »

C'est un frère, un ami d'enfance  
Que nous a ravis le tombeau !  
Ils partageaient notre souffrance  
Et nous rendaient le jour plus beau !

Et maintenant leur voix plaintive,  
Portant la tristesse et l'effroi,  
Murmure à l'oreille attentive :  
« O mon ami, priez pour moi ! »

C'est un homme que l'infortune,  
Jusqu'à la tombe, a poursuivi :  
Sa présence était importune ;  
Et nul regret ne l'a suivi !

Et maintenant sa voix plaintive,  
Portant la tristesse et l'effroi,  
Murmure à l'oreille attentive :

« Vous malheureux, priez pour moi ! »  
 .....  
 .....

Seigneur, c'est assez de vengeance !  
 Ah ! désarmez votre courroux !  
 Vous êtes un Dieu d'indulgence ;  
 Et pardonner vous est si doux !

Nous ne sommes qu'une poussière,  
 Mais nous vous prions à genoux !  
 Ecoutez notre humble prière :  
 O Dieu clément, écoutez-nous !

Pitié ! pitié ! Dieu de justice !  
 Pitié pour vos pauvres enfants !  
 C'est plus faiblesse que malice  
 S'ils furent désobéissants !

Quand votre bras frappa leur tête  
 Afin de les éprouver tous,  
 Serein comme en un jour de fête  
 Leur front s'est courbé devant vous.

Si vous êtes un Dieu sévère  
 Où trouverez-vous la blancheur ?  
 Comment le pauvre homme pécheur  
 Soutiendra-t-il votre colère ?

## A MA PETITE FILLE

Créature charmante,  
Douce, vive, innocente,  
Qui me ris au berceau,  
Tu commences ta course  
Pure comme à sa source  
Le limpide ruisseau.

J'aime ta voix mignonne  
Et ton front que couronne  
A peine un blond duvet !  
J'aime ta lèvre rose  
Qu'un tiède lait arrose  
Et qu'un souris revêt !

J'aime ton pied d'albâtre  
Que je vois se débattre  
Dans tes langes défaits,  
Et ta main blanche et grasse  
Qui joue et s'embarrasse  
Dans mes cheveux épais !

Ta mère te caresse,  
Et combien sa tendresse  
Ne te plaît-elle pas ?  
Pourtant si je t'appelle  
Tu te détournes d'elle  
En me tendant les bras.

Tu ris bien, ma coquine,  
Et ta voix enfantine  
Gazouille un chant bien doux,  
Quand avec complaisance  
Je te fais en cadence  
Sauter sur mes genoux.

Repose, petit ange,  
Repose dans ton linge,  
Sans peine et sans ennuis !  
Le bonheur à ton âge,  
N'est point sermé d'orage  
Comme au temps où je suis ! .....

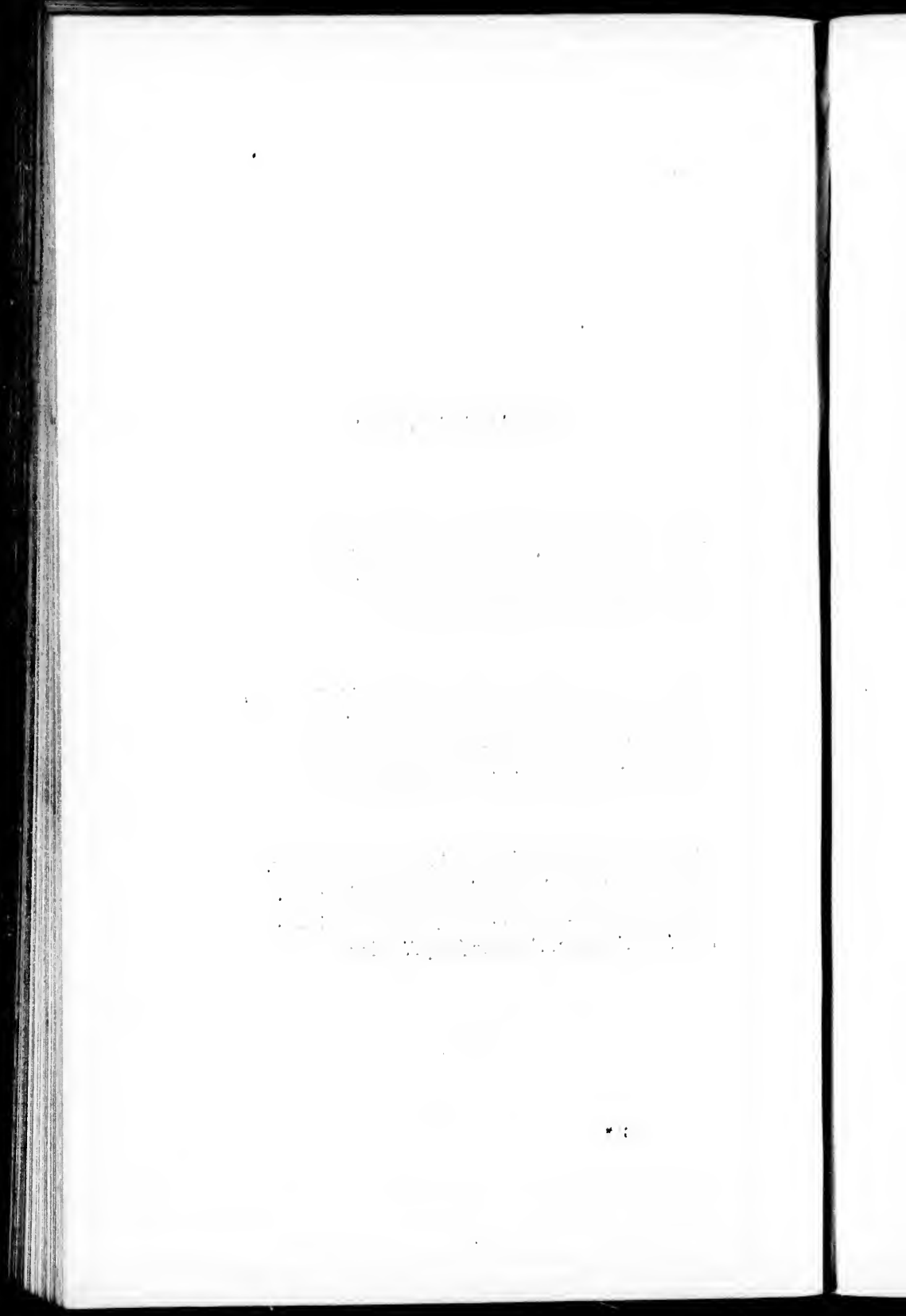


### SON AME S'ENVOLE

Je la voyais passer à chaque aube nouvelle,  
Marchant d'un pas rêveur, le regard abattu :  
Comme par son parfum la rose se révèle  
Elle se révélait par sa douce vertu.

Comme une feuille tombe avant le froid d'automne,  
Comme tombe un épis avant que de mûrir,  
Du monde n'aimant plus le refrain monotone  
Elle pencha son front et ce fut pour mourir.

Et comme une colombe étend ses blanches ailes,  
Roucoule et prend son vol vers l'Orient de feu,  
Entre nos bras laissant ses dépouilles mortelles  
Son âme s'envola, s'envola jusqu'à Dieu.



## MÉLANCOLIE

### I

Lorsque la nuit étend son pâle voile  
Comme un drap noir sur un sombre cercueil,  
Dans la noirceur quand apparaît l'étoile  
Comme l'espoir dans un cœur plein de deuil.

### II

Mon œil humide à travers sa tristesse  
Voit s'écouler la foule des heureux,  
Pareille aux flots qu'avec bruit et sans cesse,  
Roule au rivage un souffle rigoureux.

### III

Je vois passer, comme au jour d'une fête,  
Quelques amis vêtus pompeusement  
Et qui de moi détournèrent la tête .....  
Que fit rougir mon grossier vêtement.

## IV

Je vois passer, légère et palpitante,  
Comme une fleur que promène le vent,  
Une beauté dont l'œil trompeur enchante  
Et dont le cœur vous trahit bien souvent .....

## V

Puis je chemine où le hasard me pousse,  
La tête basse et d'un pas indécis :  
Et sous un toit que recouvre la mousse,  
Quand je suis las, je cache mes soucis.

## VI

Et là debout devant une fenêtre  
Par où le jour ne peut qu'à peine entrer,  
Plein d'amertume, oh ! je regrette d'être .....

Et je voudrais dans la poudre rentrer !

## VII

Coulez ! coulez ! ô longs jours de tristesse !  
Dans votre fuite emportez mes douleurs !  
Coulez ! coulez avec plus de vitesse !  
Assez longtemps j'ai répandu des pleurs !

## VIII

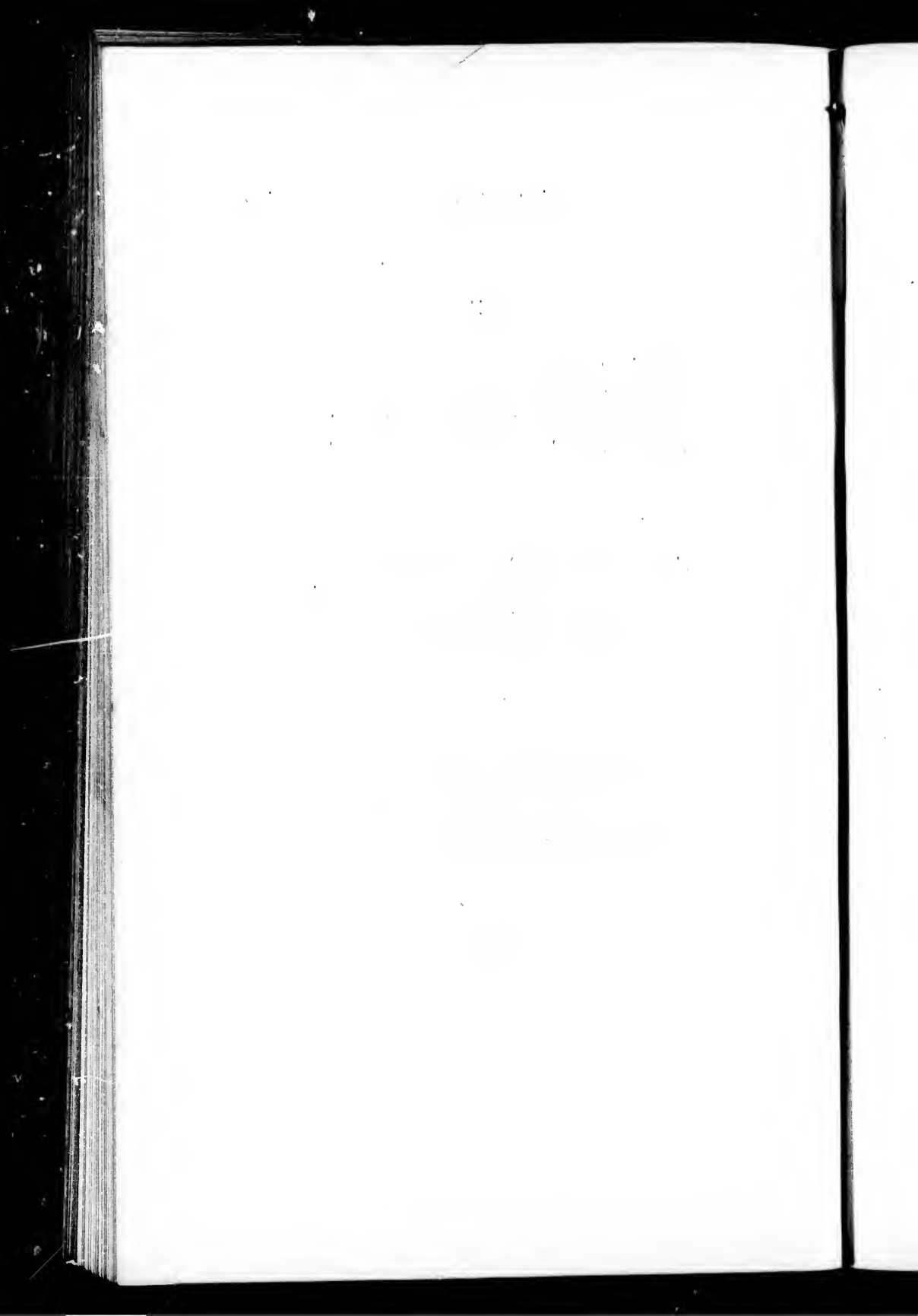
Loin de la rive où j'ai laissé l'ivresse,  
Infortuné, je sèche dans l'ennui !  
Je ne vois point de terme à ma détresse !  
L'espoir, hélas ! ne m'offre plus d'appui !

## IX

Mon cœur souvent, à la brise qui passe,  
Confie, en vain, des plaintes, des souhaits !  
Souvent mes yeux s'égarant dans l'espace  
Cherchant le ciel sous lequel je chantais !

## X

La jeune fleur s'épanouit et tombe  
Jouet futile emporté dans les champs ;  
Comme elle, moi, dès l'aube je succombe,  
Et je dirai bientôt mes derniers chants !



A MADAME ED. RÉMILLARD

Sèche tes pleurs, heureuse mère :  
Le jour où ton fruit gracieux  
    Laissa cette pauvre terre,  
    Tu donnas un ange aux cieux.

Contemplant sans cesse, en extase,  
Comme une fleur dans un beau vase  
Cette âme blanche en ce beau corps,  
Un ange veillait auprès d'elle,  
Et gardien aimable et fidèle  
Il ne la quitta pas alors !

Cette enfant tant chérie  
Sur ton cœur s'est flétrie  
Malgré l'effort de ton amour.  
    Dieu te l'avait donnée  
    Mais déjà couronnée  
Pour la fête de son séjour.

Déjà son aimable sourire  
Jetait dans un divin délire  
Ton cœur qui bénissait le ciel,  
Quand sa petite lèvre rose,  
Pareille à la fleur demi-close  
Sentait le baiser maternel.

Comme dans les vallées  
De silence voilées  
Le berger aperçoit souvent  
De la frêle pervenche  
La petite fleur blanche  
S'en aller au souffle du vent,

De même une haleine mortelle  
Vint de la tige maternelle  
Détacher l'adorable enfant,  
Mais l'ange, chantant son cantique,  
Avec elle, au divin portique,  
Alors s'envola triomphant.

Sèche tes pleurs, heureuse mère :  
Le jour où ton fruit gracieux  
Laissa cette pauvre terre,  
Tu donnas un ange aux cieux.



## REGRETS !

Quel sort mystérieux nous entraîne à la ville  
Nous, timides enfants du simple laboureur ?  
O champ de nos aïeux ! ô campagne tranquille !  
N'étiez-vous pas assez pour notre pauvre cœur ?

Je ne suis plus au temps où de ma douce mère  
Sur mon front, chaque soir, je sentais le baiser !  
Au temps où le malheur nous semble une chimère  
Où le Destin se laisse aisément appaiser !

Des souvenirs d'alors mon âme est toute avide :  
Ils relèvent le cœur lorsqu'il a succombé.  
C'est le parfum qui reste au vase que l'on vide !  
Le feu qui reste au ciel quand le jour est tombé !

Depuis que j'ai laissé les sentiers de l'enfance,  
Et mes rêves de rose, et ma mère, et mes jeux,  
Souvent je me suis vu rejeté sans défense,  
Comme une feuille au vent dans ce monde orageux !

Bien des jours sans soleil ont glacé ma jeunesse !  
Et mes pleurs ont noyé le feu qui m'animait !  
Plus d'un homme jaloux que le bonheur caresse  
A foulé sous ses pas le luth qui me charmait !

• Je veux bien oublier la haine ou la malice  
Des hommes au cœur dur qui me laissent souffrir :  
Je ne souhaite point qu'ils boivent mon calice,  
Ni qu'ils mangent le pain qu'ils me veulent pétrir !

Mais vous ne savez pas, gens heureux de la terre,  
Comme la vie est dure à celui qui n'a rien !.....  
Jamais aux coupes d'or il ne se désaltère. ....  
Il cueille une douleur où vous cueillez un bien !

## UN RÊVE

### MADRIGAL

Un paisible sommeil enchainait ma paupière,  
Puis un rêve bien doux enivrait mon esprit.  
Heureux, je souriais quand mon œil s'entrouvrit.....  
Alors j'aurais osé maudire la lumière !.....

—« Sur la verte pelouse où jouait le zéphyr  
Je voyais s'avancer une vierge candide,  
Plus fraîche que la fleur, plus pure qu'un saphyr ;  
Je lui dis d'une voix amoureuse et timide :

—« Qui t'amène à mes yeux, la plus belle des fleurs ?  
« O toi pour qui je vis ! toi qui sèches mes pleurs !  
« Toi que j'aime à jamais, dis-moi donc qui t'amène ? »

Elle sourit alors, et son œil scintilla !.....  
Ciel ! elle allait parler ! le plaisir m'éveilla !.....  
Mais qu'aurait-elle dit ?..... Dis-le moi, ma *Climène*.



## LA JEUNE MOURANTE

Quel parfum ! quel éclat dans les fraîches campagnes !  
Que l'oiseau chante bien ! que le soleil est beau !  
Tout revit, tout s'anime, ô mes jeunes compagnes,  
Mais je sens sur mon front le vent froid du tombeau !

Voyez ma joue est pâle et ma voix est moins forte :  
Mes yeux n'ont plus l'éclat qu'ils avaient l'autre jour :  
Je ne m'abuse point, un mal secret m'emporte :  
Il me faudra bientôt vous laisser sans retour !

Et je ne verrai plus les blés de la prairie !  
Je n'irai plus cueillir, près des eaux, le glaïeul !  
Je n'irai plus jouer sur la mousse fleurie !  
Je n'irai plus dormir à l'ombre du tilleul !

Mais à peine ai-je vu dix-sept printemps éclore,  
Et la vie à mes yeux semble pleine d'attraits !  
La mort peut écouter le vieillard qui l'implore,  
Je suis trop jeune, moi, pour mourir sans regrets !

La fontaine limpide où l'on se désaltère  
 Ne tarit pas sitôt sous un ciel radieux ;  
 Et là jeune hirondelle à son doux nid de terre,  
 Avant les jours de froid ne fait pas ses adieux.

Ma main tremble en cueillant la blanche pâquerette :  
 Sur le sable perlé mon pied glisse incertain.  
 Retournons, retournons dans notre humble retraite,  
 Nous reviendrons encor jouer demain matin.

.....  
 .....

Quand l'aube déplia son voile d'écarlate,  
 Que les champs et les bois reprirent leurs couleurs,  
 Et que le gai pinson fredonna sa cantate,  
 Elle ne revint point sur la pelouse en fleurs.

Elle mourut le soir à l'heure solennelle  
 Où le dernier rayon lutte avec l'ombre encor,  
 A l'heure où dort l'oiseau la tête sous son aile,  
 Où l'étoile apparaît comme une lampe d'or.

## UN SOIR SUR L'EAU

Voici la brise  
Qui ride et brise  
Le flot dormant !  
Ouvrons la voile  
De blanche toile  
Et sous l'étoile  
Voguons gaiement !

Tout fait silence !  
Le mât balance,  
La barque fuit !  
Point de nuage  
Qui nous présage  
De sombre orage  
Pour cette nuit.

Sur la ravine  
Notre œil devine  
Le grand pin noir .  
Comme un fantôme,

Et, dans le chaume,  
On voit le dôme  
Du vieux manoir.

Tout près se penche  
L'écorce blanche  
D'un vieux bouleau ;  
Tout près murmure,  
Sous la verdure,  
La vague pure  
D'un clair ruisseau.

Vois-tu descendre  
Cette filandre  
D'or et de feu  
Qui te caresse  
Et qui se tresse  
Avec souplesse  
Comme un cheveu ?

Serait-ce un ange  
Dont l'œil t'échange  
Un doux regard,  
Ou bien la lune  
Qui sur la dune  
Pour toi, ma brune,  
Reluit si tard ?

Tous deux ensemble  
Le temps nous semble  
Rapide et doux :

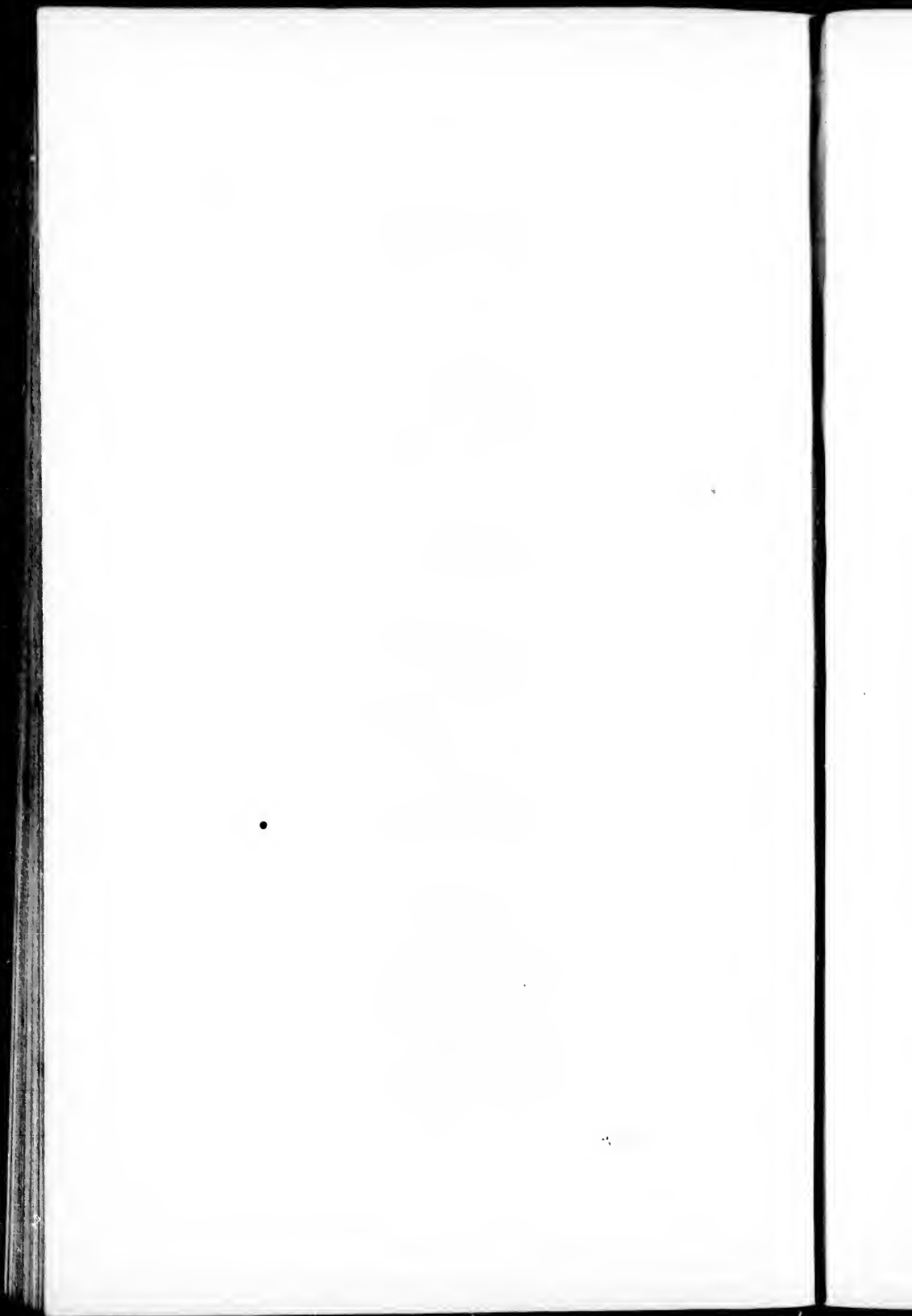


C'est un mystère  
Que je veux taire  
Car sur la terre  
On est jaloux.

Fraîche soirée,  
Vague moirée,  
Ombre et lueur,  
Ciel qui scintille,  
OEil noir qui brille,  
O brune fille,  
Que de bonheur !

Le vent qui joue  
Vient sur ta joue  
Prendre un baiser ;  
Mon cœur s'agite  
Et s'en irrite,  
Je veux, petite,  
Pour l'appaiser .....

Mais plus de brise !  
Et l'onde grise  
Dort à son tour !  
Plions la voile  
De blanche toile  
Et sous l'étoile  
Parlons d'amour.



## RESTONS FIDÈLES

### ROMANCE

Si l'hirondelle  
A tire-d'aile  
Fuit nos climats,  
Son nid de glaise  
Et la falaise  
Tout en frimas ;  
Restons fidèles  
A nos amours.  
Ployons nos ailes,  
Chantons toujours :  
Restons fidèles  
A nos amours !

Si la charmille,  
Partout fourmille  
De pauvres fleurs,  
Hier vermeilles,  
Aujourd'hui vieilles  
Et sans couleurs ;

Restons fidèles  
 A nos amours.  
 Ployons nos ailes,  
 Chantons toujours :  
 Restons fidèles  
 A nos amours !

Si l'onde douce  
 Fuit sous la mousse  
 De la forêt,  
 Traînant la feuille  
 Du chèvre-feuille  
 Qui se mirait ;

Restons fidèles  
 A nos amours.  
 Ployons nos ailes,  
 Chantons toujours :  
 Restons fidèles  
 A nos amours !

Si la gelée  
 La giboulée,  
 Flétrit, au champ,  
 La frêle rose  
 Qu'un pied morose  
 Foule en marchant ;

Restons fidèles  
 A nos amours.  
 Ployons nos ailes,

Chantons toujours :  
Restons fidèles  
A nos amours !

Si la jeunesse,  
Avec ivresse  
Bue à longs traits,  
Fuit comme un songe,  
N'est qu'un mensonge  
Tout plein d'attraits ;

Restons fidèles  
A nos amours.  
Ployons nos ailes,  
Chantons toujours :  
Restons fidèles  
A nos amours !

Et si la foule,  
Sur cette boule,  
Bravant son sort,  
Rit, pleure, chante,  
Bonne ou méchante  
Jusqu'à la mort ;

Restons fidèles  
A nos amours.  
Ployons nos ailes,  
Chantons toujours :  
Restons fidèles  
A nos amours !

Quand notre vie  
Sera finie  
En ce bas lieu,  
Et que nos âmes,  
Comme deux flammes,  
Iront à Dieu ;

Restons fidèles  
A nos amours.  
Ployons nos ailes,  
Chantons toujours :  
Restons fidèles  
A nos amours !

## LE CHANT DU PETIT PÊCHEUR

Ma bonne mère,  
Va, ne crains rien :  
Ma bonne mère,  
Sur l'onde amère  
Je vogue bien !

Pas une étoile  
Ne luit encor !  
Pas une étoile,  
Pas une voile  
Sur les flots d'or !

Mais la Madone  
Veille sur moi :  
Mais la Madone  
Veille et me donne  
Courage et foi.

Avec ma rame  
Je suis sans peur :  
Avec ma rame  
De toute lame  
Je suis vainqueur !

Ma bonne mère,  
Va, ne crains rien :  
Ma bonne mère,  
Sur l'onde amère  
Je vogue bien !



## L'ATTENTE

Hâte donc tes pas !  
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,  
Quand, de nouveau  
Sur le rameau,  
Chante l'oiseau,  
Ma voix t'appelle.

Hâte donc tes pas !  
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,  
Lorsque la fleur  
Ouvre son cœur  
Que noie un pleur  
Ma voix t'appelle.

Hâte donc tes pas !  
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,  
Assis pensif  
Dans mon esquif  
Pour toi tardif,  
Ma voix t'appelle.

Hâte donc tes pas !  
Ne m'entends-tu pas ?

Femme fidèle,  
Quand le jour fuit  
Et que la nuit  
Eteint tout bruit,  
Ma voix t'appelle.

## SANS QUE ÇA PARAISSÉ

Voici le gai jour de l'an,  
Trève de tristesse !  
Chaque âme prend son élan  
Devers l'allégresse !  
Arrière ! enfin la douleur !  
En ce jour point de bonheur  
Sans que ça paraisse !  
Oh ! gai !  
Sans que ça paraisse !

L'enfant naïf et mutin  
Que sa mère presse  
Sur son cœur pur et serein,  
Fièrement se dresse :  
« Oh ! voyez depuis un an  
« Comme j'ai grandi, maman,  
« Sans que ça paraisse !  
« Oh ! gai !  
« Sans que ça paraisse ! »

## SANS QUE ÇA PARAISSÉ.

Le jeune amoureux Firmin,  
 Palpitant d'ivresse,  
 Sur les lèvres de carmin  
 D'Anne sa maîtresse,  
 Vient tendrement déposer,  
 En soupirant, un baiser,  
 Sans que ça paraisse !  
 Oh ! gai !  
 Sans que ça paraisse !

Tout le monde est radieux :  
 La sombre vieillesse  
 Montre un visage joyeux  
 Comme la jeunesse :  
 Mais cependant plus d'un cœur  
 Est plongé dans la douleur  
 Sans que ça paraisse !  
 Oh ! gai !  
 Sans que ça paraisse !

On n'est pas doux qu'à demi  
 Envers qui nous blesse :  
 On reçoit un ennemi  
 Avec gentillesse ;  
 Mais peut-être que demain  
 On dira : « C'est un vilain  
 « Sans que ça paraisse !  
 « Oh ! gai !  
 « Sans que ça paraisse ! »

Maintenant d'un vol léger,  
Plein de hardiessé,  
Glissons-nous à l'étranger  
Qui nous intéresse :  
Soyons bon politiqueur ;  
Arborons toute couleur  
Sans que ça paraisse !  
Oh ! gai !  
Sans que ça paraisse !

Mais en partant saluons  
Avec politesse  
Nos diplomates profonds  
Qui, dans leur sagesse,  
Sauront donner au pays  
Autre tête, autres habits  
Sans que ça paraisse !  
Oh ! gai !  
Sans que ça paraisse !

Chez les Yankees, nos voisins,  
Où l'habile presse  
Fait mille héros divins  
Pour une prouesse,  
Depuis trois ans, ô terreur !  
On se tue avec fureur  
Sans que ça paraisse !  
Oh ! gai !  
Sans que ça paraisse !

Le Polonais vétéran  
Qui cède et s'affaïsse  
Sous l'affreux joug d'un tyran  
Que son sang engraisse,  
S'écrie encore à genoux :  
« O France, secoure-nous  
« Sans que ça paraisse !  
« Oh ! gai !  
« Sans que ça paraisse ! »

Le chef de la nation,  
Invoquant sans cesse  
La non-intervention,  
Dit avec rudesse :  
« Bah ! pourquoi se déranger ?  
« *L'Ours du Nord* peut le manger  
« Sans que ça paraisse !  
« Oh ! gai !  
« Sans que ça paraisse ! »

Ce même illustre mortel  
Qui mène en liesse  
Sieur Victor Emmanuel,  
A fait la promesse  
De conduire, paraît-il,  
A Rome le *roi Gentil*  
Sans que ça paraisse !  
Oh ! gai !  
Sans que ça paraisse !

SANS TOI.....

Doux est le souffle du zéphire  
Durant un soir silencieux ;  
Au fidèle ami qui soupire  
Doux le bosquet mystérieux ;  
Mais du soir l'haleine embaumée,  
Le bosquet de l'amant rêveur,  
Sans toi, ma jeune bien aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Agréable est l'onde bruyante  
Qui de roche en roche s'enfuit ;  
Avec son étoile brillante  
Agréable est la sombre nuit ;  
Mais l'onde, l'herbe parfumée,  
L'étoile perçant la noirceur,  
Sans toi, ma jeune bien aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.

Belle est la fleur qui vient d'éclorre  
Parmi les pleurs d'un frais matin ;  
Belle est au lever de l'aurore  
La voix de quelqu'oiseau lointain ;  
Mais la fleur de pleurs parsemée  
Et la voix d'un oiseau chanteur,  
Sans toi, ma jeune bien aimée,  
Pour moi n'ont aucune douceur.



## A UNE JEUNE RELIGIEUSE

Jeune Vierge douce et candide,  
Jeune vierge, tu l'a quitté  
Ce monde enchanteur et perfide,  
Ce temple de l'iniquité,

Avant d'avoir penché la tête  
Sous le lourd fardeau des ennuis ;  
Avant d'avoir maudit la fête  
Qui trouble la paix de nos nuits !

Tu l'as fui comme la colombe  
Fuit l'aspect d'un cruel vautour,  
Ou comme lorsque la nuit tombe  
L'enfant fuit une vieille tour.

Vierge, ne verse point de larmes,  
Vierge, chante et réjouis-toi.  
Le monde n'a que de faux charmes ;  
On est esclave sous sa loi.

Et pour une heure d'allégresse  
Quelles angoisses ! quels soupirs !  
Et toujours la pâle tristesse  
Suit de près les futils plaisirs.

La petite rose sauvage  
Qui croît dans le sombre vallon  
Fleurit sans redouter l'orage  
Ni le souffle de l'aquilon.

Tranquille au fond de sa retraite  
Elle exhale son doux encens,  
Et le zéphire à la pauvrette  
Murmure d'amoureux accents.

Au pied de l'autel de Marie,  
Humble comme cette humble fleur,  
Tu vas de ton âme attendrie  
Répandre la constante ardeur.

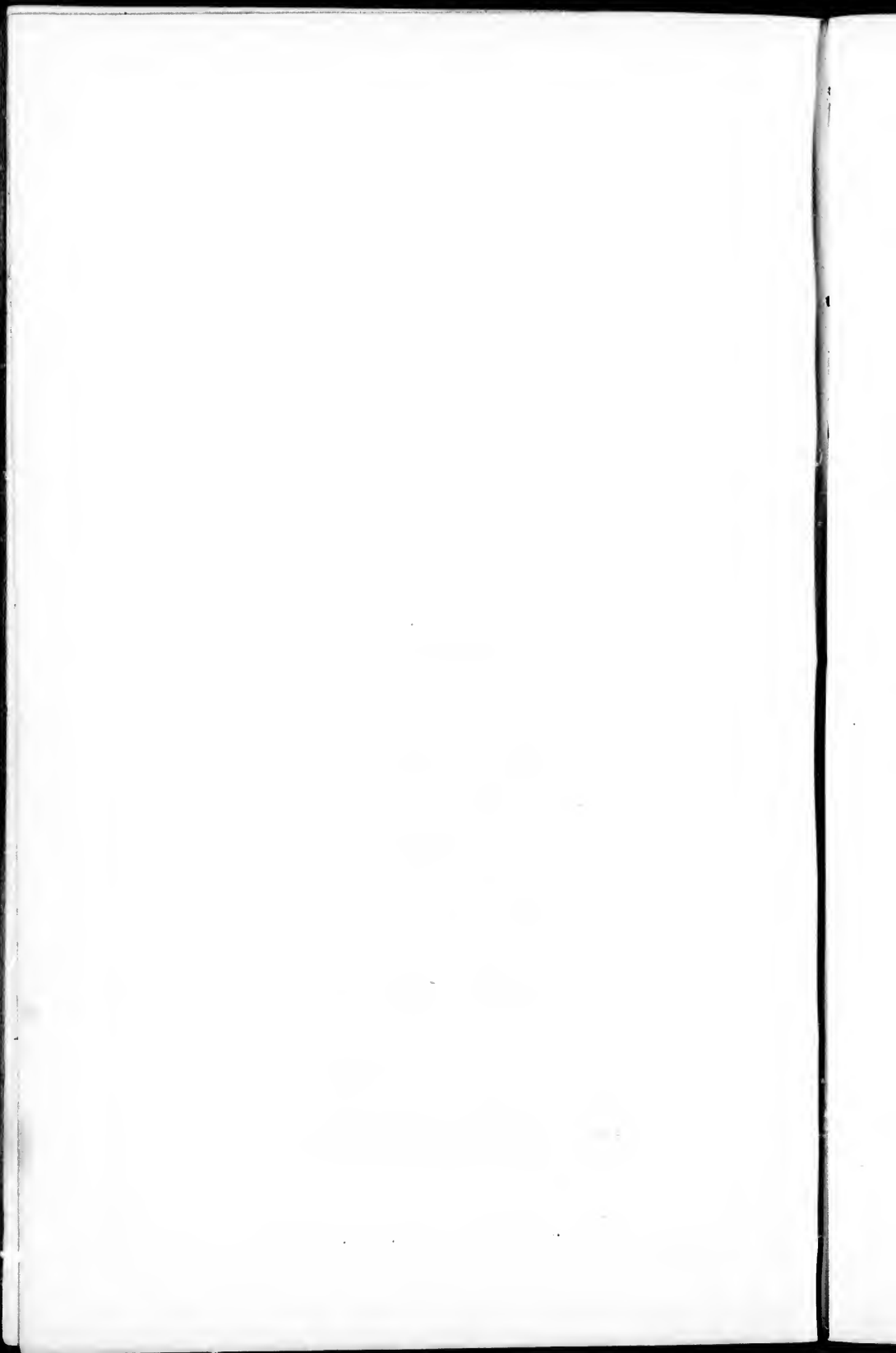
Et tes vœux brûlants, tes prières,  
Monteront au parvis des cieux  
Comme le baume des bruyères,  
Et comme l'encens des saints lieux !

## POUR UN ALBUM

Tu veux que je décore  
Ce livre blanc encore  
D'un coup de mon pinceau,  
Mais je crains, jeune fille,  
Que ma main qui vacille  
Ne le rende moins beau.

Si le premier je glane  
Une fleur qu'un rien fane  
Pour te faire un bouquet.  
Un autre, à ta demande.  
Achèvera l'offrande  
Par ce qui me manquait.

Puissent, ma bonne amie,  
Les pages de ta vie  
Avoir aussi leurs fleurs !  
La paix et l'allégresse,  
Un plaisir, une ivresse  
Et jamais d'amers pleurs !



## POUR UN ALBUM

Comme ce livre blanc, jeune fille, ton âme  
Se remplira bientôt des plus riantes fleurs,  
De ces fleurs qu'on appelle amitié, joie ou flamme  
Et que parfois, hélas ! on arrose de pleurs.

Garde fidèlement jusque dans la vieillesse  
Ce que chacun mettra dans ce livre enchanteur,  
Mais garde mieux encor les doux mots de tendresse  
Qu'un ami simple et vrai gravera dans ton cœur.

Etranger comme amis feuilleteront ces pages  
Où j'écris le premier quelques vers indiscrets ;  
Mais ne laisse jamais la foule des volages  
Feuilleter à plaisir ton âme et ses secrets.



## LA FEMME

Femme au front pur et radieux,  
Ange qui passes sur la terre  
Aimant et priant sans mystère  
De même que l'ange des cieux.

Que tes vertus ! que ta tendresse  
Sont des parfums bien doux !  
Ils enivrent l'époux  
Qui t'aime et te bénit sans cesse.

Avec nous tu verses des pleurs,  
Ou tu chantes un chant d'ivresse :  
De notre enfance à la vieillesse  
Sur nos pas tu sèmes des fleurs.

Tu calmes l'âme qui soupire  
Dans les heures d'ennui ;  
Quand le bonheur a fui  
Il revient avec ton sourire.

Des fleurs que nous offre ta main  
Tu brises la cruelle épine,  
Et par ta constance divine  
Tu fixes le cœur incertain.

Du frais zéphire qui s'éveille  
Ta voix a la douceur ;  
Le ciel est dans ton cœur,  
L'amour sur ta lèvre vermeille.

Comme un esclave suit son roi  
Tu te plais à nous suivre,  
Et tu nous fais revivre  
Dans un ange beau comme toi.



## LASSITUDE

Traduit de Longfellow.

O mes enfants ! pendant bien des années  
Vos petits pieds iront, déchirés et sanglants,  
A travers faux plaisirs, vains espoirs, vœux brûlants,  
Qui jonchent tous nos jours comme des fleurs fanées !...  
Moi qui verrai bientôt devant mes pas s'ouvrir  
La porte de ces lieux où le repos commence,  
Je me sens accablé, chers enfants, quand je pense  
Au long chemin qu'il vous faut parcourir.

O mes enfants ! vous allez croître en âge,  
Et vos petites mains, fidèles au devoir,  
Devront longtemps donner, ou même recevoir,  
Et faire le travail qu'entre tous Dieu partage !...  
Moi qui sur mon papier sens ma main s'affaiblir,  
Qui longtemps, ici-bas, travaillai sans relâche,  
Je me sens accablé quand je pense à la tâche  
Que vous avez maintenant à remplir !

O jeunes cœurs remplis d'ivresse !  
Vous vous ouvrez gaiement aux fraîches passions !  
Mille rêves dorés et mille illusions,  
Comme des fleurs au vent vous agitent sans cesse !...  
Mon cœur vieillit ! ses jours ne seront pas nombreux !  
Il a vu son espoir comme une ombre passer !  
Il a vu ses désirs, tour à tour, s'effacer !  
Et la cendre des ans couvre aujourd'hui ses feux !

O jeunes âmes ingénues !  
Vous possédez l'éclat d'un rayon de soleil !  
Vous avez la blancheur de l'albâtre vermeil !  
La pureté du ciel d'où vous êtes venues !  
Mon âme, à moi, languit ! Un voile de douleur  
Me dérobe l'éclat de ma première aurore !  
Et mon soleil couchant qui se rougit encore  
N'a plus ses beaux rayons, ni sa douce chaleur !

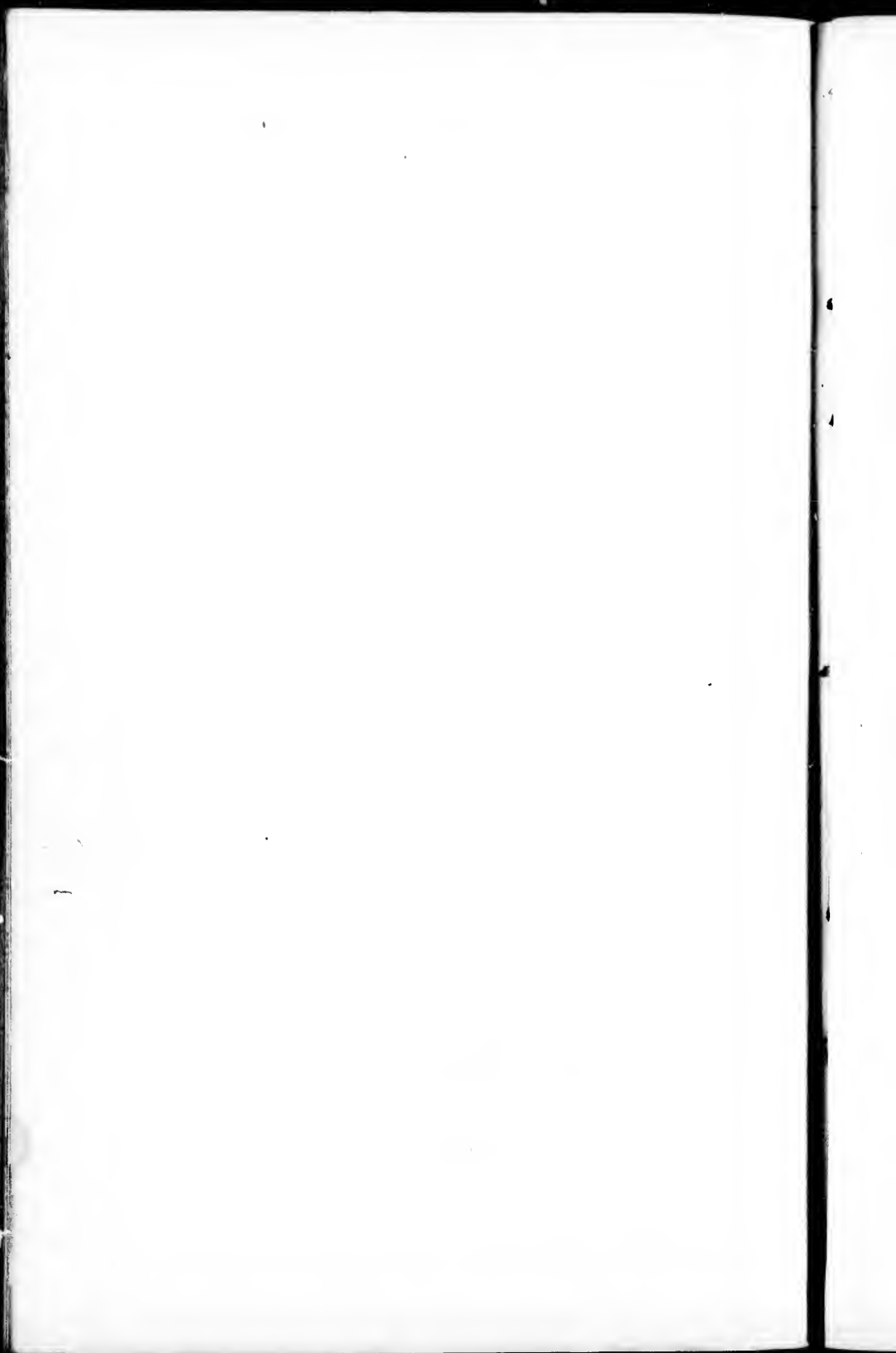
## TRISTESSE

Dieu ! mes jours commencent d'éclore  
Et le malheur les vient flétrir !  
Comme une fleur avant l'aurore  
Je me dessèche et vais périr !

Mais pourquoi regretter la vie  
Quand il faut pleurer chaque jour ?  
Ici-bas la paix m'est ravie,  
Allons vers un autre séjour !

Ceux qui m'accordaient leur tendresse  
S'éloignent de moi tour à tour !  
Ils ont horreur de ma détresse !  
Ils comptent pour rien mon amour !

Je sais bien que ma plainte est vaine ;  
Je ne demande aucun secours :  
Mais je me nourris de ma peine  
Et je veux la chanter toujours !



## TABLE

ÉVANGÉLINE ... ..	1
LAISSEZ-MOI CHANTER ... ..	109
L'HEURE DES ENFANTS ... ..	117
CHANT DU MATIN ... ..	121
LA DESCENTE DES IROQUOIS DANS L'ILE D'ORLÉANS ...	125
LE RÊVE D'UNE JEUNE HURONNE ... ..	137
LE CHANT DES VOLTIGEURS CANADIENS ... ..	145
IRONIE ET PRIÈRE ... ..	147
LE RETOUR DU VOYAGEUR ... ..	151
L'HIVER ... ..	153
RÉVERIE ... ..	161
LA VACANCE ... ..	167
LE SOMMEIL DE L'ENFANT ... ..	171
PREMIER DE L'AN ... ..	175
A MES PETITES SOEURS LÉONTINE ET ANGÉLINE ...	179
SOUVENIR DES BRAVES DE 1760 ... ..	181
LA PETITE MENDIANTE ... ..	185
CHANT DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE ... ..	187
HYMNE A MARIE ... ..	191
LA VENGEANCE ... ..	195
LA DESCENTE DU RICHELIEU ... ..	201
SOUVENIR ... ..	205

DÉTRESSE ET CHARITÉ ... ..	209
EUGÉNIE ... ..	213
L'AVEUGLE DE LOTBINIÈRE ... ..	217
LA PRIÈRE D'UNE MÈRE ... ..	219
HARMONIE ... ..	223
LE RETOUR ... ..	229
IL FAUT CHANTER ... ..	233
LA NOUVELLE ANNÉE ... ..	237
LE ROI ROBERT DE SICILE ... ..	241
LE PETIT GAZETTIER ... ..	253
MÉLINA ... ..	257
A SELIMA ... ..	261
SOUHAITS ... ..	263
LE JOUR DES MORTS ... ..	267
A MA PETITE FILLE ... ..	273
SON ÂME S'ENVOLE ... ..	275
MÉLANCOLIE ... ..	277
A MADAME ED. RÉMILLARD ... ..	281
REGRETS ... ..	283
UN RÊVE ... ..	285
LA JEUNE MOURANTE ... ..	287
UN SOIR SUR L'EAU ... ..	289
RESTONS FIDÈLES ... ..	293
LE CHANT DU PETIT PÊCHEUR ... ..	297
L'ATTENTE ... ..	299
SANS QUE ÇA PARAISSÉ ... ..	301
SANS TOI ... ..	305
A UNE JEUNE RELIGIEUSE ... ..	307
POUR UN ALBUM ... ..	309
POUR UN ALBUM ... ..	311
LA FEMME ... ..	313
LASSITUDE ... ..	315
TRISTESSE ... ..	317

09  
13  
17  
19  
23  
29  
33  
37  
41  
53  
57  
61  
63  
67  
73  
75  
77  
81  
83  
85  
87  
89  
93  
97  
99  
301  
305  
307  
309  
311  
313  
315  
317

